

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية
REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

وزارة التعليم العالي و البحث العلمي
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

جامعة سعد دحلب - البليدة -
UNIVERSITE SAAD DAHLEB - BLIDA-

كلية الآداب و العلوم الاجتماعية
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES SOCIALES
دائرة اللغة الإيطالية
DÉPARTEMENT D'ITALIEN

Mémoire présenté pour l'obtention du Magister en langue italienne

option : Langue et littérature italienne

**I MUSULMANI DI SICILIA :
STORIA, VITA E CULTURA
CON BREVE COMPENDIO SULLE TRACCE
DEGLI ARABI NELLA CIVILTÀ ITALIANA**

Par : Aïcha CHEKALIL

Sous la direction de : Prof. GIULIO SORAVIA

Devant le jury composé de :

Président :	Daniella ZORZI CALO	Professeur .	U. Bologne
Examineur :	Saddek AOUADI	M. de conférence .	U. Annaba
Examineur :	Fabrizio FRASNEDI	Professeur.	U. Bologne
Examinatrice:	Lucia SCARDAPANE	Prof. chercheur .	U. Bologne
Rapporteur:	Giulio SORAVIA	Prof. chercheur.	U. Bologne

Année Académique : 2001/ 2002

Janvier 2002.

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI BLIDA

Facoltà di Lettere e Scienze Sociali

Istituto delle lingue Vive : I.L.V.

PREMESSA p. 1

Capitolo 1. I musulmani e le conquiste p. 4

1.1. Gli arabi preislamici p. 4

1.2. L'islam e la conquista della Sicilia p. 9

CON BREVE COMPENDIO SULLE TRACCE p. 13

DEGLI ARABI NELLA CIVILTÀ ITALIANA p. 13

1.3.2. Dopo la morte del profeta p. 13

Conclusione p. 18

Tesi di Magister in Italiano – Indirizzo : Civiltà Italiana

Capitolo 2. I musulmani in Italia p. 20

2.1. La conquista della Sicilia p. 20

2.1.1. Gli Aghlabidi p. 22

2.1.2.1. L'interregno Faimide p. 33

2.1.3. L'epilogo Kalbita p. 40

2.1.4. I re provinciali p. 47

2.2. I musulmani in terraferma italiana p. 49

2.2.1. L'emirato di Bari p. 54

2.2.2. L'emirato di Salerno p. 57

2.2.3. La colonia del Garigliano p. 59

2.2.4. La ritirata dal Meridione p. 61

Conclusione p. 64

Relatore :
 Prof.
 Giulio SORAVIA

Presentata
 da
 Aïcha CHEKALIL

Gennaio 2002.

INDICE

PREMESSA.....	p. 1
----------------------	-------------

Capitolo 1. I musulmani e le conquiste	p. 4
---	-------------

1.1. Gli arabi preislamici	p. 4
1.2. Il sorgere dell'Islam.	p. 9
1.3. Le conquiste islamiche.	p. 13
1.3.1. Nella penisola Araba	p. 13
1.3.2. Dopo la morte del profeta	p. 15
Conclusione.	p. 18

Capitolo 2. I musulmani in Italia.....	p. 20
---	--------------

2.1. La conquista della Sicilia.	p. 20
2.1.1. Gli Aghlabidi.....	p. 22
2.1.2. L'interludio Fatimide.....	p. 35
2.1.3. L'epilogo Kalbita.	p. 40
2.1.4. I re provinciali.	p. 47
2.2. I musulmani in terraferma italiana.....	p. 49
2.2.1. L'emirato di Bari	p. 54
2.2.2. L'emirato di Taranto.....	p. 57
2.2.3. La colonia del Garigliano.	p. 59
2.2.4. La ritirata dal Meridione.....	p. 61
Conclusione.	p. 64

Capitolo 3. La Sicilia musulmana conquistata..... p. 65

3.1. La prospera Sicilia trovata dai Normanni. . p. 65

3.1.1. I Musulmani e i Normanni p. 68

3.1.1.1. in Sicilia..... p. 68

3.1.1.1.1. Sotto Ruggero I e II..... p. 69

3.1.1.1.2. Sotto Guglielmo I e II. p. 70

3.1.2. L'influsso arabo..... p. 75

3.2. La dinastia Sveva. p. 77

3.2.1. La virago musulmana d'Entella. p. 79

3.2.2. Gli Angioini e l'incubo di Lucera. . p. 81

Capitolo 3. Conclusione. p. 83

Capitolo 4. Vita e cultura. P. 84

4.1. La vita quotidiana. p. 84

4.1.1. La costituzione. p. 84

4.1.2. La vita religiosa..... p. 85

4.1.3. La vita economica p. 87

4.1.3.1. L'agricoltura..... p. 88

4.1.3.2. L'industria p. 89

4.1.3.3. Il sistema monetario..... p. 91

4.1.3.4. Il commercio. p. 94

4.2. La vita urbana. p. 94

4.2. La cultura. p. 97

4.2.1. La poesia araba in Sicilia..... p. 98

4.2.2. Ibn Hamdis. p. 100

	4.2.2.1. La poesia hamdisiana.....	p.102
Conclusione.....	4.2.2.2. La nostalgia della Sicilia	p.157
	in Ibn Hamdis.....	p.110
Bibliografia.....	4.3. La Scienza.....	p.115
	4.3.1. Al-Idrisi e l'esecuzione dell'opera.	p.116
	4.3.1.1. La Nuzha.	p.119
	4.3.2. Costantino l'Africano.	p.121
	4.3.2.1. L'opera costantiniana.....	p.123
	Conclusione.	p.126

Capitolo 5. Gli Arabi nella civiltà italiana..... p.128

	5.1. Gli arabismi nella lingua italiana.....	p.128
	5.1.1. Arabismi nel siciliano.....	p.129
	5.1.2. Arabismi nell'italiano.....	p.131
	5.2. L'influsso arabo sulla letteratura italiana....	p.135
	5.2.1. L'influsso della poesia araba in quella siciliana.	p.135
	5.2.2. Dante, Petrarca, Boccaccio	p.138
	5.2.3. Quattro e Cinquecento.....	p.144
	5.2.4. Sei e Settecento.	p.147
	5.2.5. Otto e Novecento.....	p.148
	5.3. L'arte araba in Italia.	p.150
	5.3.1. L'epigrafia.....	p.151
	5.3.1. L'architettura.....	p.153
	Conclusione.	p.156

Les musulmans de la Sicile:

Histoire, vie et culture

Conclusion..... p.157

Bibliografia p.159

Généralement, on veut donner, par ce travail, une idée générale sur les musulmans de la Sicile dans le Moyen-âge.

On s'est pas limité d'en traiter seulement l'aspect historique, mais on a bien voulu créer une atmosphère dans laquelle peuvent se mêler avec l'histoire, la culture et l'ethnisme.

Le premier chapitre est introductif. Dans ses pages on a examiné en général la vie des arabes préislamiques, leurs conditions après l'apparition de l'Islam et leurs expansions territoriales en Afrique, en Asie et enfin en Europe (Espagne). Dans le chapitre suivant on a commencé à traiter l'arabisme central, la conquête et la présence des musulmans en Sicile sous les trois dynasties : Aghlabide, Fatimide et Kalbide. On s'est pas limité de reporter l'histoire de ce groupe ethnique seulement dans cette île, mais on l'a suivi dans le Sud Italien en y découvrant les trois centres arabes : Bari, Tarant et Gargliano.

L'histoire des musulmans en tant que gouverneurs est terminée en 1061, l'an de l'occupation normande. Cela ne signale pas leur fin, car ils y ont résisté jusqu'en 1300. En effet, on a essayé, dans le troisième chapitre, d'en parler brièvement sous l'autorité des Hauteville et après sous les Sveves et les Angevins.

Dans le quatrième, on s'est pas éloigné un peu des champs de batailles et de guerres pour s'orienter vers un autre plus pacifique et instructif, la culture, la vie quotidienne (religion, économie...) des musulmans durant et après leur présence. En voulant parler de la culture, on a découvert trois personnages très célèbres, le poète Ibn Hamdis, le géographe el-Idrissi et le médecin-astrologue Constantino Africano. On a examiné, d'une manière très brève, leur œuvres.

Pour terminer, on tente de chercher les traces laissées par les arabes dans la civilisation italienne (et langue, littérature et art islamique).

Ringraziamenti

Les musulmans de la Sicile:

Histoire, vie et culture

Avec un petit résumé sur les traces
des arabes dans la civilisation italienne

Djelloul, e al mio Relatore, Prof. Giulio Soravia.

Généralement, on veut donner, par ce travail, une idée générale sur les musulmans de la Sicile dans le Moyen-âge.

On s'est pas limité d'en traiter seulement l'aspect historique, mais on a bien voulu créer une atmosphère dans laquelle peuvent se réunir avec l'histoire, la culture et l'art islamique.

Le premier chapitre est introductif. Dans ses pages on a examiné en générale la vie des arabes préislamiques, leurs conditions après l'apparition de l'Islam et leurs expansions territoriales en Afrique, en Asie et enfin en Europe(Espagne). Dans le chapitre suivant on a commencé à traiter l'argument central, la conquête et la présence des musulmans en Sicile sous les trois dynasties :Aghlabide, Fatimide et Kalbite. On s'est pas limité de reporter l'histoire de ce groupe ethnique seulement dans cette île, mais on l'a suivi dans le Sud italien en y découvrant les trois émirats arabes : Bari, Tarant et Garigliano.

L'histoire des musulmans en tant que gouverneurs est terminé en 1061, l'an de l'occupation normande. Cela ne signale pas leur fin, car ils y ont résidé jusqu'au 1300. En effet, on a essayé, dans le troisième chapitre, d'en parler brièvement sous l'autorité des Hauteville et après sous les Soaves et les Angevins.

Dans le quatrième ,on s'est pas éloigné un peu des champs de batailles et de guerres pour s'orienter vers un autre plus pacifique et instructif, la culture, la vie quotidienne(religion, économie ...) des musulmans durant et après leur présence. En voulant parler de la culture, on a découvert trois personnages très célèbres: le poète Ibn Hamdis, le géographe al-Idrissi et le médecin- enseignant Costantino Africano. On a examiné, d'une manière très brève, leur œuvres.

Pour terminer, on tenté de chercher les traces laissées par les arabes dans la civilisation italienne(langue, littérature et art islamique).

Ringraziamenti

Ringrazio tutti coloro che mi hanno aiutata a realizzare questo lavoro.

Un ringraziamento particolare va ai miei genitori, mia madre Zohra e mio padre Djelloul, e al mio Relatore, Prof. Giulio Soravia.

Infine, desidero ringraziare Barbara e Fabrizio della Copisteria De Rolandis.

Pur avendo un materiale alquanto ricco, essa appare sempre complicata e inaccessibile, ma "osare" è senza dubbio il solo modo per riuscire. Infatti, in questa trattazione abbiamo esato confrontare il tema con quanto possediamo di ediscenze primarie e con una ricca bibliografia in cui si raggruppano opere di diverse lingue: italiane, arabe, francesi e qualche passo in latino. Le autore già nominate ci ha tranquillizzato, anzi ci ha incoraggiato tanto da dare avvio a questa ricerca. Infatti, lui si esprime dicendo:

«Tous les auteurs des ouvrages généraux sur le monde musulman se sont trouvés, en face de problèmes difficiles. Le premier, qui n'est pas le moindre, est la façon de présenter ce monde. La tâche est si énorme, le domaine à exploiter si vaste qu'un historien peut honnêtement envisager d'enterrer à fond tous les aspects».

(Ghaman, R., *L'expression musulmane*, p. 212).

Non siamo soli dunque a trovare difficoltà nella trattazione anche se non possiamo certo essere chiamati "autori". Non basta conoscere la storia per trattare bene il tema, ma bisogna avere una conoscenza, il minimo che possiamo dire enciclopedica: bisogna conoscere la legge islamica, la tradizione, i costumi e, senz'altro niente nell'elenco, la cultura.

Le difficoltà le incontriamo anche se si tratta d'una parte della storia di questo mondo: perché è impossibile trattarla senza toccare altri settori e storie. Noi, volendo parlare dei musulmani di Sicilia, non possiamo non fare alcuni accenni alla storia

PREMESSA

La ricerca storica secondo Mantran Robert è generalmente ardua, e lo è ancora di più quando si tratta del mondo islamico. Pur avendo un materiale alquanto ricco, essa appare sempre complicata e inaccessibile, ma “osare” è senza dubbio il solo modo per riuscire. Infatti, in questa trattazione abbiamo osato confrontare il tema con quanto possediamo di conoscenze primarie e con una ricca bibliografia in cui si raggruppano opere di diverse lingue: italiane, arabe, francesi e qualche passo in latino. L'autore già nominato ci ha tranquillizzato, anzi ci ha incoraggiato tanto da dare avvio a questa ricerca. Infatti, lui si esprime dicendo:

«Tous les auteurs des oeuvres généraux sur le monde musulman se sont trouvés, en face de problèmes difficiles. Le premier, qui n'est pas le moindre, est la façon de présenter ce monde. La tâche est si énorme, le domaine à exploiter si vaste qu'un historien peut honnêtement envisager d'entraîner à fond tous les aspects».

(Mantran, R., *L'expansion musulmane*, p. 219).

Non siamo soli dunque a trovare difficoltà nella trattazione anche se non possiamo certo essere chiamati “auteurs”. Non basta conoscere la storia per trattare bene il tema, ma bisogna avere una conoscenza, il minimo che possiamo dirne enciclopedica: bisogna conoscere la legge islamica, la tradizione, i costumi e, senz'altro rientra nell'elenco, la cultura.

Le difficoltà le incontriamo anche se si tratta d'una parte della storia di questo mondo, perché è impossibile trattarla senza toccare altri settori e storie. Noi, volendo parlare dei musulmani di Sicilia, non possiamo non fare alcuni accenni alla storia

dell'Arabia, dell'Africa del Nord e dell'Italia. La difficoltà risiede anche nel narrare un tema simile, che si estende per quasi un millennio (dall'epoca pre-islamica al Novecento) in uno spazio così piccolo. La mancanza di riferimenti per trattare alcuni aspetti ci ha creato altri problemi.

La ricerca si apre con un capitolo introduttivo in cui diamo un'idea generale sull'origine, la provenienza, la vita, la religione, e le conquiste dei nostri protagonisti. Poi seguiamo questi musulmani nelle loro conquiste in Asia, nel Nord dell'Africa in Europa e in Italia. Anzi, è la loro presenza in Italia la materia del 2° capitolo. Così, cominciamo a toccare il nostro argomento parlando prima della Sicilia sotto il governo delle tre dinastie: Aghlabide, Fatimide e Kalbita e poi sotto i re provinciali e la presenza araba, con i vari insediamenti, in terraferma italiana. Tentiamo poi nel terzo capitolo di parlare in un modo molto generale della sorte dei musulmani siciliani sotto i successivi dominatori: la convivenza e sopravvivenza sotto i Normanni, la resistenza e l'indebolimento sotto gli Svevi, e infine lo smantellamento e la fine sotto gli Angioini. Nel penultimo capitolo, abbandoniamo il campo delle battaglie per un altro campo più pacifico e istruttivo. Infatti, ci dedichiamo a scoprire e riportare notizie sulla vita quotidiana dei siciliani e sulla loro cultura durante e dopo la dominazione araba. Tra i diversi aspetti proviamo a trattare tre personaggi, considerati i maggiori esponenti arabi della cultura siciliana: il geografo al-Idrisi, il poeta Ibn Hamdis e il «medico» Costantino il Siciliano.

Sarebbe stato molto assurdo smettere di parlare della presenza degli arabi in Italia arrivando a questo punto. Sì, vogliamo chiudere la ricerca con un altro capitolo molto impegnativo. Si tratta di verificare, se esistono, tracce degli arabi nella penisola italiana in generale e in Sicilia in particolare e di scoprire in quali campi e con quale misura si possono trovare influssi arabi nella civiltà italiana. La difficoltà qui aumenta per le lacune che abbiamo sulla cultura italiana. Ma, anche se non

siamo in grado di fornire approfondimenti, dobbiamo osare per portare avanti la sfida.

In questi capitoli, non vogliamo riportare solo la storia dei musulmani di Sicilia, molto spesso trattata, bensì creare un'atmosfera in cui si uniscono con la storia altri fattori come la vita quotidiana, la cultura, le scienze e la poesia. Con questo intento, passiamo subito al seguente capitolo di questo lavoro.

1.1. Gli arabi preislamici

Quelli che nel Medioevo erano chiamati "Nizariti", in maggior parte erano degli Arabi che da tempo ininterrottamente abitavano nella terra arida dell'attuale penisola Araba. Essi risiedevano nei territori costieri e pochi anni nelle oasi sparse qua e là nel vasto deserto. Si ebbe fin dai tempi antichi la divisione degli abitanti in nomadi e sedentari. I primi, accompagnati dalle loro bestie erano sempre in cerca di pozzi d'acqua, di regioni verdeggianti e di pascoli. Le loro tipiche occupazioni furono la pastorizia, l'allevamento dei cammelli e di qualche cavallo e l'asfalto, che carovane e sceicchi, invece, conducevano una vita stabile fondata soprattutto sull'agricoltura e il commercio.

La differenza sostanziale fra gli abitanti della penisola è data non tanto dall'essere nomadi o stanziali quanto dall'essere Arabi del Sud o Arabi del Nord o Arabi del centro, che erano diversi fra di loro per certi aspetti di vita. Quindi, possiamo dividere l'Arabia in tre parti: l'Arabia del Sud, l'Arabia centrale e l'Arabia del Nord. Proviamo a presentare ognuna di esse e, per avvicinarci un po' alla parte più importante, quella centrale, sui protagonisti del nostro lavoro, preferiamo iniziare prima con le due estremità Sud e Nord.

CAPITOLO 1

I musulmani e le conquiste

1.1. Gli arabi preislamici

Quelli che nel Medioevo erano chiamati *Saraceni*, in maggior parte erano degli Arabi che da tempo immemorabile abitavano nella terra arida dell'attuale penisola Araba. Essi risiedevano nei territori costieri e, pochi altri, nelle oasi sparse qua e là nel vasto deserto. Si ebbe fin dai tempi antichi la divisione degli abitanti in nomadi e sedentari. I primi, accompagnati dalle loro bestie erano sempre in cerca di pozzi d'acqua, di regioni verdeggianti e di pascoli. Le loro tipiche occupazioni furono la pastorizia, l'allevamento dei cammelli e di qualche cavallo e l'assalto alle carovane. I secondi, invece, conducevano una vita stabile fondata soprattutto sull'agricoltura e il commercio.

La differenza sostanziale tra gli abitanti della penisola è data non tanto dall'essere nomadi o stanziali quanto dall'essere Arabi del Sud o Arabi del Nord o Arabi del centro, che erano diversi tra di loro per certi aspetti di vita. Quindi, possiamo dividere l'Arabia in tre parti: l'Arabia del Sud, l'Arabia centrale e l'Arabia del Nord. Proviamo a presentare ognuna di esse e, per avvicinarci un po' alla parte più importante, quella centrale sui protagonisti del nostro lavoro, preferiamo iniziare prima con le due estremità: Sud e Nord.

L'Arabia del Sud era un paese di stanziamenti. Gli abitanti avevano costituito degli Stati che portavano i nomi di Saba, Hadramawt, Yamanat e Yaman. Ognuno di questi Stati era retto da una tribù dominante e privilegiata. Gran parte era bagnata a destra dal Mar Rosso e delimitata a sinistra dal Golfo Persico. I sudarabici beneficiavano dunque delle ricchezze di ambedue i confini. Di conseguenza, la terra era fertile e ricca di vegetazione. L'Arabia del Sud era chiamata Arabia Felice come afferma lo storico Diodoro Siculo:

“[...] che per abbondanza de [*sic*] frutti e d'ogni altro suo prodotto ha ottenuto il nome di Arabia Felice.”

(Noja, S., *I popoli dell'Islam*, II, p.7)

I sudarabici, quindi, erano veri agricoltori, si occuparono di costruire dighe per assicurare la fertilità alle terre coltivate e divennero i principali produttori di aromi: mirra e incenso e altre spezie che erano ricercate dalle raffinate civiltà del Mediterraneo. Sfruttando la loro posizione strategica, essi allestirono una notevole flotta commerciale che detenne a lungo un lucroso monopolio di traffici marittimi fra l'Asia e l'Africa. I prodotti importati da questi due continenti (cotone, seta, avorio, perle, ecc.) venivano scaricati nel grande porto di Musa e, assieme a quelli locali, venivano inoltrati verso il Nord per mezzo di carovane che giungevano a Macca e perfino a Gaza.

Questo mondo sudarabico era distinto dalle altre due parti anche per la sua religiosità. Vi furono adorate molte divinità. Questo politeismo si presentava articolato su due piani: da un lato c'erano dèi comuni a tutti i gruppi sudarabici tra cui 'Attar e Šams, dall'altro quelli particolari a ogni singola tribù come il dio-lunare Sin dell'Hadramawt e 'Almaqā in Saba. Inoltre, vi si trovano il cristianesimo e il giudaismo: il primo penetrò con la

presenza etiopica (525- 575) ed anche prima con le missioni commerciali inviatevi dai Romani; il secondo, invece, venne diffuso da un re ebreo che regnò nei primi decenni del V secolo. Questa fu grosso modo l'Arabia del Sud prima dell'Islam.

In quanto all'Arabia Settentrionale, nei tempi precedenti l'Islam era una zona "movimentata". Due tribù si trasferirono dal Sud al Nord, dopo il crollo della diga di Ma'rib: i Banû Ghassan si stanziarono in Siria nella regione di Hauran, fondandovi un regno fedelissimo ai Romani; i Banû Lakhm si stabilirono ad al-Hirā, nei pressi dell'Eufrate, e furono fedeli ai Persiani. Di fatto, questa zona fu il teatro delle lotte di questi due Stati che si disputarono l'egemonia economica e il mezzo per assicurarsela, vale a dire il controllo delle vie che convogliavano in occidente i prodotti della Cina e dell'Estremo Oriente. Molto sangue arabo fu sparso da entrambe le parti.

Queste due tribù furono tipici rappresentanti del passaggio dal nomadismo alla vita stanziale. Furono sempre in continui contatti con le culture dei due Grandi dell'epoca. Di conseguenza, ebbero un livello culturale superiore rispetto agli altri arabi, soprattutto quelli dell'Arabia centrale. I sudarabici, infatti, di cui abbiamo parlato prima, erano inciviliti avendo avuto contatti con l'Africa e l'Asia. La civiltà dei Lakhmīdi, benché notevole, non raggiunse l'importanza di quella dei Ghassanidi; tuttavia la loro ebbe maggiori influssi sul resto dell'Arabia: costituivano una specie di ponte tramite il quale i commercianti bizantini passavano per arrivare fino ai mercati di Mecca e perfino a quelli del Sud e toccava a loro istruire i meccani come sostiene Arborio Mella:

“[...]sembra infatti che da loro abbiano imparato a leggere e a scrivere gli abitanti delle Mecca”. (Arborio, M., Gli arabi e l'Islam, p. 29)

Religiosamente, la casata di Lakhm nei primi tempi era pagana, ma col passare degli anni, essendo appoggiata dai Persiani, l'atteggiamento verso i cristiani divenne sempre più favorevole e al contatto con gli indigeni, alcuni lakhmidi si convertirono al cristianesimo nestoriano a differenza dei ghassanidi, alleati di Bisanzio, che erano invece cristiani monofisiti.

Pur essendo piccoli, questi due regni durarono per molto tempo e scomparvero solo dopo la conquista dell'Islam.

La culla della religione islamica è stata da sempre l'Arabia centrale. La zona chiamata Al-Higiaz era uno squallido deserto in cui vivevano quali unici sedentari gli abitanti delle oasi di Mecca, Yathrib e At-Taif. Nel resto della regione i beduini conducevano la solita vita nomade. At-Ta'if, non lontana dalla Mecca, posta più ad Oriente su di un pianoro, era abitata dalla tribù dei Banu Taqif, che per abbondanza d'acqua e fertilità delle terre avevano sviluppato l'agricoltura e gli scambi commerciali. Questo fatto viene confermato da Maxime Rodinson quando dice :

“[...] aveva una vasta clientela per i suoi frutti i suoi legumi e i suoi vini”

(Rodinson, M., *Maometto*, p.37).

Yathrib, invece, era a 350 chilometri a nord di Mecca ed era formata da un insieme di costruzioni distaccate le une dalle altre. La caratteristica principale di Yathrib (in seguito chiamata Madinat an-Nabi, “Città del Profeta”), che faceva di essa un caso a sé in Arabia centrale, era la sua situazione interna. Infatti, vi convivevano alcuni gruppi di Ebrei, spesso in contrasto tra di loro, e le due tribù arabe che si contendevano il dominio della città, gli Aws e i Hazrâg', divise da un'accesa rivalità sino all'arrivo del profeta Muhammad, nel 622. La maggior parte dei

suoi abitanti coltivavano le terre e in particolare si occupavano della cura delle palme da datteri; altri erano artigiani, orefici e armaioli.

Per quanto concerne la Mecca, essa era la più importante località di Al- Higiaz. In altri termini é ad essa che ci riferiamo quando parliamo della *culla della religione islamica e dei protagonisti del nostro lavoro*. La Mecca si presentava allora come un ammasso centrale di costruzioni con le caratteristiche da città e tutt'intorno le zone in cui vivevano i miserabili e gli stranieri nelle loro tende. I signori di questa località erano i Banû Quraysh, o Coreisciti. Essa era il punto d'incontro delle carovane che attraversavano la penisola provenendo dal Sud e dal Nord . I Coreisciti seppero rapidamente trasformarla da una semplice tappa carovaniera in uno dei principali centri commerciali e finanziari dell'Arabia facendo pagare a carissimo prezzo a carovane e visitatori qualsiasi cosa di cui avessero bisogno, dall'acqua, all'ingresso ai santuari, al diritto di sosta. C'erano pellegrini perché la Mecca era il primo centro religioso per gli Arabi, la sede del più famoso santuario "nazionale", al-Ka'ba di cui avremo occasione di parlare più avanti.

Gli arabi dell'Higiaz adoravano ed esaltavano una miriade di idoli. I più importanti furono al-'Uzzà (la Potentissima), venerata in particolare dai Quraysh, al-Lat (la Dea), adorata in at-Taif, e Manat (il Destino), dea favorita dalle già ricordate tribù arabe degli Aws e Hazrag'. Oltre che al-'Uzza, i Coreisciti adoravano Allah (al-Ilah, cioè il Dio, Iddio), antichissimo nume creatore posto al di sopra di qualsiasi gerarchia celeste, ma ne invocavano le grazie solo nei casi di eccezionale gravità. Alle esigenze normali sopperiva un altro grande dio chiamato Hubal (Spirito o Vapore).

In particolare, la Mecca, come abbiamo già accennato, era la capitale religiosa degli arabi, che provenivano da molte parti per

il pellegrinaggio che vi si svolgeva annualmente. Era la sede del più adorato e venerato luogo di culto della regione: quella costruzione più o meno cubica, che racchiudeva un meteorite nero, chiamato al-Ka'ba. In questo sacro luogo veniva conservata tutta una serie di idoli. Ecco cosa ha detto Arborio Mella su questo punto:

“[...]i Banu Quraysh, o Coreisciti, seppero abilmente sfruttare la posizione di tappa obbligatoria, raccogliendovi poco meno di 400 tra simboli, idoli e feticci di tutte le divinità della penisola e trasformandola in una città santa [...]”

(Arborio, M., *Gli arabi e l'Islam*, p.34)

L'idolatria e il politeismo vi furono annientati con l'arrivo del Profeta Muhammad e, quindi, con il sorgere dell'Islam.

1. 2. Il sorgere dell'Islam

A Mecca e dalla sua classe dirigente nacque il futuro profeta Muhammad. La sua data di nascita è stata fissata dagli storici al 20 aprile dell'anno 571. Suo padre era Abdallah (servo di Allah) della famiglia di Hashim, sua madre si chiamava Amina, della famiglia Zuhra. Ambedue le famiglie erano clan che appartenevano alla tribù dominante dei Coreisciti.

Della sua fanciullezza e sua giovinezza sappiamo poco. Tuttavia, possiamo trovarne notizia nella biografia di Ibn Ishaq (morto a Baghdad nel 768) e in alcuni versetti del Sublime Corano. Il bimbo perdette il padre già prima della sua nascita e rimase orfano anche di madre in tenera età. Questo fatto viene confermato da questi versetti Coranici:

“[...] il tuo Signore ti darà [in abbondanza] e ne sarai soddisfatto. Non ti ha trovato orfano e ti ha dato rifugio?”

(Il Corano, 93: 5-6).

Fu quindi affidato al nonno paterno Abd al-Muttalib e, alla morte di questo avvenuta un paio d'anni dopo, allo zio Abu Talib che lo allevò amorevolmente insieme ai propri figli.

L'orfano dovette ben presto lavorare per vivere. Cominciò a fare il guardiano di greggi, poi fece il cammelliere e a poco a poco iniziò a guidare le carovane di una ricca donna d'affari di nome Khadigia. Questa, vedendo la lealtà e l'onestà di Muhammad, gli propose di sposarla. Lui accettò benché non avesse che 25 anni e lei una quarantina. Malgrado la differenza d'età, il matrimonio fu felice. Da lei ebbe quattro femmine (Zaynab, Ruqiya, Umm Kulthum, e Fatima) e due maschi Qasim e Abdallah morti ambedue in tenera età. Continuava naturalmente a condurre i suoi affari garantendosi una vita da benestante. Era chiamato *al-Amin*, cioè l'uomo fiduciario, colui nel quale si può avere fiducia. In altri termini, era rispettato e apprezzato da tutti. Eppure lui non si sentiva soddisfatto di quella monotona vita quotidiana; aveva contatti con ebrei e cristiani che gli parlavano di uno stesso dio, Allah, adorato anche dagli arabi meccani, creatore dei cieli e della terra. Gli parlavano anche del Giorno del Giudizio, del Paradiso, dell'inferno e di altre cose. Tutto questo, quindi, lo faceva pensare e lo rendeva inquieto. Un'inquietudine che lo minava e lo spingeva a cercare qualcosa di diverso dalla monotonia quotidiana. Infatti, cominciò a meditare e a cercare la solitudine.

Non sappiamo precisamente quando prese l'abitudine di recarsi in ritiro in una grotta sul monte Hira', qualche chilometro a nord ovest di Mecca. Continuò a ritirarsi così finché una notte dell'anno 610 ebbe la prima rivelazione tramite l'angelo Gibril

(Gabriele) che gli annunciò che era lui l'inviato di Allah. Nei giorni successivi seguirono altre e altre apparizioni e il profeta cominciò la sua missione comunicando il messaggio divino prima ai suoi familiari e poi ai suoi amici e ai Meccani.

Ma in che cosa consiste il suo messaggio divino? Questo viene dato dall'insieme delle rivelazioni raccolte nel sacro libro dei musulmani, cioè il Sublime Corano. Esso rappresenta la legge che regola i rapporti dell'uomo con la divinità, ma è anche legge civile, penale e amministrativa. Si compone di 114 *sure* o capitoli di varia lunghezza che vengono distinte in meccane e medinesi secondo il luogo della rivelazione. Oltre a ciò possiamo dire che il Corano è una fonte storica di primaria importanza per le più antiche vicende dell'Arabia: la vita, i costumi, l'idolatria primitiva, la condizione della donna, ecc. senza dimenticare le storie degli altri profeti (Gesù, Mosè, Salomone e altri); e contiene miracolosamente delle verità scientifiche.

E qual era la missione profetica di Muhammad? Egli invitò la gente a convertirsi all'Islam divulgando i versetti coranici. Islam vuol dire sottomissione a Dio e si fonda su cinque pilastri. Ci limiteremo solo a citarli: la professione di fede: non c'è altro dio che ALLAH e MUHAMMAD è il suo profeta, la preghiera canonica, la decima, il digiuno nel mese del Ramadan e, ultimo, il pellegrinaggio alla Mecca.

Abbiamo detto che le sue prime prove avvennero nella cerchia limitata della sua famiglia e poi, piano piano, la fama delle sue prediche cominciò a spargersi in quella piccola città. Il numero dei credenti aumentò e ben presto attorno a lui si adunò un piccolo drappello di fedeli che formarono una piccola comunità *segreta*. Abbiamo detto segreta perché nei primi tre anni, il Profeta invitò la gente ad abbracciare l'Islam segretamente.

Passati questi anni, l'Inviato proclamò apertamente l'Islam e ciò suscitò gravi problemi ai musulmani. Col passare del tempo la tensione contro loro cresceva a Mecca. I coreisciti, avendo sentito che il Profeta disprezzava e malediceva i loro dèi, divennero più opprimenti che mai verso lui. Di conseguenza, ordinò ai suoi seguaci di recarsi a Yathrib (Medina) nell'anno 622, anno dell'Egira (la migrazione).

Giacché le rivelazioni coraniche continuavano, i musulmani insieme al profeta proseguirono a diffondere l'Islam e a insegnarlo ai medinesi. I musulmani divennero numerosi e costituirono una società solidale che in breve e grazie all'opera del Profeta, divenne l'Umma, ovvero la Comunità dei Credenti. I cittadini riconobbero come loro sceicco l'Inviato stesso.

Benché fosse lontano dalla sua patria, l'oligarchia meccana non cessò di minacciarlo. Questo costrinse i suoi seguaci a prepararsi alla lotta contro gli infedeli, visto che Dio, tramite il Corano, glielo permetteva. Citiamo qui un versetto:

“combattete per la causa di Allah contro coloro che vi combattono, ma senza eccessi, che Allah non ama coloro che eccedono. Uccideteli ovunque li incontriate, e scacciateli da dove vi hanno scacciati: la persecuzione è peggiore dell'omicidio.”

(IL Corano., 2: 190-191).

Versetti simili si ripeterono in altri capitoli. Così fu bandito il cosiddetto *gihad*, ovvero la guerra santa. Questo diede subito all'Islam il suo volto guerriero; e i musulmani da Medina riuscirono a conquistare tutta l'Arabia e a passare nel Mediterraneo, fino al lontano Atlantico e all'Europa meridionale.

1. 3. Le conquiste islamiche

1.3.1. Nella penisola Araba

Al dire dell'Amari, l'Arabia fino a quei tempi era stata poco considerata fra le nazioni. Tuttavia, dopo il sorgere dell'Islam il destino del popolo della penisola cambiò: i piccoli credenti appartenenti alle classi più umili divennero veri e propri guerrieri temuti anche dai due Grandi dell'epoca, cioè i Persiani e i Bizantini. Questi si allarmarono, dunque, e contrastarono le loro conquiste. Il primo obiettivo dei musulmani fu di diffondere l'Islam; invitare la gente ad adorare un unico Dio e annientare l'idolatria e il paganesimo, comunque fossero e ovunque esistessero.

Sin dall'inizio i primi nemici del Profeta furono gli Arabi stessi, anzi i suoi parenti, e anche i cavillosi e beffardi ebrei di Medina e del Nord. Contro i primi, il Profeta nel secondo anno dell'Egira combatté la battaglia di Badr. Nonostante la semplicità dell'esercito musulmano, questo scontro culminò con un trionfo. Questa famosa battaglia rappresentò la prima grande vittoria dell'Islam. Il bottino fu cospicuo, ma più importante fu il successo morale. Questo rappresentò una spinta per Muhammad e i suoi uomini che ormai costituivano una vera potenza. Dall'altra parte per i meccani ci fu grande delusione e vergogna.

Dopo Badr seguì un'altra battaglia, quella di Uhud, avvenuta nel 625. Una poderosa armata meccana, guidata da Abu Sufyan, sconfisse i musulmani e uccise molti dei loro brillanti guerrieri. Gli scontri con i meccani si ripeterono fino all'anno 628, in cui venne stipulato un patto, il cosiddetto trattato di Hudaibiya. Con questo, venne proibito ogni attacco da ambedue le parti per un decennio.

Stabilitasi questa tregua decennale, nel frattempo, il profeta armato diresse le sue schiere verso Nord. Questa volta non più contro gli Arabi ma contro i suoi primi rivali: gli ebrei di Medina. Dopo questi primi tentativi l'Islam allargò il suo raggio d'azione e giunse anche nel deserto di Nagd e s'avvicinò ai territori che appartenevano all'Impero Bizantino.

Infatti, i fedeli intrapresero la prima spedizione in Giordania, nell'orbita dei Bizantini. Era l'anno 630 quando ebbe luogo la famosa battaglia di Mu'ta, ad Est del Mar Morto. L'armata musulmana fu sbaragliata. Dopo questo scacco indimenticabile, i fedeli combattenti capirono che i loro primi progetti dovevano riguardare le zone più vicine.

Man mano che in mezzo a tante difficoltà e sofferenze, la comunità di Medina diventava uno Stato proprio e forte, il Signore lo preparava alla vittoria sui pagani meccani. La conquista della Mecca, da tanto tempo agognata, fu la principale aspirazione dei musulmani. Venne finalmente l'occasione: il patto di Hudaibiya, di cui abbiamo parlato sopra, fu infranto, giacché una tribù alleata ai Coreisciti si scontrò con un'alleata dei Medinesi. Il Profeta allora allestì un esercito di proporzioni mai viste in quelle parti e si orientò verso la Mecca.

Entrando nella sua patria, il Signore di Medina rinunciò a qualsiasi vendetta, e proibì ogni saccheggio dal momento che Dio gli disse:

“[...]ma non attaccateli vicino alla Santa Moschea, fino a che essi non vi abbiano aggredito. Se vi assalgono, uccideteli. Questa è la ricompensa dei miscredenti”

(Il Corano, 2: 191).

Il suo principale bersaglio era appunto il santuario della Ka'ba. Vi fece così il suo ingresso e purificò il luogo sacro,

dando inizio all'abbattimento di tutti gli idoli. Questa eliminazione fu proseguita scrupolosamente dai suoi compagni nei santuari circostanti e perfino nelle abitazioni dei meccani, che ormai convinti dell'Islam lo abbracciarono. Tra i nuovi convertiti ricordiamo uno fra i grandi capi del clan Coreiscita, il nemico acerrimo del Profeta, Abu Sufyan stesso.

Dopo questa grande vittoria, Muhammad ritornò a Medina da dove inviò vari ambasciatori che strinsero patti d'amicizia con altre tribù sparse nel deserto orientale e così l'Islam si diffuse fin nel lontano Oman e in altri territori dell'Arabia meridionale.

In quanto al Nord, nell'estate del 630 i fedeli organizzarono un'altra operazione lungo i confini dell'Impero Bizantino e ottennero la sottomissione di un *Imam* sul Golfo di 'Aqaba e l'alleanza con qualche altro signorotto locale. I loro tentativi proseguirono anche dopo la morte del Profeta avvenuta nel 632.

1. 3. 2. Dopo la morte del Profeta

Dopo la morte del Profeta dell'Islam, e con i successivi califfi, o vicari, il percorso delle conquiste continuò e iniziò la grande avventura dell'Arabismo, che doveva portarlo lontano dai suoi originari confini. Pur avendo perso il suo capo ideale ed essendo uno Stato giovane, la *Umma* di Medina era solida e agguerrita e i suoi componenti erano animati e rafforzati da un'unica fede. Questi in meno di un ventennio riuscirono a espandersi in altri territori dell'Asia e via via giunsero in Africa e in Europa. Dal Nord della Penisola araba le conquiste si aprirono a ventaglio verso due divergenti direzioni.

Una fu a Nord-Est, verso l'Eufrate e oltre, in cui gli antagonisti furono i Persiani. L'armata musulmana in poco più di

Sui porti costieri della Siria si allestirono le prime flotte
un decennio mandò in frantumi quell'Impero Sasanide che non erano riuscite a debellare la Roma di Augusto e la Bisanzio Giustiniana. La più importante battaglia fu quella di Qadisiya del 637 presso al-Hira. Con questa fu preso l'Iraq e più tardi caddero al-Kufa e Bassora che saranno importanti basi per le successive operazioni. Nello stesso anno fu sbaragliata pure la grande metropoli di Ctesifonte.

Di qui, l'Islam dialogò e penetrò per la lunga via dell'Asia fino al Turkmenistan, Armenia e poi fino all'India, all'estremo Oriente e all'Indonesia.

L'altra direzione, quella del Nord-Ovest, portò gli Arabi a urtarsi col secolare antagonista bizantino. Si registrarono molte vittorie. La più famosa e importante fu quella decisiva di Yarmuk nel 636, che stroncò una controffensiva bizantina e assicurò agli Arabi la fertile regione di Siria. I successi permisero alla corrente d'invasione araba di espandersi verso Aleppo, Antiochia e Homs, che caddero senza troppa resistenza. Qualche anno più tardi Gerusalemme e Damasco divennero anch'esse metropoli arabo-musulmane. Assicurate queste regioni, gli invasori del deserto si affacciarono ai lidi del Mediterraneo e perfino a quelli dell'Atlantico.

La terza direzione portò gli Arabi, per terra e presto per mare, verso l'Occidente. In altri termini, le armate musulmane giunsero fino in Africa e in Europa. Cominciarono con la terra dei Faraoni, l'Egitto, anch'esso sotto il domino bizantino. Dopo che furono sottomessi Pelusio e il Delta del Nilo, le truppe entrarono senza indugi in Alessandria nel 642. I bizantini persero così la loro più ricca provincia e il loro *granaio*. L'attività espansionistica proseguì e culminò con l'occupazione di al-Fustat e Barce. La prima rappresentò per gli arabi l'accampamento militare da cui partirono le truppe per il resto della conquista. Dirigendosi sempre verso occidente espugnarono Tripoli nel 643.

un decennio mandò in frantumi quell'Impero Sasanide che non erano riuscite a debellare la Roma di Augusto e la Bisanzio Giustiniana. La più importante battaglia fu quella di Qadisiya del 637 presso al-Hira. Con questa fu preso l'Iraq e più tardi caddero al-Kufa e Bassora che saranno importanti basi per le successive operazioni. Nello stesso anno fu sbaragliata pure la grande metropoli di Ctesifonte.

Di qui, l'Islam dialogò e penetrò per la lunga via dell'Asia fino al Turkmenistan, Armenia e poi fino all'India, all'estremo Oriente e all'Indonesia.

L'altra direzione, quella del Nord-Ovest, portò gli Arabi a urtarsi col secolare antagonista bizantino. Si registrarono molte vittorie. La più famosa e importante fu quella decisiva di Yarmuk nel 636, che stroncò una controffensiva bizantina e assicurò agli Arabi la fertile regione di Siria. I successi permisero alla corrente d'invasione araba di espandersi verso Aleppo, Antiochia e Homs, che caddero senza troppa resistenza. Qualche anno più tardi Gerusalemme e Damasco divennero anch'esse metropoli arabomusulmane. Assicurate queste regioni, gli invasori del deserto si affacciarono ai lidi del Mediterraneo e perfino a quelli dell'Atlantico.

La terza direzione portò gli Arabi, per terra e presto per mare, verso l'Occidente. In altri termini, le armate musulmane giunsero fino in Africa e in Europa. Cominciarono con la terra dei Faraoni, l'Egitto, anch'esso sotto il domino bizantino. Dopo che furono sottomessi Pelusio e il Delta del Nilo, le truppe entrarono senza indugi in Alessandria nel 642. I bizantini persero così la loro più ricca provincia e il loro *granaio*. L'attività espansionistica proseguì e culminò con l'occupazione di al-Fustat e Barce. La prima rappresentò per gli arabi l'accampamento militare da cui partirono le truppe per il resto della conquista. Dirigendosi sempre verso occidente espugnarono Tripoli nel 643.

Sui porti costieri della Siria si allestirono le prime flotte musulmane che contribuirono alla conquista di Cipro nel 649. La penetrazione araba lungo la fascia dell'Africa del Nord continuò per tutta la seconda metà del VII secolo. Con una brillante incursione venne raggiunta l'Africa proconsolare e venne fondata la città di al Qairawan, destinata a diventare in seguito famosa.

Il percorso della dominazione araba nell'Africa occidentale fu un processo assai lento: fu interrotto da battute d'arresto e vittorie non sfruttate e soprattutto fu ostacolato dall'ostinata resistenza del popolo autoctono, i Berberi. Malgrado ciò, l'Islam riuscì a raggiungere quello per cui i Fenici e i Romani avevano lottato a lungo. Quindi l'avanzata continuò e gli invasori arrivarono all'Awres, fino all'Atlantico. Di qui, essi spiccarono il balzo per toccare un altro continente: l'Europa.

D'ora in poi si farà riferimento più propriamente a "i musulmani" e non più a "gli arabi", visto che l'altro gruppo etnico, i Berberi, ormai convertiti all'Islam, costituiva la maggior parte degli eserciti destinati a conquistare la Spagna e più tardi la Sicilia.

Era l'anno 711 quando i musulmani misero piede nella Penisola Iberica. Le sue città vennero occupate l'una dopo l'altra e alla fine dello stesso anno, la metà dell'Andalusia fu in loro possesso. Certamente non se ne accontentarono; e salirono verso il Nord e fino ai Pirenei dove furono fermate da Carlo Martello nella Battaglia di Poitiers nel 732. Così la penetrazione dell'Islam in Europa occidentale si arrestò, ma i territori conquistati nella penisola iberica rimasero in mano musulmana fino al XV secolo.

Conclusione

Dopo aver visto la breve storia degli Arabi preislamici, possiamo dire che fino ai primi anni del sorgere dell'Islam, essi costituivano un insieme disomogeneo, piuttosto che un popolo. Il massimo che possiamo dirne è che il loro ruolo nella storia del mondo, per la loro scarsa influenza, fu non solo molto modesto ma perfino mediocre. E seguendo il percorso della loro espansione, restiamo molto sorpresi di fronte a un fenomeno praticamente unico nella storia umana. Una sola persona dà forma a una religione, da essa si crea una società, dalla società si fonda l'*Umma*, e da questa si istituisce ben presto un Impero esteso e forte. E' sorprendente perché, se consideriamo dalla morte del Profeta fino alla battaglia di Poitiers, cioè dal 632 al 732, troviamo che gli ex-beduini del deserto riuscirono in meno di un secolo a occupare la metà del mondo allora conosciuto. Qual era il segreto delle loro vittorie? Forse i loro antagonisti erano deboli?

Da una parte, i loro più importanti avversari erano Eraclio, Yesdegird e gli ostinati Berberi africani. Quindi non erano avversari qualsiasi. Ma, i Persiani e i Bizantini stavano per esaurirsi reciprocamente a causa di lunghe guerre quando furono attaccati dagli Arabi. E molto spesso anche le popolazioni, mal governate e scontente per le imposte e tasse soprattutto nel Nord d'Africa, erano pronte ad accogliere i musulmani come liberatori e perfino ad arruolarsi nelle loro armate. Dall'altra parte, i musulmani erano incaricati di continuare la missione di Muhammad, in altri termini, di divulgare la religione islamica in tutto il mondo. Anche la guerra contro gli infedeli è un supremo atto di consacrazione e di sacrificio, per cui morire nel "sentiero di Dio" è il più alto ideale del musulmano.

Dunque fu per questo che i musulmani riuscirono a dominare un territorio dopo l'altro e non se ne accontentarono. Infatti, dopo la Penisola Iberica, un'altra terra fu il bersaglio dei musulmani, la Sicilia. La sua conquista si considera come l'ultimo episodio dell'avventura espansionistica dell'Islam.

Se diamo uno sguardo generale alla carta dell'espansione araba, vediamo che l'Europa fu attaccata da Oriente, ma le avanzate furono arrestate molte volte dai Bizantini e poi da Occidente e furono bloccate nel Peninsola da Carlo Martello. Dunque, falliti questi tentativi per penetrare in Europa, gli invasori scelsero la parte centrale e mirarono come bersaglio la Sicilia. Continuiamo quindi a seguire il percorso delle conquiste.

Infatti, dopo la Spagna, la Sicilia venne a sua volta invasa dai Musulmani e, più tardi, anche il meridione della Penisola italiana. Poiché questo è l'argomento centrale del nostro lavoro proviamo a parlarne in una maniera più approfondita. Cominceremo prima con la conquista della Sicilia e poi ci dedicheremo alla presenza musulmana in terraferma.

2.1. La conquista della Sicilia.

Così come l'Africa del Nord era stata bersaglio di tutti i popoli che mettevano piede in Sicilia, anche questa fu terra di conquista da parte di coloro che s'insediavano in Africa. La Sicilia, o come preferivano chiamarla i Persi "la Frangia", già

CAPITOLO 2

I MUSULMANI IN ITALIA

Se diamo uno sguardo generale alla carta dell'espansione araba, vediamo che l'Europa fu attaccata da Oriente, ma le avanzate furono arrestate molte volte dai Bizantini; e poi da Occidente e furono bloccate nei Perinei da Carlo Martello. Dunque, falliti questi tentativi per penetrare in Europa, gli invasori scelsero la parte centrale e mirarono come bersaglio la Sicilia. Continuiamo quindi a seguire il percorso delle conquiste.

Infatti, dopo la Spagna, la Sicilia venne a sua volta *visitata* dai Musulmani e, più tardi, anche il meridione della Penisola italiana. Poiché questo è l'argomento centrale del nostro lavoro proviamo a parlarne in una maniera più approfondita¹. Cominciamo prima con la conquista della Sicilia e poi ci dedicheremo alla presenza musulmana in terraferma².

2.1. La conquista della Sicilia.

Così come l'Africa del Nord era stata bersaglio di tutti i popoli che mettevano piede in Sicilia, anche questa fu terra di conquista da parte di coloro che s'insediavano in Africa. La Sicilia, o come preferivano chiamarla i Fenici "la Trinacria", già

¹ Talvolta siamo costretti a rigeneralizzare i fatti storici visto che molti sono i governatori che ressero la Sicilia per breve tempo e non conclusero buone imprese riguardanti la conquista.

² Questo non vuol dire che la terra ferma fu occupata dopo la completa presa di Sicilia, ma fu assalita man mano che si compiva la conquista dell'isola.

sotto il dominio bizantino fu oggetto di scorrerie musulmane a partire dalla metà del VII secolo; e lo fu specialmente dalla fondazione della potenza navale araba che agiva in appoggio e accompagnamento dell'espansione terrestre nel bacino Sud del Mediterraneo.

A dire il vero, la prima spedizione navale contro la Sicilia partì non dall'Africa ma dalla Siria, all'epoca del terzo Califfo Othman ibn Affan, nel 652. Più tardi vennero organizzati altri tentativi meglio organizzati, questa volta dai musulmani d'Africa. I più importanti furono quelli dell' VIII secolo condotti dagli abili comandanti Musa Ibn Nusair e da 'Abd Allah ibn Habhab. Tutte queste spedizioni si accontentarono di ritirarsi cariche di prede e di prigionieri. Non era facile per loro compiere la conquista di tutta l'isola perché la distanza tra l' Africa e l'isola era abbastanza grande e quindi non si poteva mandare rinforzi; e l'altro motivo, che riteniamo più forte, è la situazione interna dell'Africa per le continue rivolte dei Berberi contro gli Arabi.

Quindi, si può affermare che non si trattò di veri atti di conquista. La vera impresa, con lo scopo di occupare e dominare, avvenne nel IX secolo, e precisamente nell'827. I musulmani restarono sull'isola, come governatori, da quest'anno fino al 1061, anno della conquista Normanna, e poi, da governati, fino al 1254 prima sotto i Normanni e poi sotto gli Svevi. Nel corso del primo periodo, vale a dire dall'827 al 1062, l'isola fu retta da tre dinastie arabe: gli Aghlabidi, i Fatimidi, i Kabiliti, e infine da alcuni re provinciali. Vediamo come fu la conquista sotto il governo di ognuna di esse.

2. 1.1. Gli Aghlabidi

Prima di parlare della conquista proviamo a conoscere come era apparsa la dinastia degli Aghlabidi a cui è dovuta l'espansione islamica in Sicilia.

L'Impero islamico, o il Califfato, dopo la morte del Profeta (Pace e Benedizioni siano su di Lui) era retto da quattro Califfi detti "ar-Rashidûn"³ (i ben guidati) con la capitale a Medina; poi dagli Omayyadi con la capitale in Siria e poi dagli Abbasidi di Bagdad. Poiché questo Califfato era molto esteso e abitato da gente diversa, non tardò a dividersi. Infatti, delle dinastie locali erano apparse in Africa settentrionale nel corso dell'VIII secolo: gli Idrissidi in Marocco, i Banû Rustum in Algeria, esclusa la sua parte orientale che era ancora sotto l'autorità abasside. Nell'800, a Bagdad, il califfo Harun ar-Rashid compì il primo passo di sfaldamento dell'Impero unitario dei califfi concedendo l'Ifriqiya al governatore Ibrahim Ibn al-Aghlab. Fu questa l'origine di questo forte emirato arabo in occidente: quello degli Aghlabidi di Qairawan destinati a durare per tutto il secolo IX.

Così, dopo la costituzione di questo emirato, le incursioni in Sicilia vennero riprese a ondate, ma spesso con bersagli diversi⁴. Nonostante ciò, i musulmani, o i Saraceni come li chiamarono i latini e i greci, non riuscirono a cogliere grandi successi, perché da un lato diverse flotte andarono perdute in mare per le tempeste e dall'altro, non soltanto i bizantini, ma anche Carlo Magno prese energici provvedimenti per difendere le proprie terre dai loro assalti. Non ci furono importanti avanzate musulmane in territorio italiano fino all'827 quando vennero chiamati da un'insurrezione cristiana: un certo Eufemio, ufficiale bizantino,

³ I quattro califfi sono: Abu Bakr (632-634), Omar Ibn al-Hattab (634-644), Othman Ibn Affan (644-656) e Ali Ibn Abi Talib (656-661).

⁴ Vennero attaccate anche Reggio in terra ferma, la Corsica e la Sardegna.

offensore o offeso a causa di donne, come scrive l'Amari, ma anche per sete di dominio indipendente, fu costretto a fuggire dal governatore bizantino Fotino. Riparò quindi in Africa presso il terzo principe degli Aghlabidi, Ziyadat Allah I che si presentò a proporgli la conquista dell'isola; promettendogli che dopo l'invasione, sarebbe stato considerato come suo vassallo. Era l'anno 827. L'emiro Ziyadat Allah convocò il consiglio degli ottimati e i dottori della legge, e il progetto fu dibattuto. La decisione fu affermativa e quindi venne intrapresa immediatamente una guerra religiosa contro l'isola, una conquista da tanto tempo agognata.

Il principe affidò al cadi Asad Ibn al-Furat il comando della spedizione, forte di undicimila uomini. Il comandante, quasi settantenne ma imbevuto di cieca fiducia nell'appoggio divino, partecipò all'azione senza esitazioni. I musulmani, Berberi e Arabi, si concentrarono a Susa, uno dei porti dell'Ifriqiya e a metà giugno dell'827, su una settantina di imbarcazioni, la flotta prese il mare verso la coste Siciliane. Lo sbarco ebbe luogo sulla costa Sud- occidentale dell'isola, a Mazara. Qui, il cadi sconfisse l'esercito bizantino guidato da Fotino, chiamato dagli storici arabi Balata, e avanzò verso Siracusa, la capitale e la sede dello stratega di Sicilia e base centrale della flotta. La città si mostrò inespugnabile e dovettero assediare per lungo tempo finchè tutto cambiò: una micidiale epidemia di cui fu vittima lo stesso Asad nell'828, si diffuse fra le truppe assedianti; e mentre ai bizantini fu possibile inviare rinforzi, lo stesso non avvenne per a Ziyadat Allah per le continue agitazioni in Africa tra i Berberi e gli Arabi.

Dopo la morte dell'indomito Asad, i musulmani guidati da Muhammad Ibn Abi al-Gawari, lasciarono la capitale e arretrarono verso l'interno dell'isola dove presero la forte rocca di Mineo. Nello stesso anno, si diressero verso la costa meridionale e s'impadronirono senza troppa difficoltà della città di Grigenti

(l'attuale Agrigento); poi, invano, assediaron la fortissima Castrogiovanni (l'attuale Enna). Nel frattempo, Eufemio, già allontanato dal teatro della guerra dal cadi, fu misteriosamente assassinato.

Nell'829 o forse nell'830, i musulmani di Sicilia vennero soccorsi dai loro correligionari di Spagna con un esercito capeggiato da un avventuriero di nome Asabag Ibn Wakil, detto Fargalus. Toccò dunque a questo andaluso condurre sia l'esercito siciliano che quello spagnolo e fronteggiare i Bizantini che assediavano Mineo. I Musulmani sconfissero lo stratega Bizantino Teodoto e lo uccisero. Comunque, la presenza di Fargalus durò poco in Sicilia ed il suo progetto fu interrotto dalla sua morte causata da un'epidemia; i suoi finirono in buona parte con il imbarcarsi.

Altre truppe, ma questa volta africane, giunsero in Sicilia e la situazione migliorò. Questa volta l'armata si diresse verso la costa settentrionale, avendo come meta la città di Palermo. La futura capitale araba e normanna, resistette quasi un anno e poi cadde stremata sotto gli assalti degli invasori nel settembre dell'831. Questa vittoria avvenne sotto il governo di Zuhair ibn 'Awf. Da allora, Palermo diventò la residenza del governo militare e civile arabo, con emiri nominati da Qairawan; e da essa partirono le incursioni per la conquista del resto dell'isola.

Dopo la morte di Zuhair, avvenuta nell'835, venne a reggere l'isola Abu al-Aghlab Ibrahim, che continuò le azioni avviate dai suoi predecessori allargando le conquiste verso le coste settentrionali, Cefalù e la regione etnea. Sotto il suo governo i saraceni conclusero poi buoni affari e riuscirono ad occupare tra l'839 e l'840 Platani, Caltabellotta e Corleone, obbligando, altri centri cristiani al tributo. In quel tempo l'Imperatore Teofilo non poté inviare aiuti all'isola poichè tutte le truppe erano richieste in Oriente. Egli venne soccorso da una

flotta Veneziana, ma fu saccheggiata da quella saracena nelle acque di Taranto, nel meridione dell'Italia nell'840.

Le conquiste proseguirono e le milizie condotte dal coraggioso comandante al -Fadl Ibn Ga'far riuscirono ad occupare Messina nell'842, Modica nell'845 e Ragusa nell'849. Dopo la sua morte avvenuta nell'851, gli succedette al trono suo figlio al-'Abbas Ibn al-Fadl.

Questo, durante il suo decennio di governo (851-861) continuò impetuosamente la guerra contro gli infedeli e inviò diverse forze che attraversarono tutta l'isola. Era lui il capo della maggior parte di esse. Riuscì facilmente a battere i contadi di Caltavoturo, Castrogiovanni, Catania, Siracusa, Noto e Ragusa che fu ripresa dai Bizantini e più tardi assediò strettamente la città di Butera per più di cinque mesi, la espugnò e ritornò a Palermo carico di tanti prigionieri ricercati per coltivare le terre nella val di Mazara. In una seconda spedizione a Castrogiovanni, i musulmani riuscirono a ricavare tanto bottino e molti prigionieri. Riportarono tra essi, a Palermo, un uomo di molta fama nella sua città. Grazie a quest'uomo si arrivò alla conquista di Castrogiovanni. Riportiamo qui di seguito la conversazione fra al-'Abbas e il prigioniero secondo lo storico Michele Amari:

“Lasciami la vita,” gli disse, “e darotti un avviso che fa per te.”

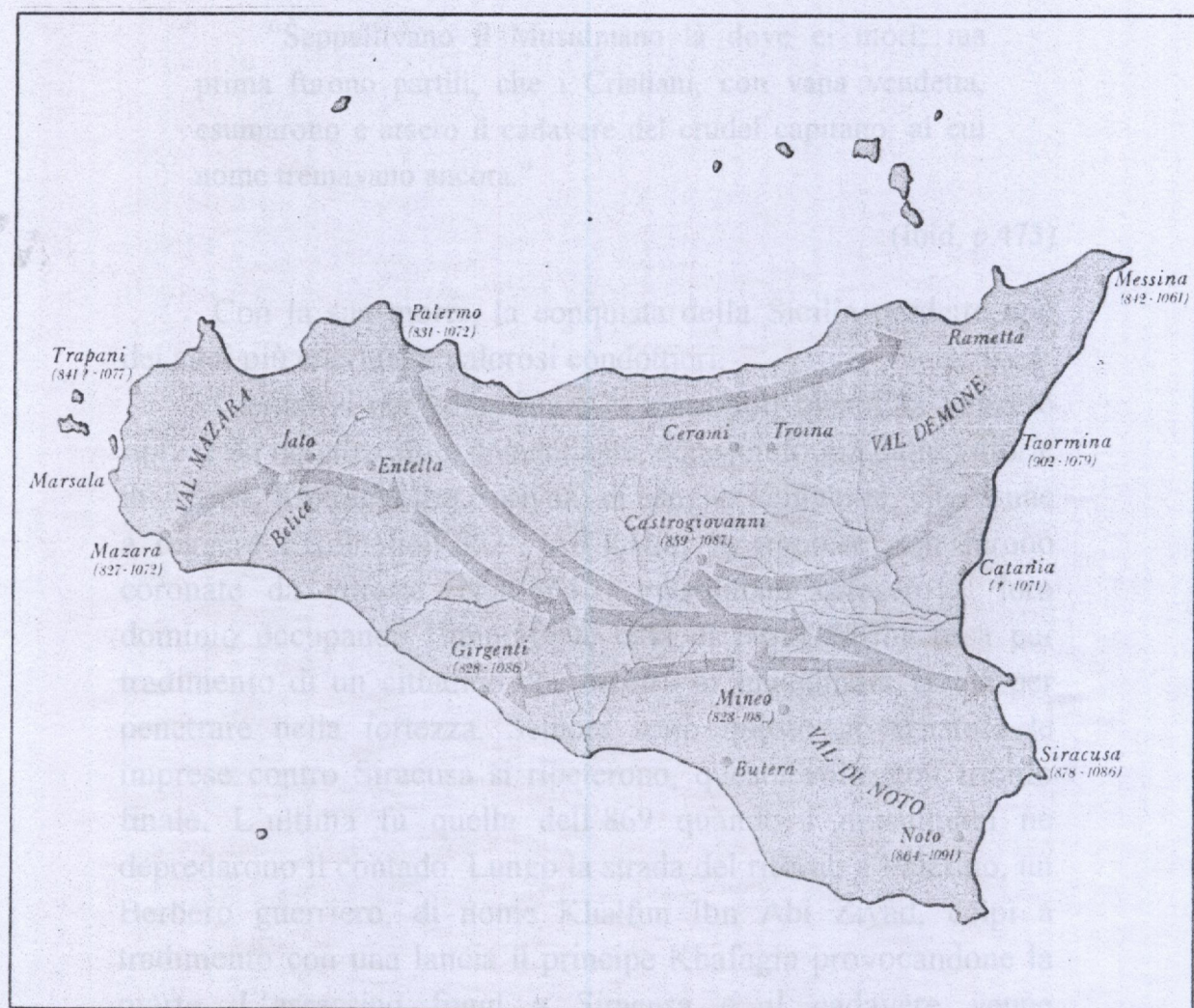
“Qual è ?” domandogli l'emiro, trattol a solo a solo; e il traditore a lui: “ Ti darò in mano Castrogiovanni. In questo verno,” proseguì, “ tra coteste nevi il presidio non aspettando assalti, sta a mala guardia; talché, se vuoi mandar meco una parte dell'esercito, saprò io farla entrare in Castrogiovanni.

”(Amari, M., *Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, p. 466)

Al-'Abbas assenti e scelse mille cavalieri e settecento uomini tra i migliori; li suddivise in dieci drappelli e nominò un capo per ognuno di essi. Da parte sua, assunse il comando generale. Dirigendosi verso il bersaglio, l'esercito sostò su una montagna lontana da Castrogiovanni circa cinque miglia dove la gran parte, con al-'Abbas, rimase in agguato. Al tramonto mandò alla Cittadella una prima schiera di forti guerrieri, capitanata da suo zio Rabah. Successivamente, di notte, tutti musulmani la raggiunsero. Al farsi dell'alba, le guardie della rocca si addormentarono e il traditore, buon conoscitore della città, guidò gli assalitori attraverso un acquedotto che s'apriva sotto le mura e consentiva di entrare uno alla volta nella rocca. Presto furono tutti dentro la fortezza, assalirono impetuosamente i bizantini e s'impadronirono della rocca stessa. Al-'Abbas, arrivato poco dopo, entrò all'ora della preghiera mattutina del 24 gennaio dell'859. Qualche giorno dopo, per suo volere, venne inaugurata una Moschea. Tanta fu l'allegria dei musulmani ma altrettanta fu la tristezza dei bizantini. Castrogiovanni venne immediatamente fortificata e ripopolata dai musulmani.

Le sconfitte dei Bizantini si ripeterono: 300 navi mandate dall'Imperatore Michele III, detto "l'ubriaco", si presentarono davanti a Siracusa, e lo scontro fu tanto violento fra i due eserciti, da indurre i Bizantini a sollecitare nuovi rinforzi. Però i musulmani riuscirono anche questa volta a travolgere l'avversario, sempre guidati da al-'Abbas, mai stanco di battaglie, mai sazio di bottini.

Le milizie continuarono la conquista nell'861 allorché si diressero verso il contado di Siracusa e lo saccheggiarono. Ritornando a Palermo da questa scorreria, il principe si ammalò e morì nello stesso anno, il 14 agosto, dopo quasi undici anni durante i quali non lasciò ai bizantini spazio per una vittoria



L'occupazione araba in Sicilia: le frecce indicano le direttrici della conquista.

navale o terrestre che fosse. L'Amari in questo passo ci comunica cosa fecero i cristiani del suo cadavere:

“Seppellivano il Musulmano là dove ei morì; ma prima furono partiti, che i Cristiani, con vana vendetta, esumarono e arsero il cadavere del crudel capitano, al cui nome tremavano ancora.”

(Ibid, p.473)

Con la sua morte, la conquista della Sicilia perdette uno dei suoi più energici e valorosi condottieri.

I tentativi per conquistare la metropoli bizantina vennero riprese da un altro abile comandante, conosciuto già dalle vittorie in Africa, Khafagia Ibn Sufiyan, di sangue aghlabide, che venne a reggere l'isola nell'862⁵. All'inizio, le imprese non furono coronate da vittorie. Nell'864 i musulmani estesero il loro dominio occupando l'importante città di Noto, anche essa per tradimento di un cittadino che mostrò ai musulmani la via per penetrare nella fortezza. Sempre sotto questo governatore le imprese contro Siracusa si ripeterono, questa volta con trionfo finale. L'ultima fu quella dell'869 quando i musulmani ne depredarono il contado. Lungo la strada del ritorno a Palermo, un Berbero guerriero, di nome Khalfun Ibn Abi Ziyad, colpì a tradimento con una lancia il principe Khafagia provocandone la morte. L'assassino fuggì a Siracusa e il cadavere venne trasportato e seppellito a Palermo.

⁵prima di khafagia furono eletti due emiri della stessa famiglia di al-'Abbas: il primo fu suo zio Ahmed Ibn ya'qub deposto popolarmente; e il secondo fu il figlio di 'Abbas, 'AbdAllah, anche lui scelto dal popolo ma isapprovato da Qairawan. Si temeva che il potere dell'isola diventasse ereditario.

Il suo successore fu suo figlio Muhammad. Sotto la sua guida la conquista non conobbe importanti avanzate⁶. Il suo governo durò solo due anni perché anche lui fu vittima di una congiura come suo padre. L'uccisione di questi due emiri creò un disordine politico nella corte palermitana e tra i membri degli eserciti musulmani. Per questa ragione si era rallentato il progresso della conquista negli anni successivi. Questo rallentamento durò per sei anni, dall'871 all'873, durante i quali l'isola ebbe sei governatori per morte o sostituzione⁷. E poi dall'873 all'877, l'isola venne governata da un certo Abu Malik Ahmed, che non riuscì a dare nuovi impulsi alla conquista. Il rapido succedersi degli emiri, come dice l'Amari, suscitò gravi calamità nella colonia siciliana; e la discordia civile impedì di fronteggiare le armi vincitrici di Basilio il Macedone. Di conseguenza, i musulmani, a dire dello stesso storico, persero qualche città e molti prigionieri.

La situazione in seguito cambiò. I musulmani, capitanati nell'877 da un nuovo e abile governatore, di nome Gia'far Ibn Muhammad, continuarono il percorso dell'espansione. Si orientarono verso Taormina, Rametta e Catania e ne distrussero le messi; poi cambiarono direzione, scesero a Siracusa e la circondarono. Questa città era sempre stata oggetto di molte loro scorrerie da quando avevano messo piede nell'isola.

⁶Durante il suo governo, Muhammad non fece altro che mandare un esercito a Malta, presa nell'870 dagli Africani, per combattere i bizantini che assediavano l'isola. Questa rimase musulmana fino al 1090.

⁷Nell'871 venne Muhammad Ibn Abi al-Husayn scelto dal popolo ma poi disapprovato da Quarawan; Rabah Ibn ya'qub morto nello stesso anno; Abu al-'Abbas Ibn ya'qub morto anche lui dopo un mese. Nell'872 morì Ahmed Ibn ya'qub; Al-Husayn Ibn Rabah disapprovato da Qairawan e scambiato da Abu al-'Abbas 'Abdallah che lasciò il governo nell'873.

L'antica capitale bizantina, dopo nove mesi di strettissimo assedio e strenua resistenza, venne espugnata nel maggio dell'878. I musulmani accumularono un bottino mai ottenuto prima e condussero a Palermo, secondo l'arabo Ibn 'Idhari, più di 4000 prigionieri tra cui il Patrizio di Sicilia e il testimone Teodosio Monaco. La caduta di Siracusa fu uno scandalo per il mondo bizantino e per la sua politica militare.

A questo punto, i tre quarti dell'isola erano in saldo possesso dei musulmani. Dopo la morte dell'artefice dell'ultima impresa, le operazioni militari continuarono contro il resto dell'isola, in Val Demone. Furono dunque riprese molte incursioni su Rametta, Taormina e Catania, ma non vennero conseguiti risultati che andassero al di là delle comuni razzie, sufficienti a ripagare i soldati per le fatiche affrontate. Ci vollero altri venticinque anni per completare la conquista dell'isola. Questo dipese da problemi: il primo dovuto al ritorno offensivo dei bizantini che si concentrarono a Taormina e ne fecero il loro centro militare dopo aver perso Siracusa. Il secondo fu legato al disordine nella corte palermitana: la nobiltà palermitana e gli emiri aghlabidi di Qairawan erano sempre in contrasto sulla scelta dei governatori in Sicilia, soprattutto dopo l'elezione di Ibrahim II nell'875 a Qairawan. Su questo, l'Amari riferisce:

“[...] Indi il principe eleggea lo emiro, e i coloni lo scacciavano; o costoro coglieano un pretesto di nominarlo e il principe lo removea; nè potea durar la quiete.”

(Amari, M., *Op. cit.*, II, p. 59).

Il terzo fu rappresentato dalla solita discordia fra gli Arabi e i Berberi per la divisione delle proprietà terriere. I Berberi si sentivano marginalizzati e considerati stranieri dagli Arabi perchè toccava solo a questi ultimi il primo posto nei ruoli e nella

divisione delle terre conquistate. E verso la fine del IX secolo nacque una vera causa di lite perenne perchè, come racconta Amari, a misura che si compiva la conquista della Sicilia in quegli anni, mancava il bottino e cresceva il *fay*, cioè la rendita militare, mentre i bizantini capeggiati da Niceforo Foca, costringevano i musulmani, in gran parte Berberi, ad abbandonare la Calabria. I Berberi non amavano vivere di agricoltura, ma dovevano procurare la rendita sul *fay* che però non veniva suddivisa come il bottino tra i combattenti⁸. Così, la tensione aumentò e, tra l'autunno dell'886 e la primavera dell'887, proprio pochi mesi dopo il ritorno delle truppe che Niceforo Foca aveva scacciato dalla Calabria, la Sicilia fu insanguinata per la prima volta da una guerra civile. Oltre a ciò, si verificò un ulteriore inasprimento dei rapporti fra le parti che portò nel 900 ad un conflitto tra Palermo araba e Girgenti berbera⁹.

Per queste ragioni, i governatori eletti dopo l'impresa di Siracusa non conclusero risultati decisivi. Quindi, alla fine del secolo in cui Asad era sbarcato a Mazara, la Sicilia non era ancora tutta in mano ai guerrieri dell'Islam. La conquista fu portata a termine solo all'alba del X secolo, per il diretto intervento degli Aghlabidi con Ibrahim II, asceso al potere di Qairawan nell'875.

⁸Il bottino si suddivise, secondo la legge islamica tra tutti i combattenti; ma il « fay », che è un'imposta fatta dai musulmani ai non musulmani in cambio della loro protezione, se lo mette nella tesoreria de governo.

⁹Quando Agrigento fu conquistata dai musulmani, la città e i dintorni erano completamente in rovina. I suoi prima occupanti, probabilmente berberi, riuscirono a far rifiorire la regione. Ciò avrebbe ridestato l'ingordigia di « nuovi arrivati » arabi, che si sarebbero rivolti, all'autorità ufficiale nell'isola per far valere i propri diritti su quelle terre. L'autorità avrebbe appoggiato tali richieste, inviando un esercito palermitano che si scontrò con la gente dell'agregentino. Fu questo sotto l'emiro 'Abdallah figlio di Ibrahim II (900-902)

Per tenere a freno la Sicilia discorde e ribelle, Ibrahim II inviò molti governatori, spesso deposti dal popolo di Palermo e da ultimo, nel 900, il proprio figlio 'Abdallah, che riprese con energia le ostilità contro i bizantini e passò anche sulla terraferma dove saccheggiò la città di Reggio. Tuttavia, dopo quest'ultima impresa, l'emiro si ritirò nell'isola anziché avanzare ulteriormente sul continente. Il padre scontento e furioso per l'atteggiamento del figlio, gli ordinò che si presentasse a Qairawan. Così, 'Abdallah non poté protrarre oltre la sua presenza in Sicilia; fu richiamato a Ifriqiya a causa dell'abdicazione del padre, Ibrahim II, che, pare per decisione propria, volle sostituire il figlio nel governo dell'isola. Tuttavia, sembra che questa non sia stata la vera ragione per cui Ibrahim II dovette partire dall'isola. Le fonti arabe e anche Amari sostengono che si sia trattato di una deposizione decisa dal Califfo di Bagdad, al-Mu-'tadid Billah, urtato e preoccupato della crudeltà di quell'emiro, crudeltà spesso inutile, alla quale non erano riusciti a scampare neppure i membri della sua famiglia¹⁰.

Infatti, Ibrahim sbarcò a Trapani nel mese di giugno del 902, lasciando l'Africa a suo figlio 'Abdallah. L'emiro aghlabide un mese dopo passò a Palermo e prese direttamente il governo e la direzione dell'esercito; e si trovò impegnato nella preparazione della campagna militare che iniziò con l'attacco di Taormina.

¹⁰della crudeltà di Ibrahim II, il minimo che possiamo dire è che violava, con tutti i modi, le leggi della natura. L'Africa fu insanguinata dai macelli fatti con la sua propria mano. Ne citiamo un esempio raccontatoci dall'Amari: ha ucciso circa 300 prigionieri e gli ha tratto i cuori con la propria mano e poi li ha messi in una « funicella » e li ha sospesi sulla porta di Tunisi. (Cfr. Amari, *M,op.cit.*, II, P.62 e sgg.

Conduisse quindi l'armata verso la Val Demone e riuscì senza gran fatica a distruggere quell'importante città, che invano più volte era stata assediata dai suoi predecessori. Secondo Ibn Athir, la città fu assalita il primo agosto dello stesso anno. Caduta Taormina, sarebbe stato difficile che gli altri centri bizantini di resistenza, fra cui Aci, Demona e Rametta, potessero illudersi di sottrarsi ad una sorte analoga. Così, le ultime sacche cristiane nella parte orientale dell'isola si sottomisero ai musulmani. Il furioso comandante mirava a portare le armi musulmane oltre lo Stretto. Il suo ultimo sogno era raggiungere la metropoli del Bosforo, Bisanzio, passando per l'Europa. Il suo progetto s'infranse contro le mura di Cosenza, che si difese; e soprattutto si dissolse con la sua morte avvenuta a causa di una dissenteria durante l'assedio, nell'ottobre del 902.

Rimase a reggere l'isola il nipote di Ibrahim II, Ziyadat Allah III, cioè, il figlio dell'emiro di Qairawan 'Abdallah. Il nuovo governatore, a dire di Amari "s'era dato a vita sozza e bestiale" e non fece nessun altro atto di conquista. Sapendo questo, 'Abdallah depose il figlio e lo chiamò a Qairawan in cui venne tenuto prigioniero nel mese di maggio del 903. Ziyadat Allah riuscì ad attirare a sé tre secari e li mandò a uccidere il padre. Questi trovò, appunto, la morte nel 27 luglio dello stesso anno. Il contento parricida si fece emiro a Qairawan.

La Sicilia negli anni successivi non conobbe altri atti di conquista. Della sua situazione interna comprendiamo, da un passo riferitoci da Amari, che l'isola conobbe un periodo di tranquillità. Lo storico senza dare altre spiegazioni dice:

“ la colonia siciliana, dissanguata nella guerra civile del novecento, stette chetta o quasi, per nove anni; nel qual tempo la ressero quattro emiri: Ziyadat Allah; Muhammad Ibn as-Siraqusi [...], Muhammad Ibn Abi al-Fawaris, e Ahmed Ibn Abi al-Husayn Ibn Rabah [...]

(Ibid., p. 164).

Ma torniamo per un attimo indietro di qualche anno per rintracciare le vicende dell'Ifriqiya, considerata la “madre patria” dell'isola durante il regno di Ibrahim II. Gli avvenimenti che stiamo per narrare sono importanti perché segnarono l'inizio della fine degli Aghlabidi.

Il popolo di Ifriqiya, Berberi della tribù di Kutama e Arabi, si era ribellato contro l'emiro ricordato per i numerosi massacri, e soprattutto per quelli che aveva fatto contro la tribù di Balzama, di origine araba, situata nell'Est dell'Algeria allorché quasi settecento guerrieri vennero uccisi. Passato del tempo, proprio mentre questa zona grondava di sangue innocente, un certo Abu 'Abdallah vi giunse e iniziò una sua campagna. Sembrava giunto al momento giusto.

Questi cominciò a fare la propaganda per un certo sciita 'Ubaid Allah, detto al-Mahdi (il ben guidato da Dio), fuggito dal califfo abbasside e catturato poi in Marocco¹¹. Il popolo assetato d'imparzialità e di giustizia sostenne, anche durante il governo di Ziyadat Allah III, i nuovi pacificatori e promise fedeltà. Via via venne creata una potenza e il popolo, ormai sveglio, decise di dare fine alla dinastia aghlabide: si armò contro le milizie di Ziyadat Allah III e lo sconfisse nel 909.

¹¹ Gli Sciiti erano in contrasto con i califfi Omayyadi e Abbasidi e non riconoscevano la loro autorità e pretendevano che fossero degni di essere eletti califfi solo i discendenti del quarto califfo 'Ali.

Così, gli Arabi e i Berberi lo deposero, e finalmente si misero d'accordo e scelsero un notevole locale, come ha detto Ibn Athir, di nome Ahmad Ibn Qurhub. Questi ebbe come obiettivo quello di sottrarre l'isola alla dipendenza eretica e risollevare lo stendardo dell'ortodossia. In altri termini, il nuovo eletto esaltò e ubbidì al legittimo califfo abbaside, allora al-Muqtadir, opponendosi all'incombente scisma dei Fatimidi. Cosicché, mentre in quegli anni i sostenitori dell'ortodossia cercavano di smantellare in Ifriqiya la posizione dei Fatimidi, a Palermo l'audace Ibn Qurhub ne dichiarava pubblicamente l'emarginazione. Si trattava di una vera e propria ribellione che si manifestò subito in guerre navali guidate dallo stesso Ibn Qurhub contro la nuova metropoli africana dei dinasti scismatici, al-Mahdiya.

L'astro di questo emiro cominciò a tramontare quando, fra il 915 e il 916, i Musulmani di Girgenti presero a contestarne l'autorità ed a rifiutargli ubbidienza. Al propagarsi della ribellione egli decise di passare in volontario esilio in Andalusia con i familiari e un gruppo di sostenitori. Ma mentre si accingevano ad imbarcarsi, vennero catturati ed avviati verso l'opposta sponda dove il califfo al-Mahdi dispose che venissero trucidati.

Pur essendo l'avversario di al-Mahdi, Ibn Qurhub, come dice Amari, era "intero e leale". Sappiamo dallo stesso autore che, prima di morire, egli aveva scritto queste parole al califfo fatimide:

"Se vuoi dar sesto al paese, mandavi grosso esercito che lo domi e strappi la potestà di mano ai capi, se no, la colonia rimarrà in perpetuo disubbidiente alle leggi; ad ogni piè sospinto moverà tumulto contro gli emiri e te li rimanderà a casa svogliati."

(Amari, M., *op.cit.*, II, p. 173)

Così, il Fatimide ebbe vere notizie del popolo siciliano, ormai abituato alla disubbidienza e alla ribellione. Per fronteggiare, dunque, la situazione, al-Mahdi rendeva indispensabile non solo la designazione di un nuovo reggente, ma con questo l'invio di truppe, come appunto avvenne.

Infatti, dei contingenti armati, scelti fra i Berberi di Kutama, sbarcarono a Palermo nel settembre del 916 al comando di Musa Ibn Ahmad, e dopo un'azione punitiva di particolare intensità durata un anno, venne a reggere l'isola Salim Ibn Abi Rashid, che restò per un ventennio e così la rivoluzione d'indipendenza parve morta e sepolta. Nei primi tempi della sua lunga reggenza, non si ebbero sintomi di una ripresa delle aspirazioni autonomistiche dei siciliani. Ma per la sua crudeltà, e contro il delegato distaccato da lui in Girgenti, il popolo berbero si sollevò nel 937 e marciò su Palermo. Vediamo cosa riferisce Ihsan 'Abbas su questo punto:

"كان سالم مثال الوالي الظالم العسوف ، فعهد بحكم المدن الى ولاء غلاظ قساة، وحقا بالناس ظلما، أخرجهم من طورهم وأدى بهم الى الاستماتة في مقاومة ذلك العسف فتأثرت جرجنت واقتدت بها بلرم [...]"

(‘Abbas, I, *al Arab fi Siqilia*, p.43)

I notabili di Palermo, anziché insistere nella lotta armata contro i rivoltosi, preferirono saggiamente perseguire le vie

diplomatiche, facendo ricorso al califfo fatimide, al-Qa'im (al-Mahdi fu morto nel 934) perché destituisse il governatore.

Il nuovo reggente, Khalil Ibn Ishaq (937-941), ritenne opportuno munire la capitale di nuove opere di fortificazione. Pertanto, diede l'avvio alla costruzione della cittadella di al-Khalisa (l'Eletta), sorta nei pressi del porto quale nuova residenza del luogotenente fatimide, dei funzionari e della guarnigione militare. Queste fortificazioni, mentre preoccupavano i palermitani, esasperarono i girgentini che, più impulsivi ed agguerriti di quelli, ripresero le armi. Khalil ritenendo che la miglior difesa fosse l'attacco, nel marzo del 938 mosse contro i ribelli, ma venne sconfitto. Di questa guerra Amari racconta:

“Onde [i girgentini] afforzan le mura alla meglio; fanno preparamenti di guerra; Halil, dal suo canto, accozzo grossò esercito, tra i siciliani e le forze recate d'Africa; coi quali movea di Palermo il nove marzo 938. Usciti i girgentini allo scontro, vinsero per sanguinosa battaglia [...]”

(Amari, M., *op. cit.*, II, p. 223-24).

Dopo questa vittoria, la rivolta si propagò in tutto la Val di Mazara coinvolgendo anche gli Arabi. La situazione dei ribelli andò di male in peggio, e lo stesso autore riferisce un passo dell'arabo Ibn Athir:

“ [i girgentini] misero in campo le loro gualdane; la ribellione fece passi da gigante; scrissero all'imperatore di Costantinopoli, chiedendo aiuti; il quale mandò navi con uomini e frumenti”

(*ibid.*: 224)

La reazione dell'oppressore Khalil si ebbe nella primavera del 939 con l'espugnazione di Caltavuturo, Collesano e Sclafani, seguita poi dall'occupazione di Mazara e dall'assedio di Caltabellotta; si limitò ad assediare Girgenti proponendosi di farla capitolare per fame, come avvenne appunto nel novembre del 940. L'assedio era così strenuo da indurre i grigentini a lasciare l'isola per altre destinazioni, e gran parte di loro si fecero cristiani. Dopo la resa di Girgenti, focolaio della sommossa, tutta la gente del Mazarese fece atto di sottomissione a Khalil, e la Sicilia fu riportata all'ubbidienza fatimide. In questi quattro anni Khalil ammazzò più di seicento mila persone. S'imbarcò per al-Mahdiya nel settembre del 941 lasciando al governo di Palermo Ibn 'Attaf al-Azdi; e portò con lui in "altro legno" i notabili di Girgenti e li fece annegare.

Tutti i reggenti, quindi, che si succedettero in Sicilia, anziché riconquistare le città perdute (soprattutto quelle della Val Demone) dovettero lottare contro il ribellismo dei siciliani, compreso anche 'Attaf al-Azdi. Lui era spietato come i suoi predecessori, ma non poteva né dare fine alle rivolte né fronteggiare i Bizantini, che approfittarono dell'occasione e si rafforzarono nella parte orientale dell'isola. Di conseguenza, approfittando di questo disordine, i Banu at-Tabari, che erano tra i primi nel consiglio municipale di Palermo, come dice l'Amari, "levarono romore contro Ibn 'Attaf"; inoltre, inviarono messaggi al terzo califfo di al-Mahdiya, al-Mansur, per chiedere un "emiro al loro piacimento" e intanto raccomandavano ai palermitani di non lasciare entrare in città nessun emiro che non fosse stato concordato.

Il loro obiettivo fu raggiunto. al-Mansur, dopo aver superato l'interna crisi in Africa dovuta all'insurrezione di una diversa eresia (quella di un certo Abu Yazid, di origine berbera), pensò alla Sicilia e mandò nel 948 a pacificare l'isola il suo fiduciario

al- Hasan Ibn 'Ali “ accettato dal popolo ”. Fu proprio questo il primo fondatore del potere della famiglia dei Kalbiti in Sicilia.

2.1.3.L'epilogo Kalbita

Dopo il periodo delle conquiste degli Aghlabidi e quello sanguinoso dei Fatimitdi, la Sicilia conobbe un periodo *d'oro* sotto i Kalbiti. Per riassumere la loro presenza nell'isola, riportiamo questo passo di Francesco Gabrieli:

“I novantanni della dinastia Kalbita passano per l'età dell'oro dell'Islam siciliano, fra il secolo aghlabita e la riconquista normanna.”

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.56).

Questo si può spiegare con l'energica ripresa della conquista per terra e per mare, in Sicilia e in terraferma, e la tranquillità realizzata nella corte palermitana e in tutta l'isola.

Come abbiamo detto, il primo emiro fu al- Hasan Ibn 'Ali (948-953), rampollo di questa dinastia che in Ifriqiya aveva sostenuto l'azione militare, nonché politica dei Fatimidi. Al-Mansur, quindi, affidò le sorti dell'isola ad elementi non solo di provata fedeltà, ma anche capaci di assumere una posizione d'equidistanza fra i rivoltosi, ortodossi o scismatici che fossero. A differenza delle precedenti dinastie, l'emirato Kalbita in Sicilia venne ad assumere i caratteri di un potere ereditario.

Al-Hasan riuscì con abilità a reprimere le sommosse scoppiate a Palermo. Si trovò subito impegnato in molteplici operazioni militari in terraferma italiana riportando strepitose

vittorie nel 950 e nel 952. Queste operazioni si continuarono anche sotto il governo di suo figlio Ahmad succedutogli nel 953. Il figlio condusse le milizie questa volta verso Taormina, ripopolata dai Bizantini, assediandola per oltre sette mesi. La città venne espugnata alla fine del 962 e il conquistatore ne trasformò il nome in *al-Mu'izziya*, in onore del nuovo sovrano Fatimide di al-Mahdiya, al-Mu'izz (953-975).

Dopo l'occupazione di questa città, non rimase da sottomettere che Rametta, ancora fieramente ribelle al dominio musulmano.

L'impresa che impegnò in cruenta battaglie attaccanti e difensori, si concluse nel maggio del 965 con la vittoria delle forze musulmane sempre capitanate da Ahmad. Dopo molte *visite* in Calabria, l'emiro, su esortazione del califfo fatimide al-Mu'izz, si dedicò alla fortificazione di alcune fra le più importanti città dell'isola e alla loro sistemazione amministrativa. Queste imprese furono tanto più facili dopo la conclusione di un armistizio con Bisanzio avvenuto nel 967. All'emiro si dovettero infatti i bastioni e le porte del Cassero e della al-Khalisa, nonché la costruzione di varie moschee. L'opera di Ahmad viene ricordata dal viaggiatore arabo Ibn Hawqal che giunse Palermo tra il 972 e il 973, in cui parlando delle porte di Palermo fatte appunto da Ahmad dice:

" [...] ويليهِ باب أحدثه أبو الحسين أحمد ابن الحسن، ثم باب الرياض وهو أيضا محدث استحدثه أبو الحسين أحمد ابن الحسن وكان بجواره باب يعرف بابن قرحب في موضع غير حصين، وكانت المدينة قوتلت عليه قديما فدخل على أهلها معرة وضرر جسيم فسده أبو الحسين وأزاله "

(Ibn Hawqal, *Surat al-Ardh*(l'immagine della terra), p. 116)

Durante il quindicennio di Ahmad, la Sicilia conobbe un periodo di tranquillità. Così furono i Kalbiti che serbarono sempre indefettibile fedeltà verso i Fatimidi e il periodo del loro governatorato rappresentò un periodo del tutto particolare per l'isola. La situazione non mutò neppure quando la dinastia Fatimide si trasferì stabilmente in Egitto nel 973, avendo come nuova capitale il Cairo. Pur essendo lontani, i Fatimidi poterono assicurarsi il controllo della lontana isola, oltre modo preziosa per il legname che essa forniva alla costruzione delle flotte Fatimidi.

Il successore al trono fu Abu Qasim 'Ali (fratello di Ahmed). Durante il suo regno, lui riprese con energia la guerra in terraferma e nel 982 cadde lui stesso martire della fede islamica nella battaglia di Capo Colonne, risoltasi però in una piena vittoria sull'imperatore Ottone II. Dopo il martire, venne suo figlio Giabir che come dice L'Amari "lasciò correre al peggio le cose pubbliche"; era talmente così da costringere i siciliani a deporlo, e il Califfo al 'Azziz, succeduto a al-Mu'izz nel 975, inviò dal 983 al 989 due rappresentanti di sangue Kalbita:

Gia'far (983-986) e suo fratello 'Abdallah (986-989). Di ambedue mancano notizie di fonte araba e sono poche quelle riportate da Amari.

Nell'ultimo decennio del X secolo, venne eletto il figlio dello stesso Gia'far, Yusuf (990-998). Principe colto e umano, ecco la testimonianza di Amari:

" [...] Il governo si condusse efficace e tranquillo; furono soggiogati parecchi paesi bizantini, e l'emiro mostrò quella magnanimità, liberalità e giustizia, che mancava in tanti altri principati musulmani"

(Amari, M., *op.cit*, II, p.389).

Era un amministratore scaltro, ma anche sensibile all'attività di poeti e letterati di cui amava circondarsi nella sua corte palermitana, valorizzandone l'opera. Dopo poco più di otto anni di saggio governo e prospera amministrazione, Yusuf, colpito da una emiplegia del lato sinistro, fu costretto a passare prematuramente il potere ai suoi figli.

Con i quattro figli di Yusuf, Gia'far, 'Ali, al-Akhal e as-Samsam, si arrivò, durante i primi decenni del secolo XI, all'epilogo dell'emirato Kalbita.

Prima di proseguire le vicende della Sicilia sotto i figli di Yusuf, vorremmo concludere con gli avvenimenti dei Fatimidi e dell'Africa proprio sull'altra sponda del mare.

Con lo spostamento della capitale al Cairo, anche l'indirizzo politico di questi Sciiti mutò sensibilmente, anzi subì un vero e proprio capovolgimento. Il loro proprio obiettivo divenne il Levante, e il controllo dei porti e dei traffici commerciali euro-asiatici di cui cercarono di conquistarsi il monopolio come intermediari. Impegnati attivamente nella loro spinta espansionistica verso la Siria e la Palestina, non poterono quindi prestare troppa attenzione ai fatti di una Sicilia ormai troppo lontana dal cuore politico, amministrativo, economico e commerciale del nuovo regno. Perciò, come vedremo più tardi, gli interventi e gli aiuti della Sicilia non giunsero dall'Egitto, ormai praticamente estraneo agli avvenimenti del Mediterraneo occidentale, ma dai nuovi vicini d'Africa. Si tratta degli Ziriti, ovvero una tribù berbera impostasi nel Maghreb centrale dalla fine del secolo X, quando i Fatimidi lasciarono al-Mahdiya per il Cairo nel 973, ben più interessati ormai a riconquistare il controllo della Sicilia.

L'isola, quindi, si trovava ormai distaccata dai Fatimidi e acquisì la sua autonomia sul piano politico, amministrativo, e anche il benessere economico. Gli emiri poi avevano amato a

Palermo meglio i piaceri della reggia che altre cose. Questo non poté non avere un riflesso diretto sulla situazione militare; e i musulmani dell'isola cominciarono a subire i primi rovesci: durante il regno del primo figlio di Yusuf, Gia'far (998-1019) furono sconfitti a Bari nel 1004 e a Reggio nell'anno successivo. Altro problema si creò dopo: 'Ali, l'altro figlio del paralitico, congiurò contro il fratello, che però riuscì a controllare i movimenti dei ribelli ed eliminare spietatamente, con i congiurati, anche il fratello che li aveva sobillati. Ad aggravare la situazione fu il comportamento di uno spietato vizir di Gia'far che impose nuove imposte ai siciliani e che trattò i notabili e i capi delle nobili famiglie militari con "modi villani e superbi" come scrive l'Amari. Palermo, di conseguenza, reagì nel 1019 con una sommossa: plebei e nobili circondarono il palazzo emirale con l'intento di uccidere l'emiro, ma la figura del paralitico Yusuf gli salvò la vita. Tawfiq al Madani così scrive dell'incontro dell'ex emiro con i ribelli:

" [...] فلما رآه هؤلاء يوسف، وكانت له مكانة عظيمة في القلوب أشفقوا ورثوا لحاله فخطبهم في شأن ابنه جعفر فاشتكوا من شدته وسوء تدبيره وتدبير وزيره، وطلبوا منه أن يعزله وإن يولي عليه ابنه الآخر أحمد الأكل فاستجابة لما طلبوا [...] "

(al Madani, T, *al Muslimun Fi Gazirat Siqilliya wa ganub Italia* (I musulmani in Sicilia e nell'Italia meridionale), p. 144)

Disponeva dunque di deporre il figlio Gia'far e, su consiglio degli stessi ribelli, nominava l'altro figlio: al-Akhal

(1019-1036). Dopo aver frenato le sommosse di Palermo, questi accelerò le sue imprese militari in Calabria nel 1020 e dopo qualche anno mandò incursioni in Puglia dove i Bizantini erano sempre minacciosi. Saputo che questi si preparavano per un più o meno imminente attacco alla Sicilia, l'emiro Kalbita cercò appoggio e aiuti dai nuovi vicini d'Africa, gli Ziriti di cui abbiamo parlato poco prima. Vennero inviate nel 1026 delle truppe che, riunite a quelle siciliane, inflissero una grave sconfitta ai Bizantini.

Al-Akhal, durante le numerose imprese condotte in terraferma, affidò il governo dell'isola a suo figlio Gia'far (da non confondere con l'ex-emiro). Il figliolo "né giusto né umano coi sudditi" come scrive Amari, cominciò a seminare discordia e ostilità nella Sicilia ormai composta da Siciliani e (nuovi arrivi di) Africani. L'apparizione di queste due fazioni segnalò quella discordia che si trasformerà più tardi in guerra civile.

Il già ricordato Gia'far attirò a sé gli Africani e con il loro aiuto strappò denaro dalla *borsa* dei Siciliani. In altri termini, egli fu come il vizir dello zio Gia'far (l'ex-emiro); impose tasse doppie solo ai Siciliani. Siamo già nel 1031. I primi a prendere le armi, ovviamente, contro il figlio e il padre furono i Siciliani. E il primo a chiedere aiuti stranieri fu lo stesso emiro al-Akhal. Il Kalbita, dopo aver firmato un trattato di pace con i bizantini, si presentò presso di loro a chiedere rinforzi. Ma i ribelli siciliani lo assalirono. Infatti, questi, spinti dalle sconfitte, imitarono l'emiro chiedendo l'intervento degli Ziriti d'Africa. Lo zirita al-Mu'izz ibn Badis si dichiarò disposto a spedire truppe ausiliarie nell'isola capitanate da suo figlio 'Abdallah. La guerra civile era ormai scoppiata violenta e accanita. Al-Akhal spalleggiato dall'esercito del Bizantino Leone Opo, sconfisse i ribelli, ma dopo la ritirata dei bizantini, i siciliani si mossero di nuovo verso al-Khalisa dove insediarono l'emiro e lo uccisero nel 1037.

Morto l'emiro, la Sicilia rimase nell' arbitrio del dinasta Zirita 'Abdallah ed esposta agli attacchi del Bizantino Giorgio Maniace. Per l'indisciplina dei mercenari berberi venuti dall'Africa in appoggio allo zirita 'Abdallah, la situazione dell'isola tornò ad essere nuovamente caotica soprattutto dopo che il comandante bizantino oltrepassò lo Stretto per attaccare Messina e espugnare Siracusa. I siciliani si lamentarono, e si pentirono, ormai tardi, di aver fatto entrare nella loro patria *gente straniera*; si ribellarono di nuovo contro lo zirita, uccisero più di ottocento uomini – Ibn Khaldun nella citazione che stiamo per riportare, parla di trecento uomini -, e si misero d'accordo per eleggere l'ultimo figlio di Yusuf, as-Samsam. Al riguardo Ibn Khaldun riferisce:

" [...] ثم ندّم أهل صقلية على ما فعلوا وثاروا بأهل إفريقية فقتلوا منهم نحواً من الثلاثمائة
واخرجوهم وولوا الصمصام أخا الأكل [...]]"

(Ibn Khaldun, *Tarikh Ibn Khaldun* (La storia da Ibn Khaldun), IV, p. 449)

As-Samsam, che l'Amari suppone che fosse deposto nel 1053, dopo che il valoroso comandante Giorgio Maniace fu richiamato e imprigionato in Constantinopoli, riuscì a riconquistare le due città Messina e Siracusa e a spingere i bizantini oltre lo Stretto.

Né Amari, né Rizzitano, né Gabrieli, né le fonti arabe informano di questo periodo della storia della Sicilia. Quindi non siamo in grado di seguire nei particolari il processo per cui alla fine della dinastia Kalbita si verificò nell'isola un pullulare di

piccole signorie locali. L'unitario emirato siciliano si frazionò in minuscoli principati indipendenti, capeggiati da *qa'id*, o diciamo, comandanti militari, come vedremo subito.

2.1.4. I re provinciali

Nel decennio fra il 1040 e 1050, la Sicilia fu divisa fra quattro *qa'id*: as-Samsam, il Kalbita emiro di tutta l'isola, si accontentò del solo emirato di Palermo; Ibn Mankut fu signore di Trapani, Marsala, Mazara e Sciacca; Ibn al-Hawwas lo fu di Costragiovanni e Girgenti; e Catania ubbidì a Ibn al-Maklati. Ma d'improvviso, negli anni Cinquanta, quest'ultimo fu attaccato e sconfitto da un altro nuovo *qa'id* di nome Ibn at-Tumna, signore di Siracusa che, non sappiamo né come né quando, gli tolse la vita, lo Stato e perfino la moglie Maymunah, sorella di Ibn al-Hawwas che più tardi diventò moglie proprio dell'assassino del marito.

Siamo poco informati delle vicende di questo periodo, ma possiamo ricavarne qualche notizia grazie ad Amari e Ibn Athir. Per quel che se ne sa, il *qa'id* Ibn Mankut scomparve dalla punta occidentale dell'isola, presa anche da Ibn at-Tumna, ambizioso e desideroso di estendersi. Cacciato e espulso as-Samsam nel 1053, Palermo venne retta dalla *gama'a* o consiglio dei notabili, in forma che oggi si direbbe repubblicana.

La maggior parte dell'isola, dunque, ubbidì a Ibn at-Tumna, e il resto, esclusa Palermo, al cognato Ibn al-Hawwas. Il legame di parentela non impedì che nel primo decennio della seconda metà dell'XI secolo si accendesse una rivalità che degenerò in guerre fra i due capi.

Ne riportiamo le ragioni basandoci sempre sugli stessi autori. Ibn at-Tumna, ubriaco, un giorno litigò con la moglie e

piccole signorie locali. L'unitario emirato siciliano si frazionò in minuscoli principati indipendenti, capeggiati da *qa'id*, o diciamo, comandanti militari, come vedremo subito.

2.1.4. I re provinciali

Nel decennio fra il 1040 e 1050, la Sicilia fu divisa fra quattro *qa'id*: as-Samsam, il Kalbita emiro di tutta l'isola, si accontentò del solo emirato di Palermo; Ibn Mankut fu signore di Trapani, Marsala, Mazara e Sciacca; Ibn al-Hawwas lo fu di Costragiovanni e Girgenti; e Catania ubbidì a Ibn al-Maklati. Ma d'improvviso, negli anni Cinquanta, quest'ultimo fu attaccato e sconfitto da un altro nuovo *qa'id* di nome Ibn at-Tumna, signore di Siracusa che, non sappiamo né come né quando, gli tolse la vita, lo Stato e perfino la moglie Maymunah, sorella di Ibn al-Hawwas che più tardi diventò moglie proprio dell'assassino del marito.

Siamo poco informati delle vicende di questo periodo, ma possiamo ricavarne qualche notizia grazie ad Amari e Ibn Athir. Per quel che se ne sa, il *qa'id* Ibn Mankut scomparve dalla punta occidentale dell'isola, presa anche da Ibn at-Tumna, ambizioso e desideroso di estendersi. Cacciato e espulsò as-Samsam nel 1053, Palermo venne retta dalla *gama'a* o consiglio dei notabili, in forma che oggi si direbbe repubblicana.

La maggior parte dell'isola, dunque, ubbidì a Ibn at-Tumna, e il resto, esclusa Palermo, al cognato Ibn al-Hawwas. Il legame di parentela non impedì che nel primo decennio della seconda metà dell'XI secolo si accendesse una rivalità che degenerò in guerre fra i due capi.

Ne riportiamo le ragioni basandoci sempre sugli stessi autori. Ibn at-Tumna, ubriaco, un giorno litigò con la moglie e

finì per toglierle le vene delle due braccia. Soccorsa dai medici, la Maymumah sopravvisse e, quando l'indomani il marito si presentò sobrio per chiederle scusa, fece finta di perdonarlo. Però, passata qualche settimana, gli chiese di lasciarla andare a fare visita alla propria famiglia. Lui accettò e “ mandolla con onorevole scorta e ricchi presenti a Castrogiovanni”. Secondo Amari, la Maymunah narrò al fratello Ibn al Hawwas quanto le era successo col marito e questi giurò di non lasciarla ritornare da Ibn at-Tumna; si preparò per la vendetta e “entrambi apparecchiaron le armi”¹³. Dopo le prime sconfitte, Ibn at-Tumna, non riuscendo con i propri mezzi a prevalere sugli avversari:

“[il signorotto] si cacciò, traditore a sua schiatta e religione, tra le sante trame di chi voleva scuotere il giogo: corse a Mileto offrendo la Sicilia al conte Ruggero, con la solita speranza che il cristiano la conquistasse per farne dono a lui”

(Amari, M., *op. cit.*, II, p.619).

Il conte Ruggero, né Bizantino né Longobardo, era re dei Normanni, gente arrivata dal Nord con lo scopo di conquistare la terraferma e strappare poi la Sicilia ai Musulmani.

A sua volta Ibn al-Hawwas fece ricorso agli Ziriti d'Africa che non tardarono a inviare aiuti navali e terrestri, al comando dei due principi, Ayub e 'Ali, figlio dell'Emiro zirita Tamim e nipote del già ricordato al-Mu'izz Ibn Badis. Dopo la morte di Ibn al-Hawwas, questi finirono col rimbarcarsi per al-Mahdiya e la sorte dell'isola passò completamente nelle mani dei Normanni.

¹³ Amari, M., *op. cit.*, II, p.619.

Così, la conquista dell'isola cominciò con una donna e finì con la Maymunah. E con Ibn at-Tumna, la Sicilia ebbe il secondo Eufemio, fornitole questa volta dai Siciliani.

A questo punto, prima di proseguire la storia della conquista nomanna della Sicilia, riteniamo che sia meglio completare il quadro della presenza dei musulmani in Italia, cioè sulla terraferma italiana, oltre lo Stretto.

2.2. I musulmani in terraferma italiana

Gli unici riferimenti attendibili sulla presenza dei musulmani sulla terraferma italiana vanno ricercati nelle fonti non arabe in quanto quelle arabe forniscono solo accenni scarsi.

Come abbiamo già accennato, la terraferma fu attaccata man mano che si compiva la conquista della Sicilia. Installati saldamente nella capitale Palermo, gli Aghlabidi cominciarono a guardare all'Italia meridionale. I musulmani raggiunsero questo territorio, come era accaduto per la Sicilia in seguito a una richiesta di aiuto e non a causa di donne.

Per lungo tempo nel passato il ducato Longobardo di Benevento aveva cercato di impadronirsi della libera città di Napoli, assediandola a più riprese e costringendola a pagare un tributo. Dopo aver chiesto invano all'imperatore carolingio Ludovico il Pio (814-840) di intervenire, e non riuscendo a trovare alleati sufficientemente potenti nei dintorni, il duca Andrea di Napoli si rivolse ai saraceni della Sicilia. Così, commenta l'Amari, "i musulmani presto trovarono amici in terraferma", e prosegue dicendo :

“ [...] i musulmani coglian la palla al balzo, andavan a Napoli con un'armatetta, la quale costrinse Sicardo [duca di

Benevento] a levare l'assedio, a far un trattato con i Napoletani, e a render loro i prigionieri"

(Ibid, p.447).

Essi approfittarono assai di buon grado di questa opportunità che offriva loro l'occasione di interferire nelle vicende italiane. La mossa ebbe luogo nell'837.

Nonostante le scomuniche dei papi e le minacce degli imperatori bizantini e carolingi, l'alleanza costituita con Napoli durò per mezzo secolo. Poco tempo dopo, i Napoletani accolsero con giubilo la notizia che le truppe di Sicardo erano state sconfitte dai saraceni a Brindisi e che la città era stata data alle fiamme. Napoli ripagò in seguito gli alleati per l'assistenza ricevuta, aiutandoli nella conquista di Messina negli anni (842-843). Dopo la morte di Sicardo, avvenuta nel'839, il ducato di Benevento venne diviso in due principati: un certo Radelchi risiedeva a Benevento, e Siconlfo il fratello di Sicardo, a Salerno. Questi erano in continua guerra fra loro. Quest'opera di autodistruzione da parte della sola grande potenza dell'Italia meridionale era naturalmente assai gradita ai Saraceni. Sicardo, dunque, morì e immediatamente i Saraceni della Sicilia sbarcarono in Calabria. Essi avanzarono fino alle Puglie e, benché da principio non riuscissero a conquistare la città di Bari, Taranto cadde e non poté essere liberata, nonostante l'aiuto dei veneziani, che i bizantini avevano chiamato a loro soccorso (840). Eppure, loro non si erano limitati a sconfiggere i Veneziani, ma ne avevano inseguito le navi superstiti fin nell'alto Adriatico, ad Ossero nell'isola di Cherso che incendiarono. Inoltre, misero a fuoco la città di Ancona facendovi molti prigionieri e comparvero perfino temporaneamente nei dintorni di Venezia, dove catturarono delle navi mercantili. Era l'anno 841.

lotta perché facessero causa comune contro i Saraceni di Bari e di Taranto. Il piano non venne attuato a causa della politica egocentrica dei piccoli Stati dell'Italia meridionale e nulla venne fatto contro le continue imprese piratesche dei Siciliani. Solo nell'anno 849, quando i Saraceni progettarono un'altra grande spedizione contro la sede del *senelus Pertus* con partenza dalla Sardegna, i porti delle coste occidentali si accordarono per la difesa della città. Le flotte si incontrarono nelle acque di Ostia e la battaglia navale fu combattuta da parte cristiana con estremo ardore; la vittoria degli alleati italiani fu facilitata da una violenta tempesta che disperse e sommerse parte della flotta siciliana. Così Roma venne risparmiata e, come riporta Amari:

“ Indi orribile la strage dei Musulmani, annegati, trafitti, sbalzati a terra ove i baroni romani li pigliavano e li impiccavano [...] Leone [papa Leone IV] ornò di loro spoglie le chiese di Roma [...]”

(Ibid., p. 508).

2.2.1. L'emirato di Bari

Se tutte le spedizioni che abbiamo visto non furono che episodi, la fortezza saracena di Bari costituiva una costante minaccia per l'Italia meridionale. Verso la metà dell'IX secolo, Bari dipendeva dal principato longobardo di Benvento, dove Radelchi si difendeva a fatica con l'aiuto di Massar e altri capibanda saraceni dal suo rivale Siconolfo di Salerno. Il beneventano ordinò al barese Pandone di rafforzarsi con altri ausiliari saraceni. Così venne in suo soccorso il berbero Halfun, che con un improvviso colpo di mano si rese padrone di Bari. A proposito l'Amari dice:

“Saccheggiarono [i saraceni]; uccisero chi resistea: Pandone tra gli altri fu gittato in mare , perché volea parlare sopra il diritto delle genti. Radelchi, non potendo far altro, li lasciò padroni di Bari [...].”

(Ibid., P.501).

Le truppe di Khalfun, dunque, diedero inizio a un proprio diretto dominio nell'emirato di Bari, che durò per un venticinquennio dall'847 all'871. Il piccolo Stato musulmano era indipendente da Palermo come da Qairawan. Nel suo governo si avvicendarono tre emiri. Il fondatore Khalfun, Mufarrag' Ibn Sallam e, infine, il valoroso Sawdan. Dei loro governi abbiamo poche informazioni. Ma abbiamo potuto ricavarne alcune basandoci sull'Amari, sul Gabrieli e su una fonte araba dello storico iracheno al-Baladuri (morto nell'892), vissuto alla corte abbaside.

Khalfun, il primo emiro locale, si buttò nelle contese longobarde e nelle relative scorrerie: ora al servizio di quello stesso Radelchi cui aveva tolto Bari, ora contro di lui per difendere il suo nuovo possesso, quando i Beneventani e i Salernitani alleati tentarono nell'850 di attaccarlo. L'imperatore carolingio Ludovico II scese nell'Italia meridionale e assediò la città leonina di Bari. Khalfun dopo aver resistito con successo a questo primo assedio che durò dieci anni, scomparve dalla scena e nulla si sa di come sia avvenuta la sua fine.

Gli succedette nell'852 il secondo emiro al-Mufarrag Ibn Sallam (852-856). Lo storico iracheno al-Baladuri ci informa che questo emiro ampliò la conquista con ventiquattro castelli ed eresse a Bari una moschea per la preghiera. Di questo, al-Baladuri riferisce:

" [...] ففتح أربعة وعشرين حصنا واستولى عليها وكتب الى صاحب البريد بمصر يعلمه خبره أنه لا يرى لنفسه ومن معه من المسلمين صلاة الا بأن يعقد له الامام على ناحيته ويوليه اياها ليخرج من حد المتغلبين وبنى نسجدا جامعا [...] "

(al-Baladuri, *Futuh al buldan*(*Le conquiste dei paesi*), p. 336)

Egli si preoccupò anche di legittimare il suo potere con una regolare investitura da parte del sommo potere teorico dell'Islamismo, il Califfo Abasside. Infatti, scrisse al Califfo al-Mutawakil perché gli facesse avere tale investitura, ma morì prima che ricevesse la risposta, pare ucciso in un tumulto dai suoi.

Al suo posto salì al potere il terzo emiro barese Sawdan "il personaggio di maggior rilievo", commenta il Gabrieli, di quell'effimero emirato, anzi di tutta la magra prosopografia saracena in Italia. L'ultimo emiro, Sawdan, riprese l'intento del suo predecessore, di farsi legittimare con regolare investitura emirale dal califfo. L'agognato riconoscimento alla fine giunse. Nel corso del quindicennio del suo emirato (852-871), Sawdan, tanto saggio amministratore quando intrepido condottiero e spietato predone, tenne a lungo il campo del Mezzogiorno sfidando carolingi, bizantini e longobardi.

Dopo aver firmato per breve tempo un trattato di pace con Adelchi, duca di Benevento, l'emiro barese cominciò a interessarsi a varie parti del Meridione. Attorno all'858 saccheggiò Capua e giunse fin sotto Napoli. Sulla via del ritorno cadde in un agguato. Amari, documentandosi su uno scritto di un Anonimo Cassinese, riferisce che:

“[...] i gastaldi di Telese e di Boiano [...] trassero se coloro il duca di Spoleto [Lamberto][...] e con gran possa di gente appostarono lo stuolo nemico[...]. I musulmani, raccolti in una schiera li ruppero, li tagliarono a pezzi ed entrarono a Bari”

(Amari, M., op cit, I, p.515).

Gli attacchi si ripeterono dopo tre anni, cioè nell'861; le milizie di Sawdan saccheggiarono il ricco monastero di San Vincenzo al Volturno e vi presero, a dire di Amari, tremila monete d'oro. Le valli del Volturno furono in quegli anni il preferito teatro d'azione del temuto Sawdan. Toccò poi ad Ascoli, Satriano e Canosa, che furono tutte bruciate. Verso l'865 tentò di impadronirsi di Oria. Tutto il paese fino all'Italia centrale era indifesa ai piedi di questo emiro.

Per mettere fine a questa dolorosa situazione, l'imperatore Ludovico intraprese ancora una volta una grande spedizione contro i musulmani nell'866, riuscendo a farli retrocedere su Bari e Taranto. Ma per sottomettere Bari era necessaria una potente flotta con la collaborazione dei Bizantini e del ducato di Benevento. Riunite le loro forze, i due imperatori e i beneventani si allearono; ebbero alla fine ragione dei musulmani e riuscirono ad abbattere la potenza di Bari il 3 febbraio 871. Così, Bari tornava dopo venticinque anni di dominio musulmano al cristianesimo. Il principe Sawdan veniva tratto prigioniero, si trovò in compagnia dell'imperatore Ludovico incarcerato dal traditore Radelchi, suo ex-alleato. Liberato dopo un mese, il carolingio lasciò definitivamente il Mezzogiorno e, nello stesso anno 875, il barese riacquistò la sua libertà con l'aiuto di 'Uthman di Taranto e riparò a Taranto dall'emiro 'Utman. Non si sa nulla della sua morte.

2.2.2. L'emirato di Taranto

L'emirato si era formato nell'840, quando forze musulmane giunte dalla Sicilia, che però non era ancora musulmana, occuparono l'antica metropoli dello Ionio. Accanto al berbero Khalfun di Bari, c'era un certo Saba di Taranto (nominativo riportato dal cronista medievista Giovanni Diacono il Veneziano). Sembra sia stato proprio quest'ultimo a fondare l'effimero emirato di Bari. Tutto quello che sappiamo di lui non riguarda la conquista di Taranto, bensì una vittoria sulla flotta veneziana in navigazione verso la Sicilia, che fu appunto da lui battuta e dispersa nei primi mesi dell'840, con un inseguimento su per l'Adriatico fino all'Istria. Della sua scomparsa non si sa nulla.

Dopo tre anni da quell'impresa, troviamo al suo posto, come emiro di Taranto, quell'Appoiaffar o Abu Gia'far che abbiamo già incontrato nelle guerre tra i rivali principi longobardi.

L'emirato di Taranto fu rioccupato dai musulmani verso l'850¹⁴. Questi vi mantennero il loro potere continuamente fino all'880, cioè fino alla definitiva riconquista bizantina. Sono scarse o vaghe le notizie sugli emiri che si succedettero durante questo trentennio. L'unico nome noto è quello dell'emiro tarantino 'Utman", colui che liberò Sawdan dalla prigionia di Adelchi. Ma nulla si sa dei rapporti fra questi due personaggi musulmani.

Anche i veneziani parteciparono alla lotta contro questi saraceni. Il cronista contemporaneo a queste vicende, Giovanni Diacono il veneziano registrò spesso questi scontri navali. Fra questi ne ricordiamo uno, a quanto pare contro Taranto, riportato in questo passo tradotto da Giovanni Monticolo:

¹⁴ Ibn A'îr, *Op. cit.*, V, p. 269.

“In quei [ossia nel settembre 867], essendo stato riferito al Doge Orso [di Venezia] che un grande esercito di Saraceni era accampato presso Taranto, egli andò con navi da guerra a combatterli. Essendo stati vinti i saraceni dopo lungo combattimento, i Veneziani ritornarono vittoriosi a Venezia”

(Diacono, G., *Chronicum ventunusque ad annum 1008 in Cronache venete antichissime*, I, p. 109)

Dopo questa sconfitta, i musulmani ne subirono altre.

Nell'880, Basileo il Macedone fu il primo a sconfiggere i musulmani per mare, a sbarcare in Calabria e a conquistare Taranto e così la città Ionica venne recuperata definitivamente ai bizantini. I successivi attacchi della città nel X secolo non furono che episodi isolati. Sempre per mancanza di documentazione non è chiaro come vissero i musulmani in questa città e nemmeno quali furono i rapporti con l'emirato di Bari.

La caduta dei due emirati musulmani non significò la loro cacciata definitiva dal Mezzogiorno italiano che continuò a subirne gli attacchi, questa volta sulle foci del Garigliano.

2.2.3. La colonia del Garigliano

L'origine di questa colonia viene riportata da Amari.

Verso l'anno 883, il papa Giovanni VIII, nella sua politica espansionistica volle aggiungere al suo dominio la città marinara di Gaeta. Essa, per difendersi, non trovò altro che i musulmani di Sicilia. Questi venendo in suo soccorso si accamparono sui colli presso Itri, da dove minacciarono il territorio pontificio di Roma che si ritrovava a questo punto ad avere due nemici. Per sbarazzarsi e far allontanare il nemico più acerrimo, quello

musulmano, il Pontefice cominciò a *corteggiare* l'altro affinché l'accordo venisse disdetto. I semplici cittadini gaetani ubbidirono e dichiararono guerra ai musulmani. Ma morto il Papa e non trovando altri alleati, i Gaetani furono costretti a rifare l'accordo. Ecco cosa scrive Amari:

“ [...] concedendo al nemico [i musulmani] di stanziare un pò più discosto dagli stati Papali, su certi colli che s'innalzano non lungi da Traietto della parte del Garigliano, e portavano lo stesso nome della riviera.”

(Amari, M., op. cit., I, p.600).

Questa fu, dunque, l'origine della temuta colonia del Garigliano. Proprio da questo insediamento vennero intraprese ancora numerose spedizioni di saccheggio per tutta l'Italia centrale, giungendo fino alle porte di Roma. Pian piano la colonia del Garigliano era divenuta il pericolo musulmano numero uno. Fra la fine dell'IX secolo e i primi del X secolo, vennero devastati molti centri abitati e monasteri nel Mezzogiorno italiano. Anche Montecassino, dove non erano mai entrati, venne saccheggiata e distrutta nel corso d'una di queste incursioni, avvenuta nell'883.

Nel 903, volendo scacciare questi Saraceni da questi luoghi, Atenolfo, principe di Capua, condusse le sue truppe contro le loro, ma dovette ritirarsi subito senza successi. Per eliminare il “bubone saraceno”, come scrive il Gabrieli, ci voleva ancora una decina d'anni, quando fu innalzato sul trono pontificale il papa Giovanni X.

Contro questi musulmani si erano schierati il già ricordato papa, Atenolfo di Capua, il duca di Spoleto Alberico, i duchi di Napoli e Gaeta, i principi longobardi di Salerno, e anche alcune unità navali bizantine. I Saraceni furono snidati dalle loro trincee,

musulmano, il Pontefice cominciò a *corteggiare* l'altro affinché l'accordo venisse disdetto. I semplici cittadini gaetani ubbidirono e dichiararono guerra ai musulmani. Ma morto il Papa e non trovando altri alleati, i Gaetani furono costretti a rifare l'accordo. Ecco cosa scrive Amari:

“ [...] concedendo al nemico [i musulmani] di stanziare un pò più discosto dagli stati Papali, su certi colli che s'innalzano non lungi da Traietto della parte del Garigliano, e portavano lo stesso nome della riviera.”

(Amari, M., op. cit., I, p.600).

Questa fu, dunque, l'origine della temuta colonia del Garigliano. Proprio da questo insediamento vennero intraprese ancora numerose spedizioni di saccheggio per tutta l'Italia centrale, giungendo fino alle porte di Roma. Pian piano la colonia del Garigliano era divenuta il pericolo musulmano numero uno. Fra la fine dell'IX secolo e i primi del X secolo, vennero devastati molti centri abitati e monasteri nel Mezzogiorno italiano. Anche Montecassino, dove non erano mai entrati, venne saccheggiata e distrutta nel corso d'una di queste incursioni, avvenuta nell'883.

Nel 903, volendo scacciare questi Saraceni da questi luoghi, Atenolfo, principe di Capua, condusse le sue truppe contro le loro, ma dovette ritirarsi subito senza successi. Per eliminare il “bubone saraceno”, come scrive il Gabrieli, ci voleva ancora una decina d'anni, quando fu innalzato sul trono pontificale il papa Giovanni X.

Contro questi musulmani si erano schierati il già ricordato papa, Atenolfo di Capua, il duca di Spoleto Alberico, i duchi di Napoli e Gaeta, i principi longobardi di Salerno, e anche alcune unità navali bizantine. I Saraceni furono snidati dalle loro trincee,

musulmano, il Pontefice cominciò a *corteggiare* l'altro affinché l'accordo venisse disdetto. I semplici cittadini gaetani ubbidirono e dichiararono guerra ai musulmani. Ma morto il Papa e non trovando altri alleati, i Gaetani furono costretti a rifare l'accordo. Ecco cosa scrive Amari:

“ [...] concedendo al nemico [i musulmani] di stanziare un pò più discosto dagli stati Papali, su certi colli che s'innalzano non lungi da Traietto della parte del Garigliano, e portavano lo stesso nome della riviera.”

(Amari, M., op. cit., I, p.600).

Questa fu, dunque, l'origine della temuta colonia del Garigliano. Proprio da questo insediamento vennero intraprese ancora numerose spedizioni di saccheggio per tutta l'Italia centrale, giungendo fino alle porte di Roma. Pian piano la colonia del Garigliano era divenuta il pericolo musulmano numero uno. Fra la fine dell'IX secolo e i primi del X secolo, vennero devastati molti centri abitati e monasteri nel Mezzogiorno italiano. Anche Montecassino, dove non erano mai entrati, venne saccheggiata e distrutta nel corso d'una di queste incursioni, avvenuta nell'883.

Nel 903, volendo scacciare questi Saraceni da questi luoghi, Atenolfo, principe di Capua, condusse le sue truppe contro le loro, ma dovette ritirarsi subito senza successi. Per eliminare il “bubone saraceno”, come scrive il Gabrieli, ci voleva ancora una decina d'anni, quando fu innalzato sul trono pontificale il papa Giovanni X.

Contro questi musulmani si erano schierati il già ricordato papa, Atenolfo di Capua, il duca di Spoleto Alberico, i duchi di Napoli e Gaeta, i principi longobardi di Salerno, e anche alcune unità navali bizantine. I Saraceni furono snidati dalle loro trincee,

dispersi e braccati in fuga per i colli circostanti. E il Garigliano, dopo Bari e Taranto, vide a sua volta l'allontanamento musulmano.

2.2.4. La ritirata dal Meridione

Dopo aver parlato di questi insediamenti, proseguiamo la narrazione degli avvenimenti che caratterizzarono gli ultimi decenni del IX secolo nel resto del Mezzogiorno.

Non furono concluse buone imprese, e le cadute delle tre potenze quali Bari (871), Taranto (880) e quella non lontana della colonia del Garigliano (915) segnarono i primi sintomi di ritirata, nel senso che le successive operazioni non furono tali da poter creare stabili occupazioni e da poter minacciare Bizantini, Longobardi e Carolingi. Si trattava per lo più di scorrerie brevi, sotto il comando di avventurieri occasionali, che provocavano solo terrore e saccheggi.

Un ventennio dopo le vicende già narrate di Ostia, precisamente nell'871, l'anno della caduta di Bari, i signori della Sicilia inviarono il comandante 'Abdallah Ibn Ya'qub in Calabria per riaffermare la loro autorità sulle operazioni musulmane in quei luoghi. L'obiettivo di "Abdila", come lo chiamarono i cristiani, era di rioccupare la città di Salerno. L'impresa non riuscì né sotto il suo comando né con il suo successore 'Abd al-Malik, e nemmeno quando Salerno si difese bene grazie agli Amalfitani e all'Imperatore Ludovico II. Negli anni che seguirono, i Saraceni registrarono una netta ritirata nelle loro posizioni in Calabria a causa di una avanzata dei bizantini con Basilio il Macedone che, avendo perso la Sicilia, voleva dare fine alla penetrazione musulmana in Calabria e in Puglia. Egli sostituì, quindi, il carolingio nella sua lotta antisaracena. Una serie di spedizioni al comando di Niceforo Foca (che abbiamo

già incontrato quando abbiamo parlato delle cause della discordia fra Arabi e Berberi in Sicilia) riuscì a recuperare la Calabria con una rigorosa e sistematica offensiva tra l'886 e l'887. E i musulmani furono cacciati.

Alle soglie del X secolo segnaliamo un altro tentativo, ovvero quella grande cavalcata del 902 di Ibrahim II fino a Cosenza. Di quì, egli minacciò la metropoli del Bosforo e pure la Città Eterna rifiutando ogni specie di trattati di pace. Lo storico Amari ci riporta la risposta di questo "Brachimo", quando gli giunsero ambasciatori per chiedere la pace:

" tornate ai vostri e dite che prendero' cura io dell'Italia e che farò degli abitatori quel che mi parrà! Speran forse resistermi il regolo greco o il franco? Così fossermi attendati qui innanzi con tutti gli eserciti! Aspettatemi dunque nelle città vostre; m'aspetti Roma la città del vecchiarello Piero [...]; e poi verrà l'ora di Costantinopoli"

(Ibid, II, p.111)

La micidiale razzia, come sappiamo, si arrestò per la morte dell'emiro nello stesso anno 902 sotto le mura di Cosenza.

Le due più importanti spedizioni intraprese durante il Fatimismo siciliano furono due: la prima fu nel 918 con cui venne occupata la città di Reggio; e la seconda quella del 925 comandata da un certo Gia'far Ibn 'Ubaid che riuscì a prendere Bruzzano e risalire per la Calabria fino a Oria, già invano assalita da Sawdan, che fu espugnata e messa a sacco dalle soldatesche fatimidi.

Nel corso del periodo Kalbita vediamo i musulmani rimettere piede nel mezzogiorno con il primo esponente di questa dinastia, al-Hasan. Questi giunse a Reggio nel 950 e si spinse,

due anni dopo, a Gerace (Locri) e Cassano. Così seguì per tutto il secolo in Calabria lo stillicidio delle incursioni Kalbite: Giovania (977), Gerace (986), Matera (994) e così via. La data più memorabile è il luglio 982, che vide insieme la morte sul campo del prode emiro Abu Qasim e la piena rotta inflitta dai Musulmani all'Imperatore Ottone II sceso in Calabria ad affrontarli nella battaglia di "Capo Colonne".

La Calabria e la Puglia dovevano ancora soffrire del flagello saraceno: Gerace fu ripresa nel 986 e due anni dopo Cosenza. Ai primi anni del mille i musulmani si rinfacciavano sotto le mura di Bari. Su questo scontro Maria Nallino, citando Giovanni Diacono, dice:

"[...] i Veneziani dovevano per l'ultima volta scontrarsi con gli Arabi su suolo italiano; ed il comandante della spedizione fu quello stesso doge [di Venezia] Pietro Orseolo che aveva voluto stabilire rapporti amichevoli con i sovrani musulmani"

(Nallino, M., *Il mondo arabo e Venezia fino alle crociate in Venezia del mille*, p. 177).

Sconfitti, i musulmani furono obbligati a ritirarsi nel settembre 1004. Il Mezzogiorno subì ancora altre scorrerie per tutta la prima metà dell'XI secolo e l'ultimo tentativo fu quello avvenuto verso l'anno 1070 per opera di "Benavert", che incontreremo nel seguente capitolo.

Era già in corso la conquista normanna della Sicilia quando l'ultimo signore di Siracusa e di Noto osò ancora portare l'offensiva in terraferma. Riuscì ad assalire Reggio e Nicotera. La fiamma araba accesa nella "Grande Terra" fu spenta da quest'ultimo Benavert. E a sostituire i musulmani, sia in Sicilia

che nella Penisola, furono i Normanni di Roberto e Ruggiero Altavilla.

Conclusione

Nelle pagine di questo capitolo, abbiamo seguito le tappe della conquista dei musulmani in Sicilia e le relative imprese fatte sotto gli emiri delle tre dinastie (Aghlabide, Fatimide e Kalbita) sul territorio della Sicilia. E poi abbiamo oltrepassato lo Stretto di Messina con i conquistatori per raggiungere la terraferma e per parlare brevemente delle scorrerie e dei tre effimeri emirati insediati a Bari, a Taranto e nel Garigliano. Volendo concludere la trattazione, abbiamo rintracciato la situazione caotica di Palermo in particolare e della Sicilia in generale: la sua divisione in province e le lotte che ne risultarono tra i loro re. Queste lotte erano sintomi, dunque, della debolezza dei siciliani. La loro fine fu l'inizio dell'avventura della "gente del Nord", successivo "erede" dell'isola.

CAPITOLO 3

LA SICILIA MUSULMANA CONQUISTATA

Così, i musulmani dopo quasi due secoli e quarant'anni, cioè dall'827 al 1061 perdettero la prospera Sicilia in favore della "Gente del Nord". Possiamo dire che la storia dei musulmani di Sicilia, in quanto conquistatori e padroni, finisce ma, come conquistati, dura anche fino al XIII secolo. Continuiamo a esaminare, dunque, la loro storia sotto i primi conquistatori, i Normanni, e poi sotto il dominio della dinastia Sveva con i nipoti del Barbarossa, e fino all'ultima presenza dei siciliani a Lucera, sotto gli Angioini.

3.1. La prospera Sicilia trovata dai Normanni

Come abbiamo già visto, i Normanni avevano messo piede nell'isola dominata dai musulmani e non volevano uscirne. Completarono la loro conquista in un solo trentennio sotto la guida di un solo uomo, il valoroso Ruggero, in collaborazione dapprima col fratello maggiore Roberto il Guiscardo e poi, dopo la sua morte nel 1085, da solo.

Gli Altavilla dopo aver sconfitto il papa leone IX a Civita, si erano spinti via via verso i territori di Puglia e di Calabria e li avevano strappati per sempre ai Bizantini. All'inizio degli anni Sessanta, Ruggero già guardava di lì per suo conto all'isola siciliana. Prima che venisse chiamato dal musulmano Ibn at-Tumna, aveva già due volte tentato la conquista della città di

Messina nel 1060. L'anno seguente, con l'invito del musulmano, ebbe un nuovo pretesto e incentivo per portare le proprie armi nell'isola. Come si è già detto, dopo la morte di Ibn al-Hawwas e la ritirata dei suoi alleati Ziriti (in seguito alla loro sconfitta a Misilmeri nel 1068), la Sicilia subì le onde conquistatrici dei Normanni, molto più rapide.

I nuovi conquistatori dopo un decennio del loro sbarco s'erano impadroniti di Messina, Troina, Petralia e Paternò. Nel 1072 le loro truppe si diressero verso "l'antica città", Palermo. Dopo aver occupato qualche castello dei dintorni, i Normanni assediaron strenuamente al-Khalisah. Fiaccata, la città si arrese. Ecco cosa scrive Amari:

"[...] due capitani che avevan preso il reggimento della città in luogo del consiglio municipale, si apprestarono con altri notabili a Ruggero per trattare i patti. Fermati i quali, Ruggero entrava nella città vecchia; guardiano, accompagnato da valorosi cavalieri [...]"

(Amari, M., op.cit, III, p.131)

Palermo, così, si arrendeva alle forze Normanne cessando dopo 240 anni di essere una città musulmana. Ritornò al nome cristiano, commenta Amari, assai più splendida, vasta popolosa, ricca, civile, ma bagnata di sangue e lagrime.

A questo punto, si può dire che le forze e l'estensione territoriale dei Musulmani e dei Normanni nell'isola si bilanciassero. La Val di Mazara, tranne Trapani e buona parte della Val Demone erano in mano ai Normanni, mentre la Val di Noto con le inespugnate Castrogiovanni e Girgenti erano ancora territorio dell'Islam.

Le notizie circa le ultime presenze musulmane in Sicilia non sono state registrate dagli storici arabi e quindi le nostre fonti

sono state Amari e Gabrieli la cui documentazione si basa sui manoscritti dell'epoca.

Secondo le suddette fonti, negli anni Settanta, arrivò in Val di Noto l'ultimo campione dell'Islam siciliano, il leggendario Benavert. Si sa che egli divenne signore di Siracusa dopo Ibn at-Tumna. Attorno al 1070 cominciò le sue imprese in tutta la Sicilia orientale con l'intento di bloccare la penetrazione dei Normanni che in quegli anni avevano conquistato anche Catania. Nel tentativo di ricostruire lo statarello del defunto traditore, inflisse locali rovesci alle forze di Ruggero e nel 1081 riebbe, anche se per breve tempo, Catania stessa. In pratica, non si limitò a guerreggiare soltanto nel territorio siciliano, ma spinse le sue truppe anche nella Grande Terra (Calabria, Nicotera e Reggio). Era l'anno 1085, subito dopo la morte di Roberto il Guiscardo.

Ruggero dopo aver occupato Mazara nel 1072, cinque anni dopo Trapani, cominciò a perfezionare la sua conquista nella Sicilia orientale. Il suo bersaglio era la città di Taormina che riuscì a domare nel 1078. Nel 1086 il conte cambiò direzione e scese verso la Val di Noto e tentò di assediare la capitale nemica Siracusa.

Nel maggio dello stesso anno, la flotta musulmana di Benavert e quella normanna di Ruggero si scontrarono nel porto grande di Siracusa. Proprio in questa battaglia navale, l'eroe musulmano perse la vita e la città di Siracusa scese a patti cinque mesi dopo.

Con la caduta di questa città caddero tutte le speranze dei musulmani di Sicilia e così, fiaccate, Girgenti e Castrogiovanni si arrendevano nel 1087. Due anni dopo seguì Butera dopo aver resistito un po' e per ultima Noto nel 1091.

Per concludere, i Normanni si impadronirono di tutta l'isola in un solo trentennio.

3.1.1. I musulmani e i Normanni in Sicilia

Man mano che si compiva la conquista normanna della Sicilia, i musulmani cominciarono a emigrare verso più sicure terre musulmane, in Ifriqiya, in Spagna e in Egitto. Tra di essi c'era anche il grande poeta siciliano, Ibn Hamdis di cui avremo occasione di parlare più avanti. Il flusso accentuato delle emigrazioni non significò la rapida disarabizzazione e disislamizzazione dell'isola. L'elemento arabo continuò ancora a esistere e resistere per tutto il periodo normanno e il successivo periodo Svevo, fino ai primi decenni del secolo XIII. A dire di Amari, questi musulmani erano concentrati nella val di Mazara colonizzata e popolata più a fondo. La posizione giuridica dei musulmani, sudditi dei Normanni, dipendeva dalla natura della resa e della conquista delle città in cui abitavano. La resa patteggiata, quasi per tutti i centri urbani, comportava la libertà personale e la conservazione dei beni privati, mentre l'occupazione violenta delle compagne ridusse la popolazione provinciale musulmana in varie forme di servitù: dalla schiavitù vera e propria alla servitù della gleba.

Nel riferire globalmente la condizione dei due gruppi etnici, i musulmani e i normanni, ci siamo serviti delle testimonianze dirette delle preziose opere di due autori arabi: al-Idrisi, vissuto alla corte di Ruggero II, e Ibn Giubair, viaggiatore andaluso che giunse nell'isola all'epoca di Guglielmo II detto il Buono, cioè verso l'anno 1185. Vediamo dunque quanto ci racconta al-Idrisi prima, e poi Ibn Giubair.

3.1.1.1 Sotto Ruggero I e II

Qui riportiamo per prima, come abbiamo già detto, la testimonianza del geografo al-Idrisi. Nella sua opera intitolato in arabo "*Nuzhat al-mushtaq fi Ikhtiraq al-afaq*", o in italiano semplicemente "*Il libro di Ruggero*", egli ci dà una testimonianza diretta sul governo della Sicilia sotto il re Ruggero II, ma nell'introduzione, non dimentica di dare qualche accenno sul predecessore, Ruggero I. Al-Idrisi afferma che durante il suo regno tutti i cittadini vivevano in tranquillità. Il re garantì, come dice lo stesso autore, giustizia ai popoli dell'isola; lasciò loro la libera pratica del culto e delle leggi; concesse a tutti la sicurezza sulla vita. In questo modo, questo re governò l'isola per tutta la sua vita. Poche altre notizie ci dà il geografo al riguardo. Racconta che, dopo la morte avvenuta nel 1101, il regno passò a suo figlio, il temuto re Ruggero II.

Il periodo migliore per i musulmani di Sicilia sembra essere stato quello sotto questo nuovo sovrano, patrono di al-Idrisi. Amari conferma ciò quando dice:

"La sicurezza, la pace e la prosperità di che si godeva né suoi domini, recarono stupore all'Europa in quell'età di violenze feudali"

(Ibid., p.449).

Nell'opera di Gabrieli *Gli arabi in Italia*, abbiamo trovato la preziosa traduzione di una parte, che ci interessa di più, dell'opera già ricordata del geografo. La traduzione è fatta dallo storico Amari. Traducendo quanto racconta al-Idrisi del re Ruggero II ci riferisce:

"[...] egli che si egregiamente governa il reame ed costituì i suoi domini in bellissimo ordinamento e in

perfettissima armonia [...] ha abbassate le teste dei tiranni
suoi correligionari, lontani e vicini, raccogliendo eserciti
fortissimi di numero e di arnesi da guerra , e poderose
armate [...]"

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia* , p.205).

Secondo l'opera di Ibn Athir, questo re aveva ben accolto i
musulmani e li aveva avvicinati a sé garantendo loro la
protezione dai Franchi (cfr. Ibn Athir, *al-kamil fi at-Tarikh*(La
storia perfetta) , VII, p.159).

Alla morte di questo re imparziale, salì al trono Guglielmo I.

3.1.1.2. Sotto Guglielmo I e II

Secondo Amari, Guglielmo I era indolente, feroce, superbo
e avaro. Forse per questo nel 1161 cavalieri e baroni, con l'aiuto
di alcuni soldati mercenari e uomini della plebe, tramarono una
congiura di Stato, cioè contro Guglielmo I. I congiurati
riuscirono a prendere il re, a spartire i suoi tesori e le sue donne e
a saccheggiare la reggia. Il grande tumulto si trasformò in una
lotta antimusulmana con eccidi e saccheggi, che inferse un grave
colpo alla comunità araba della capitale.

“ Non versarono in congiurato altro sangue che di
Musulmani [...] Quanti eunuchi trovarono, li messero a
morte nella reggia e fuori [...] ucciser anco i Musulmani
che stavano negli ufizii a scuotere le gabelle, o né fondachi
a vendere lor merci; e spogliarono i cadaveri”

(Amari, M., *op. cit.*, III, p.495)

La situazione poi peggiorò perché tra i congiurati entrò subito la discordia e il popolo non accettò che la situazione potesse peggiorare, così circondò la reggia per liberare il re. I congiurati approfittarono dell'occasione e patteggiarono con il re che li perdonò. Guglielmo I riprese le redini del potere e rimase al suo posto. Però il tumulto fu seguito da altre stragi in provincia ad opera dei Lombardi che uccisero una moltitudine innumerevole di musulmani e, come dice Amari "non perdonarono ad età né a sesso". Il quindici maggio del 1166, Guglielmo I morì prima che finisse la costruzione del palazzo della Zisa.

In quanto alla situazione sotto Guglielmo II, abbiamo la preziosa testimonianza diretta del viaggiatore andaluso Ibn Giubair. Sembra che i musulmani di Sicilia avessero, sotto Guglielmo II, un *qa'id* che Ibn Gubair incontrò mentre soggiornava a Trapani. Il *qa'id* si chiamava Ibn Hammad e sembra che fosse il capo generale di tutti i musulmani dell'isola. Il viaggiatore lo ricorda con il titolo *za'im* che potrebbe essere tradotto "trafficone". Riportiamo quanto è stato detto al riguardo:

"ووصل هذه الأيام إلى هذه البلدة (طرابنش) زعيم أهل هذه الجزيرة من المسلمين وسيدهم القائد أبو القاسم ابن حمود المعروف بابن حجر، وهذا الرجل من أهل بيت بهده الجزيرة توارثوا السيادة كابرا [...] محب في أهله، كثير الصنائع الأخروية من افتكاك الأسارى وبت الصدقات من الحجاج الغرباء والمنقطعين"

(Ibn Giubair, *Rihlat Ibn Giubair*(Il viaggio di Ibn Giubair), p.279)

Da questo passo capiamo che anche prima di lui, i musulmani di Sicilia avevano avuto altri *qa'id*, ma nessun altro

autore ne dà sufficienti informazioni. Pertanto, non sappiamo se o quando venne riconosciuto dallo Stato normanno né chi erano i suoi predecessori e i suoi successori. Comunque, l'opera d'Ibn Giubair è una fonte diretta dalla quale possiamo ricostruire in parte la vita di questi musulmani sudditi dei Normanni. *La Rihla* è un testo unico per vivacità e immediatezza della testimonianza. L'autore ci ragguaglia sia sulla vita degli abitanti comuni sia sugli ambienti di corte.

Infatti, a Palermo, i musulmani erano presenti pure nella corte del re normanno, dettò il Buono, e la testimonianza riporta l'atteggiamento di questo re nei loro confronti. Nell'opera di Gabrieli "*Gli arabi in Italia*" abbiamo trovato un'altra preziosa traduzione in italiano della parte in cui il viaggiatore descrive l'isola siciliana. Questa volta il traduttore è lo Schiaparelli. Interpretando quello che ha detto il viaggiatore della tolleranza di Guglielmo II dice:

"in quanto concerne il Re di questo popolo, egli è ammirabile [...] Ripone molta fiducia nei Musulmani e si affida a loro nelle sue faccende e nelle cose più gravi, al segno che il soprintendente della cucina è un musulmano."

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*. p.741)

È una fiducia grande oltre ogni dire. Ibn Giubair prosegue dicendo che le ancelle e le concubine che il re teneva a palazzo erano tutte musulmane. Egli riporta inoltre quanto detto da un servo di nome Yahya Ibn Fityan, che aveva un'alta responsabilità a corte, secondo cui le donne cristiane di nazionalità franca che capitavano a corte si facevano musulmane, proprio grazie alle già ricordate ancelle. In quanto ai paggi, Ibn Giubair dice che erano tutti musulmani; quando si trovavano vicino al re e nell'ora della

preghiera, uscivano dalla sala uno per volta per adempiere al loro dovere di religione.(cfr.Ibn Giubair, op.cit., pp.267-68.)

A Trapani, dove il viaggiatore sostò a lungo, rimase stupito che i cristiani lasciassero i musulmani celebrare liberamente con pubbliche processioni la fine del Ramadan di quell'anno. "*Noi restammo meravigliati, come pure della tolleranza dei cristiani al riguardo*", così si esprime Ibn Giubair. D'altra parte, l'autore parlando di quel *qa'id* dei musulmani siciliani, che abbiamo già incontrato, ci dà un'altra immagine dei suoi correligionari non solo a Trapani ma in tutta l'isola. In altri termini, l'autore esprime in questo caso un triste giudizio della condizione dei musulmani sudditi dei Normanni.

Il *qa'id* venne accusato dal re di avere contatti con una setta religiosa e perciò fu processato da continue multe, spogliato di tutti i suoi averi e delle sostanze ereditate dai suoi antenati, tanto che rimase con niente. Al suo arrivo a Trapani, il *qa'id* Ibn Hammud mostrò grande desiderio di vedere il viaggiatore arabo e i suoi compagni di viaggio e studi. Ecco la traduzione dello Sciaparelli:

" Ci troviamo adunque insieme ed egli [*Il qa'id*] ei svelò le intime condizioni della sua esistenza, e quelle [dei musulmani] dell'isola nei rapporti coi loro nemici, cose da far piangere lacrime di sangue e da struggere i cuori dal dolore. E fra l'altre cose ci disse : " Io desideravo di essere venduto [schiavo] io e la mia famiglia, sperando che questo ci avrebbe condotti a soggiornare in paesi musulmani" [...]"

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*. p.746)

Leggendo queste righe, ci viene in mente l'immagine dello stato in cui doveva trovarsi questo'uomo nonostante la sua alta posizione e la nobiltà del resto della comunità musulmana

nell'isola. Esaminando la *Rihla* possiamo concludere che i musulmani da un lato vissero socialmente come cittadini di seconda categoria, ma individualmente erano spesso assai in alto nella corte e nello Stato Normanno.

Amari a sua volta scrive che i cristiani in quell'epoca strappavano i figlioli, maschi e femmine, alle famiglie musulmane per convertirli e aggravavano di multe i ricchi rendendo ai musulmani insopportabile il soggiorno in Sicilia. La situazione era tale da indurre i padri a dare le loro figlie ai pellegrini di Spagna o d'Africa e spesso senza chiedere doti. Quello che racconta Ibn Giubair ne è una testimonianza:

"ومن أعجب ما شاهدناه من أحوالهم التي تقطع النفوس اشفاقا وتديب القلوب رافة وحنانا أن أحد أعيان هذه البلدة (طرابنش) وجه ابنه الى أحد أصحابنا الحجاج راغبا في أن يقبل منه بنتا صغيرة السن [...] فإن رضيها تزوجها وان لم يرضها زوجها ممن رضي لها من أهل بلده [...] طمعا في التخلص من هذه الفتنة"

(Ibn Atir, *Op.cit.*, VIII, p.159)

Questo è tutto quello che abbiamo potuto rintracciare di quel viaggio compiuto dall'andaluso in Sicilia quando regnava Guglielmo II. La scomparsa di quest'ultimo fu fatale per il resto dell' Arabismo e Islam siciliano: tra il 1189 e 1190 ci fu una generale sollevazione e una sanguinosa repressione che portò allo sradicamento arabo da Palermo come comunità e classe sociale, mentre nelle altre città ciò era già quasi avvenuto del tutto o riportato in posizione servile nel triangolo della Val di Mazara. (cfr. Amari, M. *op.cit.*, III, p.557)

Si presume che nella capitale poterono restare singoli soggetti, gravitanti intorno alla corte, e saranno quelli che collaborarono alla educazione dell'imperatore-re Federico II di

Svevia. A quell'epoca, le trecento moschee ricordate da Ibn Hawqal, i quartieri musulmani, i fiorenti mercati e la moschea cattedrale appartenevano ormai al passato. Alcune moschee furono trasformate in chiese e altre furono distrutte.

Concludendo, possiamo dire che l'Islam e l'Arabismo siciliano durarono nell'isola siciliana a livello sociale e culturale quanto durarono gli Altavilla. La corona della Sicilia passò poi agli Hohenstaufen, ovvero agli Svevi. Viene a questo punto da chiedersi come vivevano i Musulmani sotto questa nuova dinastia. Ma prima di dare una risposta, conviene fermarci per breve tempo con gli Altavilla per parlare un po' dell'influsso arabo nella società siciliana sotto il loro dominio.

3.1.2. L'influsso arabo

Come abbiamo già notato, l'influsso arabo è più potente nell'organizzazione della corte regia. Qui, troviamo i paggi e le ancelle del re Guglielmo II che, secondo la testimonianza diretta di Ibn Gubair, erano tutti musulmani. E l'influsso era ancora più potente nei titoli, uffici, costumi e nelle monete. Oltre agli "ammiragli" e ai "gaiti" e "Fityan" cioè, paggi o eunuchi, che sono titoli prettamente arabi, tutti i tre re Altavilla più rilevanti ebbero accanto al nome occidentale, un titolo arabo come quello dei Califfi: Ruggero II fu chiamato "*al-Mu'tazz bi-llah*" (cioè l'esaltato per grazia di Dio); Guglielmo I "*al-Qadi bi-amrillah*" (Colui che guida secondo l'ordine di Dio); e Guglielmo II "*al-Musta'izz bi-llah*" (Colui che cerca la sua esaltazione in Dio). Questi titoli apparivano nelle legende arabe delle rispettive monete.

L'annalista arabo Ibn Athir afferma che il re Ruggero II aveva dato una forma migliore ad un tribunale supremo organizzandolo in modo simile a quello dei musulmani.

" فسلك طريق المسلمين من الجنائب والحجاب والسلامية والجاندارية وغير ذلك وخالف عادة الافرنج فانهم لا يعرفون شيئا منه ، وجعل له ديوان المظالم ترفع اليه شكوى المظلومين فينصفهم ولو من ولده "

(Ibn Athir, *op.cit.*, VIII, p. 159)

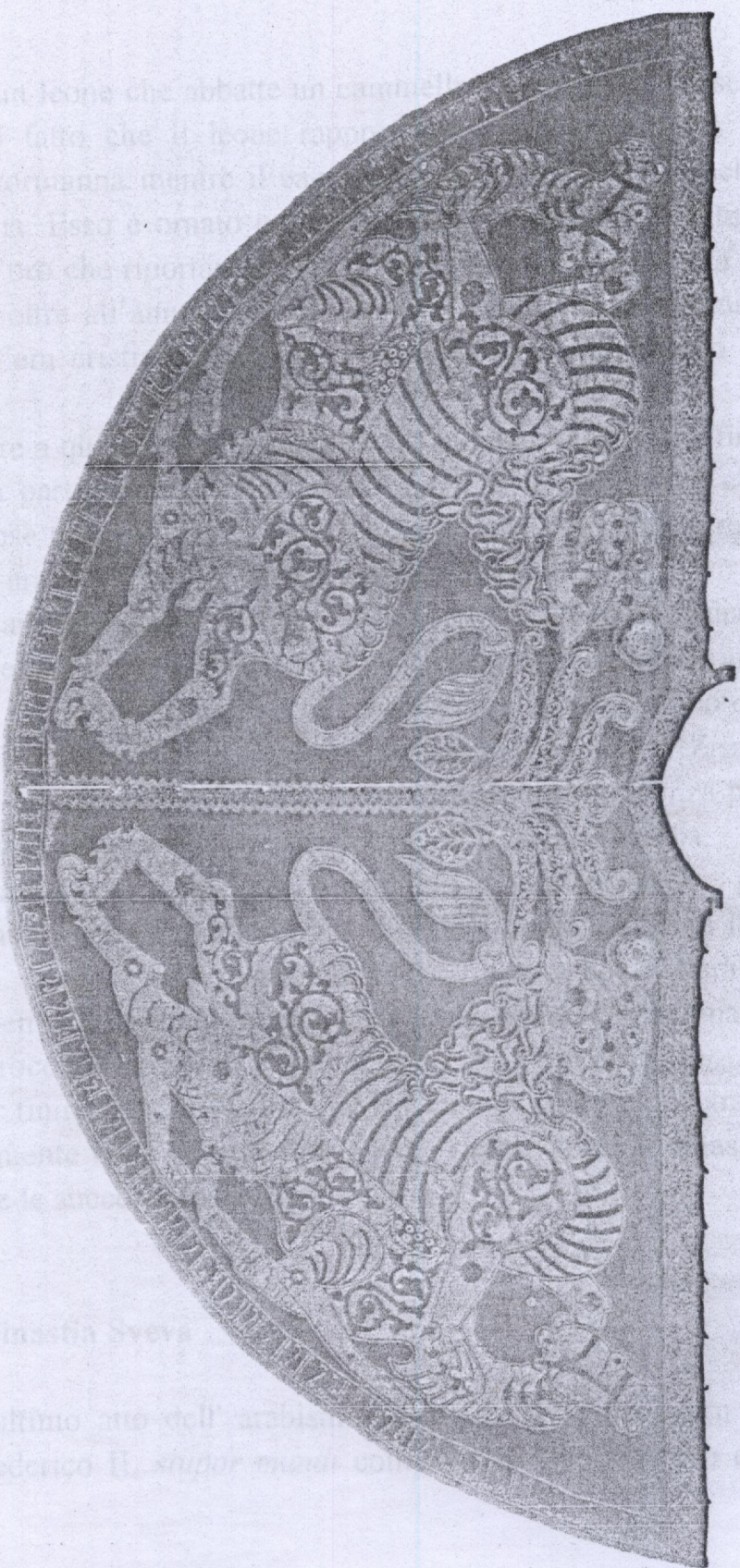
Così, con *Diwan al-Mazalim* (o corte dei soprusi, come traduce Amari), Ruggero II faceva giustizia anche contro il suo proprio figlio. L'annalista prosegue dicendo che questo re aveva ben accolto i musulmani, li aveva avvicinati a sé e li aveva protetti dai Franchi.

Non dimentichiamo anche qui di segnalare la testimonianza di Ibn Giubair della persistente presenza a Palermo dell'ufficio arabo del *Tiraz*:

" أما جواريه وحظاياه في قصره فمسلمات كلهن ومن أعجب ما حدثنا به خديمه المذكور وهو يحيى ابن فتيان الطراز، وهو يطرز بالذهب في طراز الملك : أن الافرنجية من النصرانيات تقع في قصره فتعود مسلمة "

(Ibn Giubair, *op.cit.*, p.268)

E rimane del *Tiraz* a Palermo una grande testimonianza, cioè il pallio semicircolare, trapunto di oro e perle in forma o di T o di palma che divide i due quadranti e nell'area di ciascuno è



Vienna, Kunsthistorisches Museum (Schatzkammer): manto dell'incoronazione di Ruggero II, ricamo a punto arazzo in filo d'oro e perle eseguito nell'officina regia *al-Tiraz* di Palermo nell'anno 548 dell'Egira (1133-1134).

effigiato un leone che abbatte un cammello. Ciò potrebbe essere dovuto al fatto che il leone rappresentava simbolicamente la potenza normanna mentre il cammello era il simbolo di quella musulmana. Esso è ornato tutto intorno con bellissime scritte cufiche d'oro che riportano il nome e rappresentano le qualità di Ruggero, oltre all'anno 528 dell'Egira che corrisponde all'anno 1133 dell'era cristiana. Il manto è attualmente in un museo di Vienna.

Oltre a questo, la lingua araba era penetrata nelle corti fino ai re e in particolare in quella di Guglielmo II tant'è vero che "Fra le cose notevoli che di lui si contano v'ha che sa leggere e scrivere l'arabo"(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.741)

Dunque sapeva leggere e scrivere l'arabo e il suo motto ufficiale era: "Lode a Dio quale gli è dovuta". Questo re pochi anni prima di morire edificò un palazzo a cui preferì dare il nome arabo *al-Aziz*. Questo palazzo oggi è conosciuto con il nome della "Zisa". Anche il grande geografo al-Idrisi dà uguale testimonianza per il suo patrono Ruggero II per quanto riguarda la lingua araba.

L'influenza araba e musulmana toccò anche gli abbigliamenti delle donne cristiane di Palermo che, a dire di Ibn Giubair sembravano musulmane, parlavano l'arabo correttamente, si ammantavano e si velavano come le musulmane quando procedevano verso le loro chiese.

Per finire, possiamo dire che l'elemento arabo è penetrato profondamente nella società normanna e rimase sotto la dinastia Sveva che le successe sul trono di Sicilia.

3.2. La dinastia Sveva

L'ultimo atto dell' arabismo in Sicilia si svolse sotto lo Svevo Federico II, *stupor mundi* come scrive Gabrieli, che era



Vienna, Kunsthistorisches Museum (Schatzkammer): una delle maniche della dolmatta di Ruggero II, ricamo a punto arazzo e perle (*at-Tiraz* di Palermo).

normanno per parte di madre. Questo re era curioso e interessato, perfino appassionato della civiltà, cultura, scienza e del costume musulmani. Era stato educato, come abbiamo già accennato, nel grembo della corte palermitana. Questa sua simpatia culturale non gli impedì, comunque, di affrontare severamente le superstiti resistenze degli arabi nell'isola.

Verso il 1198, succedette un gran fatto, di cui non si hanno informazioni se non quelle fornite da Amari: i musulmani erano scomparsi da Palermo, ma tenevano le montagne della Val di Mazara. Eliminati praticamente anche dalle altre città e ridotti dall'emigrazione, si erano arroccati in bande predatrici in quelle montagne, e di qui opponevano l'estrema loro resistenza.

Fra i più importanti scontri ricordiamo quello del 1200 in cui i musulmani capitanati da un certo Marcualdo, assediarono la capitale Palermo. A quell'epoca, Federico II era ancora un bambino di cinque o sei anni, e fu portato lontano da Palermo a Messina. Lo scontro finì con la definitiva sconfitta dei musulmani che, come dice Amari, i cristiani tagliarono a pezzi i musulmani. La strage era stata grande e grandissima la preda. In questo scontro i musulmani furono aiutati da soldati pisani e altri tedeschi, mentre l'esercito regio dalle forze papali. Come capo militare, i musulmani avevano un *qa'id* che si chiamava Benavert, da alcuni ricordato con il nome Mirabetto. Sotto la sua guida, si erano ribellati contro il già nominato re Federico II, ma questi, secondo Amari, nel 1222 fece impiccare a Palermo Mirabetto e i suoi compagni ribelli; mentre secondo un'altra versione, Mirabetto sarebbe stato per ordine del re "mazzerato" o mandato con i suoi addetti in Africa. Tuttavia, ciò non pose immediatamente fine alla guerra e, solo negli anni successivi, una parte di questi ribelli si arrese e Federico II li fece trasportare in terraferma, a Lucera. Questi musulmani tentarono invano nel



Palermo, Cattedrale, Tesoro: Corona proveniente dalla tomba di Costanza d'Aragona, moglie di Federico II. È ornata di una gemma araba, quella inquadrata, in cui c'è una iscrizione araba in naskhi: "In dio Isa Ibn Giaber s'affida".

1239 di passare nell'isola che consideravano la loro patria; furono bloccati da Federico e rimasero dov'erano fino al 1303.

Negli anni Quaranta tutti i musulmani di Sicilia ribelli salirono sulle montagne e presero Jato e Entella, nell'alto corso del Belice a Ovest di Corleone, fortissime rocche, lontane l'una dall'altra una ventina di miglia. Il re smise di combatterli e di assediarli e si preparò a un grande *disegno*, lento sì ma sicuro: prendere i ribelli per fame devastando i loro raccolti e impedendo l'arrivo di aiuti. I musulmani scesero dai monti e implorarono misericordia. Federico li fece deportare tutti a Lucera, dove aveva già fatto deportare altri prigionieri. Prima di quest'ultima deportazione a Lucera, ci fu un'altra resistenza particolare, che vogliamo trattare da sola. Fu quella a capo della quale si trovò una donna musulmana, fiera e coraggiosa, figlia del già ricordato *qa'id* Mirabetto. Fu lei che sfidò per vendetta l'alto sovrano della Sicilia. Esaminiamo subito la sua storia.

3.2.1. La virago musulmana di Entella

Sulle vicende di questa resistenza abbiamo trovato notizie soltanto nel Gabrieli che, a sua volta, si è appoggiato su un'opera geografica araba di un certo 'Abd al-Mun'im al-Himyari, intitolata "*Rawd al Mi'tar*", che si fa risalire al secolo XIV.

Il *qa'id* che abbiamo già incontrato prima, di nome Mirabetto, ovvero Muhamad Ibn'Abbad, fece pace con il re siciliano e si arrese a patto che non venisse ucciso e potesse conservare anche i suoi beni e tesori. Il sovrano per rispettare i patti della resa fece imbarcare il musulmano, con i propri addetti, su una nave diretta in Africa, ma i suoi uomini, non appena in mare, lo fecero annegare e ritornarono dal re con tutti i tesori. Nel frattempo, la figlia di Mirabetto, di cui non si conosce il

nome, si rifiutò di accettare quella pace; si barricò in una rocca inaccessibile che fece fortificare nel proposito di difendersi meglio, e intraprese una serie di scorrerie all'alba e al tramonto.

L'innominata eroina araba, con falsa resa attirò a sé un corpo di cavalieri imperiali, poi scrisse a Federico II che c'erano dei "gagliardi" che non si piegavano al suo volere, e che lei voleva arrendersi ma questi ultimi non glielo consentivano. Chiedeva, dunque, di inviare di notte alla sua roccaforte trecento cavalieri che con il suo aiuto personale avrebbero potuto impadronirsi proprio della rocca. Il re acconsentì, scelse quel dato numero di cavalieri e glieli mandò di notte. Ma essi furono mischiati a guerrieri che con stratagemmi vari li annientarono tutti. Il re cavalcò verso l'alba in direzione del castello credendo di vedere i propri stendardi sventolare sulle mura, ma vide solo le teste dei suoi guerrieri appese e le bandiere dei musulmani spiegate. Il potente re, vilipeso, decise di tramare un agguato inviando alla musulmana un messaggio in cui, come riporta Gabrieli, diceva:

“Tu m’hai ingannato, ma io non mi curo dei miei uomini periti. Mi è apparso chiaro che non c’è altra donna al mondo che re, da cui io possa avere un figlio. Vieni dunque, perché ciò si compia. Se tu perseveri nella tua posizione e cadi nelle mani dei Franchi, essi ti faranno a pezzi. Scegli invece per te il partito più conveniente.”

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*. p.748)

Come possiamo notare, Federico II arrivò ad offrirle protezione e perfino un'unione coniugale “per aver da lei un figlio degno di valore”, ma l'eroina rifiutò beffarda e promise e mantenne una resistenza all'estremo. Rispondendogli, dopo un lungo discorso, afferma:

[...] E ti tengo ben testa nelle perfidie: ti basti quella che tu hai fatto a mio padre, e quella mia ai tuoi cavalieri. Ora non dispero di averti un giorno nelle mie mani, sino a che mi resta fiato in corpo. Ti combatterò e ti tenderò insidie sino alla consumazione di ogni provvista in questa rocca, e sino a che i miei difensori non ce la facciano più, giunta che io sia a tal punto, farò quello che tu verrai a sapere”

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*. p.748)

A questo punto, il sovrano offeso edificò un' altra rocca a guardia di quella della musulmana e le sue truppe si avvicendarono a presidiarla. La musulmana venne ridotta all'estremo da un assedio sistematico e implacabile. Quando non poté resistere più, così come aveva preannunciato, si avvelenò dando l'ultima pagina della sua vita e della sua indimenticabile resistenza. Tutto questo avvenne tra il 1222 e 1223. Negli anni che seguirono, Federico II per sbarazzarsi totalmente dei musulmani, cominciò a deportarli, come abbiamo già raccontato, a Lucera dando così nascita a un'altra colonia in terraferma italiana, di cui parleremo nel prossimo paragrafo.

3.2.2. Gli Angioini e l'incubo di Lucera

Oltre alle resistenze delle già ricordate rocche Jato e Entella, ce ne furono altre sparse qua e là nelle città siciliane come, ad esempio, a Girgenti, ad opera di più gruppi ribelli. Il giovane Federico reagì duramente e come ultimo espediente deportò i superstiti trapiantandoli, come si è già detto, in terraferma italiana. Così, ebbe inizio quella colonia saracena di Lucera che diede vita agli ultimi episodi della storia dei

musulmani dell'isola siciliana tra il terzo e il quinto decennio del Duecento. Quanti fossero i deportati musulmani è ignoto, ma il Gabrieli riferisce di qualche decina di migliaia di anime.

A Lucera, questi ultimi saraceni ripresero pacificamente la loro originaria vita siciliana. Le loro principali occupazioni furono il commercio e l'agricoltura. In quanto alle loro attività intellettuali, lo stesso autore riferisce che il re Svevo Federico o Manfredi avevano fondato a Lucera una scuola superiore di scienze, come i famosi istituti scientifici dei musulmani di Bagdad e del Cairo. Tuttavia, non possiamo dire nulla sulla vita quotidiana di questa comunità lucerina poiché non ce n'è traccia né nell'opera di Amari né in quella di Gabrieli, nostre maggiori fonti.

Con il tramonto degli Svevi, gli Angioini s'impadronirono del Meridione italiano dopo la guerra dei Vespri siciliani e si ritrovarono anche la piccola comunità di Lucera. Sotto il dominio di questa nuova dinastia i musulmani vissero ancora per qualche decennio, con una certa autonomia affidata al governo di notabili locali.

Ma l'avidità di terre e averi e il fiscalismo Angioino condussero al cruento episodio finale dell'estate del 1300, cioè alla crociata antisaracena di Giovanni di Barletta, incoraggiata dal re Angioino Carlo II. Essa finì con lo sterminio e la spogliazione degli ultimi musulmani lucerini. Con questa strage il capitolo arabo fu definitivamente chiuso non solo nella storia della Sicilia ma pure dell'Italia.

Conclusione

In questo capitolo abbiamo esaminato brevemente parte della storia della presenza musulmana in Sicilia e anche sulla terraferma italiana con particolare riferimento alle condizioni politiche in quanto cittadini sotto i Normanni, gli Svevi e infine gli Angioini sotto il cui dominio la luce di questi musulmani siciliani si spense per sempre all'alba del secolo XIV.

Passiamo ora ad esaminare la vita sociale, economica e culturale.

1.1 La vita quotidiana

1.1.1 La costituzione

Abbiamo visto che sin dall'inizio della conquista musulmana, la Sicilia fu sempre una dipendenza dell'Africa, anche se negli ultimi decenni dell'emirato Kalbita il legame si era fatto sempre più debole. All'inizio, il governatore era nominato dagli emiri della madre patria, cioè da Qartawan, successivamente da quelli di al-Mahdiya, e più tardi ancora dal Cairo. Nei casi in cui l'emiro veniva eletto dal popolo, si doveva aspettare la conferma da parte dell'opposta sponda, che poteva anche sceglierne un altro e sostituirlo. Così come quando il

CAPITOLO 4

Vita e cultura

Lasciamo dunque il teatro delle ribellioni, delle resistenze e delle guerre e proviamo, nelle pagine che seguono, a dare delle notizie sulle caratteristiche della vita, cultura e arte dei musulmani di Sicilia. Ma dobbiamo avvertire che si tratta solo di alcune linee generali per la scarsità e povertà di fonti dirette. Infatti, ci siamo appoggiati soprattutto su testi geografici arabi attribuiti a Ibn Hawqal, giunto a Palermo nel 973, quindi, all'epoca dei Kalbiti; sul lavoro di Ibn Giubair, arrivato sulle sponde siciliane all'epoca di Guglielmo II; e su quello del geografo Al Idrissi, presente alla Corte di Ruggero I. Inoltre, abbiamo fatto riferimento ad Amari, Gabrieli e a qualche fonte araba più recente.

4.1. La vita quotidiana

4.1.1. La costituzione

Abbiamo visto che sin dall'inizio della conquista musulmana, la Sicilia fu sempre una dipendenza dell'Africa, anche se negli ultimi decenni dell'emirato Kalbita il legame si era fatto sempre più debole. All'inizio, il governatore era nominato dagli emiri della madre patria, cioè da Qairawan; successivamente da quelli di al-Mahdiya, e più tardi ancora dal Cairo. Nei casi in cui l'emiro veniva eletto dal popolo, si doveva aspettare la conferma da parte dell'opposta sponda, che poteva anche sceglierne un altro e sostituirlo. Così come quando il

conquista dell'isola. Furono riunite nella fede islamica. Per quanto riguarda l'atteggiamento generale dei musulmani vincitori verso i vassalli cristiani, a dire di Gabrieli, fu sempre ispirato a tolleranza: vi fu libertà di culto e di commercio; diretta giurisdizione delle autorità-ecclesiastiche nelle faccende interne e in materia di statuto matrimoniale, e familiare e possibilità di avere rapporti di fiducia e amichevoli con le autorità musulmane. Della libertà di culto Tawfiq al-Madani ci riferisce quanto ha detto un prete a proposito:

" أم الراهب موركولي فيقص علينا قصة الحفلات الدينية في مدينة مسينا ، حيث كان المسيحيون في أعيادهم يحملون علمين علم أخضر اللون وفي وسطه برج أسود ، وهو علم المسلمين ، وعلم أحمر وفي وسطه صليب ذهبي وهو علم النصارى "

(Al Madani, T., *Op. cit.*, p. 186)

Così le due bandiere, la cristiana con la croce aurea e la musulmana con la torre nera si presentavano nelle feste dei cristiani. Amari rispondendo ad uno storico di nome Amato che sosteneva che i musulmani avessero cacciato i cristiani dalla città di Messina dice:

" [...] e direi quasi assurdo supporre che i Musulmani avessero cacciato ogni cristiano della città, il che mai non fecero né in Sicilia né altrove [...]. "

(Amari, M., *op cit*, III, p. 58).

In quanto ai luoghi di culto, i musulmani avevano conservato tutte le chiese, ma era vietato di costruirne altre. al Madani scrive:

"ولقد أبقى المسلمون في صقلية جميع كنائس النصارى ولم يمدوا لها أيديهم بسوء ولكنهم لم يسمحو لهم بإقامة كنائس جديدة "

(Al Madani, T., *Op. cit.*, p 186)

ma osiamo dire che il suo è un atteggiamento sprezzante.

Nell'isola non v'era traccia di quegli episodi di fanatismo religioso e di persecuzione che insanguinarono nella stessa epoca la Spagna Omayade. Gabrieli testimonia dicendo:

"Vescovi di diocesi siciliane appaiono presenti per questi secoli in sinodi e concili d'occidente, più asceti taumaturghi, come Sant'Elia il Giovane, vissero o viaggiarono per l'isola nel secolo stesso della conquista araba."

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.150)

Passiamo adesso ad esaminare la vita economica.

4.1.3. La vita economica

Economicamente la Sicilia era assai prospera. Questo viene spiegato dallo sviluppo che toccava i settori più importanti, l'agricoltura e l'artigianato con tutto ciò che di nuovo i conquistatori avevano portato dalle loro patrie e seminato nell'isola e con la relativa evoluzione del commercio assieme alla diffusione della monetazione araba anche sotto il dominio normanno. Continuiamo a trattare, in modo breve, ogni settore a cominciare dall'agricoltura.

4.1.3.1. L'agricoltura

Nei due secoli e mezzo di dominio arabo, l'agricoltura fu riportata a uno stato di floridezza e prosperità. Lo sviluppo fu tale da lasciare tracce profonde sia nelle tecniche sia nella nomenclatura locale tuttora in uso nell'isola. Infatti, grazie a mezzi di irrigazione del tutto nuovi, oltre alle tecniche più avanzate, il contadino arabo seppe trarre dalle terre prodotti e frutti abbondanti, che vennero esportati maggiormente in Africa e nei paesi del Mediterraneo. L'Isola, secondo d'Ibn Giubair, era tutta fertile. Nelle descrizioni delle città siciliane dai viaggiatori arabi, l'isola appare ricca di acqua e boschi che fornivano legname alla flotta siciliana e a quella africana, come pure florida di frutti e di messi.

Ibn Giubair pur arrivato in epoca normanna, la sua descrizione rispecchia condizioni anteriori alla conquista siciliana. Lui ad esempio, sbarcato a Messina si meravigliò vedendo i suoi monti rivestiti di alberi da frutta:

" [...] وحبالها كلها بساتين مثمرة بالتفاح والشاه : بلوط والبندق والاجاص وغيرها من الفواكه "

(Ibn. Giubair, *op cit*, p.266).

La Sicilia in quell'epoca importava l'olio dall'Africa, da questo capiamo che l'olivo è di scarsa coltura nell'isola; e in quanto alle vite lo stesso viaggiatore dice che era molto diffusa nella città di Trapani.

Fra le nuove colture introdotte dai musulmani in Sicilia ricordiamo il cotone, la canapa e gli ortaggi. Con i musulmani s'iniziò anche la coltivazione degli agrumi, della canna da zucchero, dei datteri e dei gelsi. Al Idrissi nella sua opera “//

libro di Ruggero”, di cui avremo occasione di riparlare più avanti, cita e apprezza la frutta secca di Carini, la seta di San Marco, il lino di Milazzo e di Gallati, il cotone e lo *henné* di Partinico.

Possiamo quindi concludere per quanto riguarda lo stato dell’agricoltura e dei contadini siciliani, che la conquista musulmana ebbe senz’altro una conseguenza positiva. La positività consiste da una parte nelle cose nuove portate nell’isola e, dall’altra parte, nella eliminazione della piaga del latifondo che lasciava le grandi proprietà ecclesiastiche e laiche e le concentrazioni di ricchezze in mano a singoli infedeli o musulmani che fossero. Tale piaga aveva consunto l’isola fino al IX secolo, cioè fino all’apparizione dell’Islam; scomparve durante il dominio musulmano e ricomparve con tutte le sue deplorevoli conseguenze nel XII secolo con la conquista cristiana. La proprietà terriera, dunque, venne frazionata in una quantità di piccoli fondi e nell’isola venne introdotto anche il sistema dell’*Iqta*’, cioè l’assegnazione da parte dello Stato di una sorta di possesso feudale, con l’obbligo del tributo.

4.1. 3.2. L’artigianato

Se quella era la situazione della Sicilia agricola sotto i musulmani, negli stessi anni prosperarono anche le attività artigiane di varia natura.

Nella zona dell’Etna c’erano materie prime in abbondanza: oro, argento, ferro, piombo, nafta, mercurio, zolfo e altre. Questi minerali, con i prodotti agricoli, erano oggetto di esportazione. Ibn Hawqal testimonia che in una cittadella presso Palermo c’era abbondante ferro molto richiesto dai governatori siciliani per la costruzione delle loro imbarcazioni.

" [...] فمن العين المعروفة بعين الحديد وهناك معدن للسلطان من الحديد يصرف ما يستشار منه لحاجته في مراكبه وقراطيسه وكان هذا المعدن لبني الأغلب يجدي عليهم الكثير ، وهو بقرب قرية تعرف ببلهرا [...] "

(Ibn Hwqal, *Surat al-Ard*(L'immagine della terra), p.117) .

C'era poi la seta, ricavata dall'Oriente, che veniva finemente tessuta, ricamata e istoriata nel laboratorio di Stato di *Al Tiraz*. Questa materia costituiva i maggiori articoli di lusso che abbellivano la vita delle classi superiori dell'isola. In altri termini, la seta siciliana era estremamente richiesta non solo in Sicilia ma in molte altre regioni italiane. E con questa, altre stoffe pregiate, fra cui il lino, erano prodotte e lavorate in Sicilia, e comparivano fin sui mercati d'Egitto, d'Ifriqiya, di Napoli, Salerno e Amalfi.

Infine ricordiamo anche un'altra attività molto importante, quella della carta di papiro, di ottima qualità, competitiva addirittura con quella egiziana, fabbricata a Palermo nel laboratorio di Stato. Il viaggiatore Ibn Hawqal contemplando e descrivendo i prati coltivati di papiro nella capitale riporta:

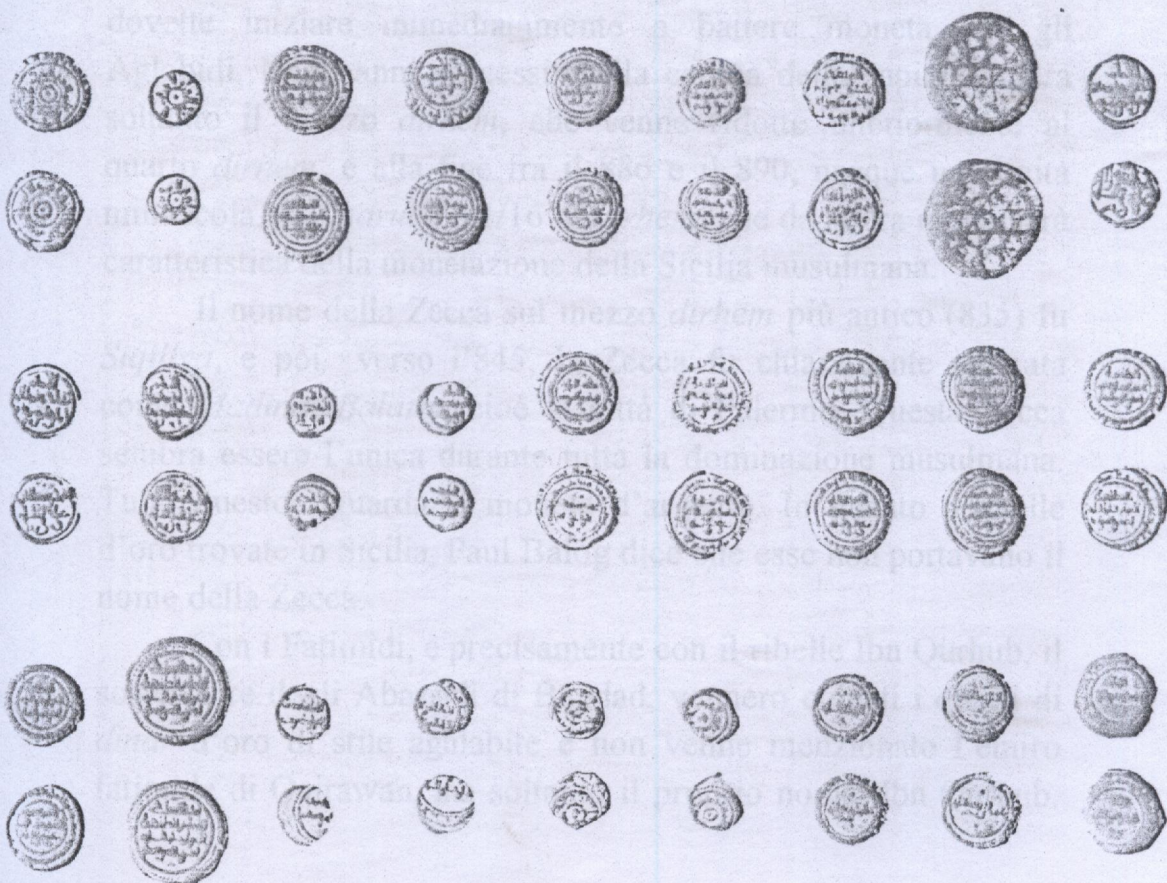
" [...] وفي أراضيها بقاع قد غلب عليها البربير وهو البردي المعمول منه الطوامير، لا أعلم لما بمصر من هذا البربير نظيرا على وجه الأرض، الا ما بصقلية منه وأكثره يفتل حبالا لمراسي المراكب وأقله يعمل للسلطان منه القراطيس [...] "

(Ibid).

La carta di papiro siciliana era lavorata anche a Siracusa e esportata perfino in alcuni Stati cristiani dell'Europa Occidentale e arrivò anche nell'Italia Settentrionale (Lucca e Venezia).



Monete Aghlabidi



Monete Kalbite

Con gli altri governatori, la monetazione fu decorata con scritte e quella cufica con il nome del genero del profeta 'Alì. Questo riguardava i quarti di *dinar* e anche la *Kharuba* d'argento. Via via il numero delle monete d'oro cresceva sempre più e in misura considerevole. L'oro arabo godeva di così grande reputazione che i paesi circostanti dettero inizio a più attive relazioni commerciali con la Sicilia, stimulate dalla fiducia riscossa dalla buona qualità del quarto di *dinar* d'oro o come venne chiamato il *Tari*. Lo stesso ricercatore ci informa che oltre alle monete d'oro e d'argento già ricordate, sono state ritrovate in qualche parte dell'isola dei gettoni di vetro da cui si presume che fossero fabbricati anch'essi in Sicilia.

Durante il disordine politico di Palermo in cui la Sicilia venne divisa in province e con la tarda apparizione di Ibn Tumna, la monetazione venne coniata a Siracusa, perché si erano trovate monete d'oro pallido stellate insieme ad altre d'argento in alcuni ripostigli a Siracusa. Non sappiamo precisamente né quando queste stellate cominciarono a circolare né fino a quale data; lo stesso Paul Balog non ce ne dà nessuna idea.

Con i Normanni, generalmente, le monete avevano tutte le caratteristiche della moneta araba, a testimonianza del grande influsso degli arabi sui normanni. In quelle monete veniva indicato il nome della zecca Siqilliya e mantenuta la data dell'Egira. Il citato studioso aveva di persona trovato delle monete risalenti all'epoca di Ruggero I con la lettera T maiuscola e la data dell'Egira. Il carattere musulmano delle monete normanne rimase ancora fino al periodo di Ruggero II, solo che la T maiuscola si trasformò in un albero. Con Guglielmo I, pare che apparisse un'altra zecca, a Messina. Il bordo del *tari* riportava il mese del calendario cristiano, marzo, e l'anno 549 dell'Egira. In quanto alle monete d'argento di Guglielmo, per alcune emissioni, erano interamente in lingua araba. Comparvero

anche altre monete di rame che portavano altre figurazioni, una palma da datteri e una testa di leone.

Con la dinastia Sveva, e esattamente con Federico II, i *tari* mantennero ancora le scritture in lingua araba. Ma con i successori Corrado I e II le legende furono in Latino e così il carattere arabo scomparve per sempre dalla monetazione siciliana dopo esservi rimasto per più di quattro secoli e mezzo.

4.1.3.4. Il commercio

I prosperi agricoltura, artigianato e il grande valore della moneta araba di Sicilia favorirono senz'altro un commercio molto sviluppato. E forse quello che aiutava di più a realizzare scambi commerciali più vivaci, era la posizione geografica assai strategica dell'isola siciliana che la poneva in mezzo ai punti più importanti dell'epoca: l'Andalusia, l'Italia e le città marinare, oltre alle coste settentrionali dell'Africa. Dunque era un punto inevitabile per le navi che circolavano nell'area e tutte quelle che, dalla Spagna, dalla Francia e dalla costa occidentale dell'Italia facevano vela verso il Levante e l'Africa: queste navi potevano toccare la terra Siciliana a Trapani e sostare anche nei famosi mercati della capitale Palermo, oltre a poter attraversare senza pericoli lo Stretto di Messina.

4.1.4. La vita urbana

I musulmani quando conquistarono la Sicilia, introdussero nell'isola nuovi metodi di costruzione e di decorazione che avrebbero permesso la nascita di autentici capolavori: palazzi, moschee, fontane e giardini. La vita urbana dell'isola raggiunse

la sua maggior espansione soprattutto sotto il governatorato della terza dinastia, i Kalbiti. Di questo periodo ci hanno lasciato minuziose descrizioni i geografi arabi. Alla testa abbiamo Ibn Hawqal che ci ha lasciato un'unica descrizione di Palermo Kalbita. Leggiamo nella sua opera che la capitale, prestigiosa quanto Cordova, si imponeva per i suoi trecento luoghi di culto fra moschee e piccoli oratori, era ricca di monumenti sacri e profani, e di edifici di ogni genere. La città possedeva anche ben due bagni pubblici e in tutto essa comprendeva cinque quartieri o *harat*.

Le cinque parti sono: il *Qasr* o il "Cassaro", abitato dai mercanti, è la parte della città in cui sorgeva la Moschea principale al cui posto oggi sorge il Duomo, almeno secondo quanto sostiene Gabrieli. La seconda è al- Khalisah fatimide (la Calsa), situata a Nord-Est del Cassaro con le sue quattro porte. Qui sorgevano il palazzo emirale, l'arsenale, gli uffici e la prigione; insomma al-Khalisah era la città ufficiale del governo e degli affari. Infatti, non aveva né mercati, né alberghi. Descrivendo la terza parte, l'autore dice:

" [...] وحارة تعرف بحارة الصقالبة وهي اعمر من المدينتين اللتين ذكرتهما وأجل ،
ومرسى البحر بها، وبها عيون جارية [...] "

(Ibn Hawqal , *op cit*, p.114)

Quindi il terzo quartiere era *Harat as Saqalibah*, quello degli Schiavoni, più popolosa delle due parti precedenti. Il quarto quartiere era il quartiere della Moschea, che prendeva il nome di

una determinata moschea, quella d'Ibn Saqlab; anche questo esso era grande e comprendeva una miriade di mulini.

Il quinto e ultimo era *al Hara al giadida*, il quartiere nuovo, esteso quanto il quartiere della Moschea. In questi due ultimi si addensavano i negozi e i mercati cambiavalute, i sarti, droghieri, armaioli, venditori d'erbe e spezie, ecc.

Inoltre, il viaggiatore ricorda un'altra Moschea, quella dei macellai, pare non lontano, dall'ultimo quartiere ricordato; essa, a suo dire, conteneva più di settemila persone spartite in ben trentasei file di fedeli in preghiera, ognuna di non meno di duecento individui. Insomma, Palermo Kalbita era ben diversa da quella cristiana conquistata nell'831.

Mentre nell'opera di Ibn Hawqal abbiamo precisi ragguagli su questo fervore di vita urbana limitato solo alla capitale, troviamo in altri due geografi arabi posteriori informazioni su tutta l'isola: i già conosciuti Al-Idrissi e Ibn Giubair. Per l'età di Ruggero II la nostra più ampia ed attendibile fonte d'informazione è al-Idrissi, autore di quel classico di geografia descrittiva medievale araba “*Nuzhat al Mushtaq fi Ikhtiraq al Afaq*”. Il geografo dice che l'isola era prospera nelle sue città, nelle sue campagne, nei suoi casali e nei suoi porti. L'opera idrisiana pur essendo scritta in epoca successiva, rispecchia i risultati dell'amministrazione Kalbita; vi troviamo avvalorate le stesse condizioni di floridezza e di benessere su cui si era soffermato il suo predecessore Ibn Hawqal.

Ulteriore conferma di quanto precede, è rintracciabile nell'opera d'Ibn Giubair, viaggiatore andaluso che capitò in Sicilia nel dicembre del 1184, cioè all'epoca del re normanno Guglielmo II. Egli percorse il litorale settentrionale da Messina a Trapani fino al successivo febbraio, lasciandoci una puntuale illustrazione dei centri visitati lungo quell'itinerario. La sua opera si distingue dalle altre due per la vivace ed estemporanea

descrizione d'ambiente, condizioni di vita della comunità musulmana e dei loro rapporti con i cristiani locali.

Particolarmente interessante è la vivace descrizione di Palermo ancora mezzo musulmana, ancora ricca di moschee dove i fedeli si riunivano per la preghiera canonica.

In questi paragrafi abbiamo visto brevemente certi aspetti della vita dei musulmani siciliani e ora proviamo a conoscere l'isola musulmana culturalmente.

4.2. La cultura

Tre dinastie, come sappiamo, si succedettero al governo dell'isola siciliana. Sotto le prime due non abbiamo riferimenti semplicemente perché tutti gli autori di allora, s'interessavano a seguire e riportare solo le vicende della conquista all'interno dell'isola e fuori. Tuttavia, con l'ultima dei Kalbiti, con cui l'isola conobbe il suo periodo d'oro, le cose sembrano cambiate e cominciarono ad apparire i primi germogli della cultura araba, ormai siciliana.

De Stefano così scrive:

“La cultura araba siciliana, sin dall'epoca degli emiri Kelbiti (948), aveva già raggiunto un prodigioso rigoglio. Erano fioriti gli studi di teologia e di giurisprudenza [...], di grammatica, di filologia e di storia, ed era soprattutto fiorita la poesia”.

(De Stefano, A., *La cultura in Sicilia nel periodo normanno*, p. 12)

Sì, la maggior parte dei dotti e scienziati erano stati dei poeti o almeno, diciamo, dei versificatori. Fra essi menzioniamo qui 'Amar Ibn al-Mansur, Ahmad Ibn al Husan e Abdallah Ibn

Sulaiman; tutti sono della stirpe kalbita. Non viene dimenticato anche qui il grande poeta Ibn Al-Qatta'. Senza dubbio ci sono altri, ma, qui non possiamo riportarli tutti e ci accontentiamo solo di alcuni.

Fra i mistici brillò il nome di al-girgenti (l'Agrigentino, m. 983) che visse e morì lontano dall'isola natia, nella lontana Persia; fra i giuristi troviamo Ibn Yunus (m. 1059) che, invece, combatté la guerra santa per la Sicilia musulmana. Un pò più tardi, troviamo, fra i cultori siciliani di scienze coraniche musulmane, il nome del siracusano Ibn al-Fahham. Un altro dotto è Ibn al-Qatta(m.1121) la cui opera che conteneva la storia letteraria e politica dell'isola venne perduta. Ibn al-Qatta' che fu anche raccoglitore di un'antologia «*La gemma preziosa*», sui poeti dell'isola, opera andata anch'essa persa.

Ritorniamo a parlare della poesia che per gli arabi era un *hobby*; infatti, ovunque andarono, lasciarono le loro impronte poetiche. Lo stesso fecero in Sicilia.

4.2.1. La poesia araba in Sicilia

La perduta antologia di Ibn al-Qattà dava saggi di ben 170 poeti arabi in Sicilia, verosimilmente dal X al XII secolo. Da questa, molte citazioni passarono ad un'altra più generale antologia di poesia araba dell'XI-XII secolo, scritta da un segretario e storiografo di Saladino, la *Kharidat al-Qasr* di Ímad ad-din al-Isfahani. Inoltre, troviamo altri frammenti nelle opere già citate d'al-Madani e Ihsan' 'Abbas in arabo. le relative traduzioni riportate in italiano sono state riprese dalle opere di Gabrieli e di Andrea Borruso.

I poeti siciliani sono abbastanza numerosi, ma molte delle loro poesie non sono conosciute e di altri si

conoscono solo i nomi. Il più illustre fra loro è senza dubbio il grande Ibn Hamdis di cui parleremo ampiamente più avanti. Abbastanza conosciuti sono gli altri due che abbiamo scelto, 'Ábdallah Ibn Giabar as-Siqilli e 'Áli ibn 'Abd ar-Rahamane. Del primo scegliamo questi versi in cui descrive un cero:

Una lancia che ha rivestito la veste di un innamorato, tuffato nelle lacrime e i bruciori d'amore.

Non ha cessato del trafiggere il petto della notte per metterla in fuga, sinché al mattino ne è sgorgato il sangue dell'aurora.

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p. 179).

In quanto al secondo riportiamo questi versi in cui parla dell'arancio, il tipico frutto dell'isola del sole:

Godi degli aranci che ha colto. La loro presenza è presenza della felicità.

Benvenute le guance dei rami, benvenute le stelle degli alberi!

Si direbbe che il cielo abbia piovuto oro puro, e la terra ce ne abbia foggiate sfere lucenti.

(Ibid).

E ancora altri dello stesso secondo poeta in cui contempla e canta la bellezza di un giardino d'acque correnti e di palme:

Palpitava la rugiada nelle pupille dei suoi narcisi, come lacrime d'amante.

I fiori di camomilla ivi si schiusero al sorriso, e rosseggiano vergognose le guance degli anemoni.

*Tremolano sui rami i lor frutti come tremolano i seni
delle belle, snelle qual ramo di salice.*

*E contro di essi snuda la spada un ruscello,
dall'acqua fresca e dolce, non tocca dal sole,*

*mentre si ergono d'ogni ignude le palme, prive di
velo, adorne sul petto di collane di datteri.*

(Ibid).

In quanto alla poesia araba e in particolare ai suoi temi, troviamo che sono molto vari: amore, vino, vanto di virtù guerriere e sociali, e soprattutto descrizione lambiccate e concettose di giardini, edifici, armi, fiori, frutti, oggetti. Altro tema assai frequente nel canzoniere, *Ad-Diwan*, d'Ibn Hamdis è la nostalgia per la patria e la conseguente vita amara che ne deriva.

Per ricordare questo poeta è opportuno cominciare dalla biografia e poi passare alla sua poesia in generale e a quella in cui esprime la sua nostalgia per la Sicilia in particolare.

4.2.2. Ibn Hamdis

Questo poeta nacque a Siracusa o forse piuttosto a Noto verso il 1055, quando la Sicilia si disgregava nelle contese fra le piccole signorie locali sotto i re provinciali, succedute all'unitario emirato Kalbita. Passò la sua giovinezza in Val di Noto. Può darsi che abbia avuto soltanto 17 anni quando Palermo cadde nelle mani dei Normanni. Quindi vide da adolescente gli inizi della conquista normanna e la resistenza musulmana; e proprio lui nelle sue poesie ci parla delle battaglie navali tra i suoi correligionari siciliani e le truppe degli Altavilla. Con il rapido penetrare del nemico nelle città siciliane, avvenne una rapida

emigrazione dei cittadini musulmani verso altre destinazioni e Ibn Hamdis ne fece parte. Così, poco oltre i vent'anni, come tanti altri, lasciò l'invasa isola natia per cercare più sicuro e tranquillo rifugio in altre terre d'Islam. Partì per l'Africa nel 1079, ma la lasciò nello stesso anno per recarsi in Andalusia dove prese contatto con l'emiro di Siviglia al -Mu'tamid Ibn 'Abbad presso cui rimase quasi 13 anni.

Durante quest'arco di tempo, Ibn Hamdis si dedicò a poetare cantando e contemplando le guerre intraprese dall'emiro e le sue vittorie sui Franchi.

Lasciò dunque dietro di sé la sua cara città Siracusa che stava ancora combattendo e l'eroe siciliano che abbiamo già incontrato nelle pagine precedenti, Ibn 'Abbad, ovvero Benavert che conduceva guerre in Sicilia e in Calabria *mietendo* una vittoria dopo l'altra. Ibn Hamdis nei banchetti andalusi sembrava essere felice, ma in realtà dentro di lui s'incarnavano il dolore e la tristezza per la nostalgia della Sicilia. La sua vita diventò sempre più amara quando gli giunsero delle notizie tristi dall'isola tramite i mercanti e soprattutto quando morirono i suoi amici e familiari tra cui il padre. In una poesia, di cui riportiamo qualche verso giunto fino a noi tramite Ihsan 'Abbas, compianse il caro defunto così:

أثاني بدار النوى نعيه	فياروعة السمع بالداهية
فحمر ما البيض من عيتي	وببيض لمتي الداحية
بدار اغتراب كأن الحياة	لذكر الغريب بها ناسية
فمثلت في خلدي شخصه	لذكر الغريب بها ناسية

(Abbas, I., *op cit*, p.237).

Ibn Hamdis non trovò altro mezzo per esprimere le sue sciagure lontano dalla patria che versare lacrime e versificare *qaside*. Dopo il suo lungo soggiorno nella penisola iberica, ripassò un'altra volta il mare, cercando sulla costa d'Africa, la protezione e il mecenatismo di altri dinasti maghrebini. Si trovò, infatti, presso l'emiro Zirita Tamim di al-Mahidiyah e ancora una volta presso il principe Hammadita al-Mansur Ibn an-Nasir di Bigiayah (in Algeria). Li cantò con sonanti *qaside* laudatorie molto famose. Senza mai rivedere la patria, Ibn Hamdis morì ottantenne nel 1133 a Bigiaya, o più probabilmente a Maiorca nelle Baleari.

Più o meno questo è quanto abbiamo potuto ricostruire della sua vita e forse per conoscerlo meglio, sarebbe molto importante *navigare* un pò nella sua sofferta poesia per scoprire i suoi temi che rispecchiano senz'altro la sua situazione lontano dall'isola.

4.2.2.1. La poesia hamdisiana

Nel suo canzoniere, ovvero *ad-Diwan*, Ibn Hamdis sperimenta temi vari. In genere, parla del vino, crea dei panegirici per i principi, descrive bei giardini, vanta le virtù guerriere e, come ogni esule, non dimentica la grande nostalgia per la patria. Noi, qui, proviamo a trattare in modo generale i vari primi temi per raccogliere separatamente qualche componimento concernente la sua nostalgia per la Sicilia.

Negli anni siracusani, il poeta dedicò la sua poesia a parlare dei piaceri della vita e di descrivere i luoghi di divertimento e del bel canto delle donne e della loro danza. Dall'antologia fatta a cura di A. Borruso riportiamo questi versi in cui Ibn Hamdis descrive le ballerine:

*Ecco le ballerine degli strascichi ondegianti,
odorano di muschio e si profumano di 'abir.
Paiono colombe del bosco che gemono trascinando
le code, oppure pavoni che incedono superbi.*

(Ibn Hamdis, *La polvere di diamante*, p. 62).

Ma, il tema più frequente nelle sue *qaside* è il vino. Egli amava così tanto questa bevanda che molti lo chiamavano «il poeta del vino». Ecco qualche verso:

*Vino di colore e odor di rosa, mescolato all'acqua,
ti mostra stelle fra raggi di sole.*

*Con esso cacciai le cure dell'animo, con una
bevuta il cui ardore serpeggia sottile, quasi
inavvertibile.*

*L'argentea mia mano, stringendo il bicchiere, ne
ritrae le cinque dita dorate.*

(*Ibid*, p. 63).

La schiuma del vino è spesso paragonata al colore delle perle e il suo liquore al rosso del rubino. Questo argomento si ripete frequentemente nei suoi frammenti, ma ogni volta viene descritto in maniera diversa. Giocando con le parole e scegliendo delle espressioni adatte, fa delle splendide poesie:

*Ecco il vino fresco: le sue bolle nel calice sembrano
perle.*

*Ha il colore del papavero, e di esso nel calice
pare stendersi un manto. Camminavo al baglior del
lampo, e le tenebre,*

*al rossegiar della notte, parevano un negro che
perdesse sangue dal naso.*

(Ibid, p. 63).

Del vino il poeta siracusano ha apprezzato di più l'odore e
suppone che esso sia un mezzo di sollazzo con cui si riesce a
dominare la tristezza e dimenticare i problemi:

*Quando il giovane è oppresso dagli affanni e
tormentato, tu vedi che in lui cerca rifugio,
perché esso ne spegne la sete, ne avvicina
i desideri, ne fa sparire la tristezza, e ne ravviva
l'allegria.*

(Ibid,)

Il grosso del canzoniere hamdisiano è costituito da lunghi
componimenti encomiastici indirizzati ai principi presso i quali
aveva passato periodi della sua vita. In esse di solito vengono
celebrate le solite virtù dell'antica poesia araba, il coraggio in
guerra, la generosità, la pietà, il senso dell'onore e via dicendo.
Nel suo soggiorno in Siviglia, Ibn Hamdis si mise a poetare per
l'emiro al-Mu'tamid ibn 'Abbad. Della sua generosità dice:

*Non mi ha certo impedito di render loro [parenti]
visita, ma mi hai incatenato lungi
da loro col tuo affetto, e con munifica generosità,
la cui dolcezza
ristorò come balsamo il mio petto dall'ardente
dolore. (Ibid, p 87)*

Dopo la morte del molto stimato emiro di Siviglia, di cui non troviamo nessuna traccia nel *Diwan*, il poeta continuò il suo pellegrinaggio orientandosi verso gli emiri d'Africa, a Biṣiaya in Algeria e poi a al-Mahdiya in Tunisia. Nel suo lungo soggiorno in Africa, presso gli ziriti d'al-Mahadiyn, il poeta ebbe a mecenati tre principi che si avvicendarono di padre in figlio: yahya ibn Tamim, 'Ali Ibn Yahya e Hasan Ibn 'Ali; a tutti loro rivolse i propri componimenti di lode, esaltandone gli scontri guerreschi con i nemici della propria patria, i Normanni.

Ibn Hamdis viene considerato come uno dei rappresentanti della poesia descrittiva. E' molto bravo nel dipingere quadri con colori diversi o possiamo dire anche lo stesso quadro con colori diversi. In altri termini, di lui è molto affascinante il suo dire con diverse immagini e con altre parole quel che è stato già detto o descritto facendo ricorso a espressioni e metafore rare.

La descrittiva hamdisiana è rappresentata in un mondo assai vario: la bellezza della natura, di giardini, palazzi, oggetti, frutti, animali, armi, navi da guerra e perfino gli scontri con i nemici. Ad esempio della luna lui dice:

*Guarda la bellezza della luna nuova che spunta,
e squarcia con il suo lume e le tenebre.*

*Sembra una falce tutta d'oro, che miete il
narciso tra i fiori dei giardini.*

(Ibid, p. 46)

E contemplando un giadino, lui contempla dice:

*Non c'è giardino in cui tu veda i fiori di camomilla e
un raggio di sole,*

*tra le nuvole, rivalessa con essi nel sorriso,
e dove il venticello primaverile mescola alle narici*

*la mattutina rugiada col nadd - gradevole odore!
Che sia più profumato delle rosse sue labbra per chi
le bacia, quando si risveglia ad oriente l'occhio
dell'aurora.*

(Ibid, p. 62).

Il Siracusano non dimentica la fauna e dalle descrizioni fatte per gli animali, abbiamo scelto qualche verso in cui è presente un cavallo:

*Che svelto corsiero! Par che tu abbia posto la sua
gualdrappa di feltro sull'onda di un rapido torrente.
Raggiunge le fiere senza mai affiacchirsi, senza
asilo che lo ospiti e senza notturno custode.
In groppa a lui percorro il vento, e quando l'ho
superato,
questo s'afferma e si regge alle falde della mia
veste.*

(Ibid, p. 53).

Altro tema poi molto frequente anch'esso nei suoi componimenti è la guerra santa, cui il poeta probabilmente partecipò e che descrisse con vivaci colori in più di una sua *qasida*. Riportiamo questi versi in cui descrive uno scontro navale:

*Videro [i nemici]navi da guerra scaglianti
nafta, divampanti per spegnere le vite.
Il piombo fuso d'inferno pare racchiuso in
quel tubo, e si avventa ad ardere i volti.
Quando il petto del Barbaro ne vien lacerato,*

si leva da lui, con la morte, un muggito.

*Erano ivi le brocche di un vulcano, che fan
pensare ai terribili supplizi d'inferno.*

(Ibid, p. 112).

Il fuoco di queste navi da guerra era pericoloso oltre ogni dire. Viene paragonato, una volta al vulcano e un'altra all'inferno. Le fiamme sono così ardenti da non poter essere spente con l'acqua. Sono veramente da immaginare:

*Rame da cui si diparte una fiammata ardente,
micidiale per le vite degli Infedeli.*

*Né potere e capacità alcuna ha l'acqua
di spegnerla, quando essa divampa.*

(Ibid, p. 113).

Il poeta arabo-siculo rievoca più spesso la micidiale efficienza delle armi. In questi versi appare la spada:

*Bianca, affilata, il dì della pugna non preservan
dal suo taglio corazzo né scudo.*

*Il suo filo inietta rapido nelle ferite il morbo
d'un veleno, opera dei maghi persiani.*

*Quando spunta dal fodero, par che il sole levi
dal suo ruscello un vapor leggero.*

*Il suo taglio tronca netta la testa dal corpo,
benché l'anima non se n'avveda.*

(Ibid, p. 55).

Ibn Hamdis dedica altri versi anche al vanto delle virtù guerriere dei suoi compaesani ed esalta il valore degli uomini combattenti che non è di certo inferiore alle armi:

*Prodi che, quando le vedi nel cimento, ti
acconteresti di affrontare piuttosto ogni leone rapace.*

*Quando si battono nel fitto della pugna, snudano
folgori impugnate da mani generose come nuvole.*

*Il dì dei colpi di lancia, le lor mani nei loro attacchi
danno in pasto alle volpi le reni dei leoni.*

*Allorché i combattenti tacciono, nel gorgo mortale
della mischia, dan la parola alle spade taglienti
che percuotono gli elmi.*

*Quelli sono uomini che non temi si tirino indietro
dalla morte, se anche i prodi delle squadre arretrano.*

*Se v'è chi erri dalla diritta via, essi vi si
mantengono; come possono deviare dall'orbita le fulgenti
stelle?*

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p. 185)

In questi versi, Ibn Hamdis dipinge il quadro di uno scontro tra i suoi siracusani e i loro nemici normanni.

Superbi, forti, coraggiosi e ben addestrati sono, dunque, i cavalieri di Ibn Hamdis. Sempre e senza abbandonare il tema della guerra, il poeta già lontano dalla patria, incita i suoi a combattere e ricombattere gli infedeli per la liberazione della patria. Infatti, in questo altro celebre carme, l'appello alla lotta sbocca nel rimpianto per la patria perduta, o in via di essere persa:

Figli della frontiera, non siete più miei fratelli in battaglia se non attacco con quanti Arabi sono fra voi il barbaro nemico!

Lasciate il sonno, che io temo non vi calpestino sciagure, mentre voi vi cullate in sogni di più desideri.

Ecco la coppa della morte, che il coppiere fa circolare fra i bevitori, presentandola con la figlia della vite.

Volgerò i visi dei destrieri a una battaglia, che annunzia ai Rum madri orbate e figli orfani.

Che dalla polvere turbinante versa sul sole al mattino lo stesso alone che versa la notte sulle stelle.

Balzate con la spada in pugno nella polvere della mischia, che par lampeggi, vibrando fendenti sui capi, in rossa pioggia di sangue.

(Ibid, p. 186).

Il siciliano, accanto a questi temi, non poteva non parlare delle proprie condizioni lontano dalla Sicilia. Ormai anziano, spesso si lamenta della perdita della giovinezza e dell'incalzare della vecchiaia. Ecco la sua sorte dipinta in questi versi:

La sorte mi ha consegnato alle sventure, e gli eventi hanno mutato il mio vigore.

Una volta camminavo senza stancarmi, e ora mi stanco senza camminare.

Da vecchio, somiglio all'aquila cui l'aquilotto porta il cibo nel nido.

(Ibn Hamdis, Op. cit., p. 90).

Ottantenne, della sua ridotta condizione fisica e del bastone su cui si appoggiano i suoi passi pesanti dice:

*Ho un bastone che lodo con intento di biasimo,
con cui fa avanzare il tardo mio piede.*

*Con esso in mano, sembra pascolare come un
pastore i miei ottant'anni, invece del gregge.*

*Sono [curvo] come arco d'arciere, e il bastone mi
fa da corda, su cui tiro al bersaglio della canizie e della
vecchiaia.*

(Ibid, p. 97)

Un altro tema particolare, infine, della poesia d'Ibn Hamdis, quello che rende per noi più suggestiva la sua figura, è il ricordo nostalgico del suo «paradiso perduto», la Sicilia.

4.2.2.2. La nostalgia della Sicilia in Ibn Hamdis

Parlando della sua vita abbiamo notato che il poeta siracusano Ibn Hamdis ha vissuto per lungo tempo lontano dalla Sicilia, ma, se vogliamo usare una metafora, possiamo dire che le era sempre vicino col pensiero e il ricordo della sua patria gli rimase sempre nel cuore per il resto della lunga vita, trascorsa nelle corti di Spagna e d'Africa. Qui proviamo a riportare i più significativi passi della nostalgia per la Sicilia. Diamo prima i versi nell'originale arabo, e sotto la relativa traduzione in lingua italiana.

يَهيج في النفس تنكّارها	ذكرت صقلية والأسى
كان بنوا الظرف عمارها	ومنزلة للتصابي خلت
فاني أحدث أخبارها	فان كنت أخرجت من جنة
لخلت دموعي أنهارها	ولولا ملوحة ماء البكاء

(Al Madani, T., *op cit.*, p.220).

*Ricordo la Sicilia, e il dolore ne suscita nell'anima
il ricordo.*

*Un luogo di giavinili follie ora deserto, animate un
di dal fiore dei nobili ingegni.*

*Se son stato cacciato da un paradiso, come passo
io darne notizia.*

*Se non fosse l'amarezza delle lacrime, le crederai i
fiumi di quel paradiso.*

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*. p. 737).

Il ricordo e la nostalgia sono tra i motivi più sentiti della sua poesia. Nei suoi componimenti, Ibn Hamdis ricorda in modo generale tutta l'isola e se vogliamo cercare i particolari, notiamo che la sua città natale, Siracusa, è solo una volta ricordata. In questa città il poeta si cruccia di vedere gli infedeli normanni spadroneggiare nelle più forti rocche dell'Isola:

واسما من الاسلام أصبح دارسا ؟
بروج النجوم المحرقات مجالسا
يزورون بالدربين فيها النواوسا

أفي قصر يانا رقة يعمرونها
ومن عجب أن الشياطين صيرت
وأضحت لهم سرقوسة دار نعمة

(Al-Madani, T., *op cit.*, p. 227).

*Abitano forse ancora (i nostri) una rocca in
Castrigiovanni, dove ormai è cancellata la traccia
dell'Islam ?*

*Oh stupore, i demoni (infedeli) han fatto lor sede
delle ardenti Costellazioni della zodiaco.*

*E Siracusa è diventata lor fortilizio, là dove van
visitando fra i ravi gli ipogei.*

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.737).

Oltre Siracusa, non dimentica l'altra città amata, quella in cui aveva trascorso la sua giovinezza. Infatti, con versi pieni di lacrime e tristezza e con un doloroso rimpianto, il nostro poeta ricorda Noto dicendo:

ألا في ضمان الله دار بنوطس	درت عليها معصرات الهواضب
أمتلها في خاطري كل ساعة	أمري لها قطر الدموع السواكب
أحن حنين البنيت للموطن الذي	مغاني غوانيهِ اليه جواني
من سار عن أرض شوى قلبه بها	تمنى له الجسم أوبة آيب

(Abbas, I., *Op. cit.*, p.250).

*Oh custudisca Iddio una casa in Noto, e fluiscano su
di lei rigonfie nuvole!*

*Ogni ora io mela raffiguro nel pensiero, e verso per
lei gocce di scorrenti lacrime.*

*Con nostalgia filiale anelo alla patria, verso cui mi
attirano le dimore delle belle sue donne.*

*E chi ha lasciato il cuore a vestigio di una dimora,
a quella brama col corpo far ritorno.*

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.737).

Dunque l'amarezza della vita lontana dalla patria suscita in Ibn Hamdis un dolore che lo costringe più spesso a tessere i suoi poemi con linguaggio triste lasciando il suo profondo effetto nell'anima del lettore. Al poeta non sfugge dalla memoria né la cara Sicilia, né il suo popolo e neanche i morti, che spesso

ricorda assieme alla nostalgia. Infatti, in questi versi che seguono notiamo la viva presenza della tomba dei cari defunti:

أحن أرضي التي في ترابها	مفاصل من أهلي بلين وأعظم
كما حن في قيد الدجى بمضلة	إلى وطن عود من الشوق يرزم
وقد صفرت كفاي من ريق الصبا	مني ملآن بذكر الصبا فم

(Ibid, p.226).

I anelo alla mia terra, nella cui polvere si son consunte le membra e le ossa dei miei, come anela fra le tenebre al suo paese, smarrito nel deserto, un vecchio cammello sfinito.

Vuote mi son rimaste le mani del primo fiore di giovinezza, ma piena ha la bocca del ricordo di lei.

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.737).

Con la grande preoccupazione di vedere la “cara madre” perdersi nelle mani degli infedeli, il motivo dei sepolcri ritorna ancora in un altro poema:

مشوا في بلاد أهلها تحت أرضها	وما مارسوا منهم أيما ممارسا
ولو شققت تلك القبور لأخرجت	إلهم من الأحداث أسدا عوايسا
ولكن رأيت الغيل إن غاب ليثه	تبخر في أرجائه الذئب مائسا

(Al-Madani,, T., *op cit*, p.227).

*Oggi i nemici passeggiano per un paese i cui abitanti sono sotterra,
e non ne han sperimentato un fiero difensore pugnace.*

*Se si aprissero quelle tombe, esse susciterebbero
dagli avelli contro di loro, torvi leoni.*

*Ma ho visto che quando dalla macchia è assente il
leone*

*che l'abita, si pavoneggia per quelle bande
superbo il lupo.*

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.737).

Dopo aver viaggiato con alcune poesie nostalgiche di questo dotto poeta, possiamo dire che è riuscito a ben dipingere il suo stato d'animo e a farci capire che nulla è paragonabile alla patria. Per finire, è inevitabile riportare altri suoi versi in cui, parlando del grande valore della Sicilia, il siracusano consiglia i suoi compaesani di non lasciare mai il proprio paese e di non cederlo qualunque sia il prezzo. L'esilio, anche se volontario, è come se fosse un veleno e Ibn Hamdis non vuole che lo si assaggi. Ecco i versi:

فاهواؤكم في الأرض منشورة النظم
ولا جاركم والظلم كالجار والظلم
وكم خالة جداء لم تغن عن أم
ومت عند ربع من ربوعه أو رسم
فلن يستجير العقل تجربة السم

ولله أرض إن عدتم هواءها
فان بلاد الناس ليست بلادكم
أعن أرضكم يغنيكم أرض غيركم
تقيد من القطر العزيز بموطن
إياك يوما أن تجرب غربة

(Abbas, I., *op cit*, p.242).

*Oh nobile patria! Se vi vien meno l'aria di lei, i
vostri affetti andarono dispersi per la terra.*

*I paesi degli altri non sono il vostro paese, la
vicinanza la saggezza altrui non sono come la vicinanza e
saggezza vostra.*

*Può una terra d'altri tenere il luogo della vostra?
Quante secche zie non bastarono a tenere luogo di una
madre?*

*Amico, tieni stretto alla patria, tuo dolce paese, e
muori in casa tua, o sulla sua superstite traccia.*

*E guardati mai dal provane il sapor dell'esilio: il
senno non scegliera mai di sperimentare il veleno.*

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.186)

Anche se non abbiamo saziato la nostra curiosità in questo campo, dobbiamo mettere fine a questa trattazione per passare al campo scientifico.

4.3. La scienza

Durante la dominazione musulmana, sembra che le scienze fossero assenti nella Sicilia arabizzata; gli autori, ovvero gli storici, non le hanno mai menzionate nelle loro opere, forse perché si dedicavano soltanto a narrare e riportare le scorrerie e le imprese intraprese qua e là nell'isola e oltre lo stretto di Messina. Ma dall'epoca normanna in poi le cose cambiarono, e nel rigoglio culturale e scientifico del XII secolo l'elemento arabo si affermò come una componente essenziale, per non dire principale. Nelle pagine che seguono tratteremo due rami: la geografia e la medicina. Per il primo campo ci soffermeremo sul geografo al Idrissi, incontrato nelle precedenti pagine, e per il secondo richiameremo il medico di nome Costantino l'Africano o, come viene chiamato da molti autori, il Siciliano.

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.183)

4.3.1. Al Idrissi e l'eccezione dell'opera

Di questo geografo si hanno purtroppo poche notizie e la biografia araba, pur curiosa e scrupolosa, ha quasi del tutto taciuto di lui, forse perché aveva servito e esaltato un sovrano infedele. Quel po' che se ne sa viene ricavato dalla storia amariana.

Il geografo nacque probabilmente a Ceuta in Marocco nell'anno 493 dell'Egira, cioè nel 1100 dell'era cristiana, da una famiglia d'illustri origini come discendenti dal Profeta, gli Idrissiti, i quali, tra l'VIII e X secolo avevano formato in Marocco un effimero principato indipendente. Dopo la loro caduta, questi Idrissiti erano passati in Spagna dove, a Cordoba, Muhamd Abu Abdallah fece i suoi studi. Cominciò a viaggiare prima nella Penisola spagnola arrivando fino alle rive dell'Atlantico e poi passò in Africa e vide Costantina (nell'Est algerino) e le regioni meridionali del Marocco, e probabilmente riattraversò il Mediterraneo per visitare l'opposta sponda siciliana.

Non sappiamo esattamente quando sia arrivato a Palermo alla Corte del re Ruggero II. Comunque, al Idrissi s'incontrò con il più dotato intellettualmente degli Altavilla. Su quest'incontro, Gabrieli scrive:

"[...] diede [l'incontro] luogo a una delle più memorande imprese scientifiche del Medio evo, il trattato di geografia dall'ornato titolo arabo "Svago per chi è appassionato di girare il mondo" (Nuzhat al mustaq fi ihtiraq al afaq), o anche più semplicemente il Libro di Ruggero

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.188).



Mappa dei sette climi: Dalla geografia di Idrisi, ms. arabo del XVI secolo illustrato da una serie di notevoli mappe.

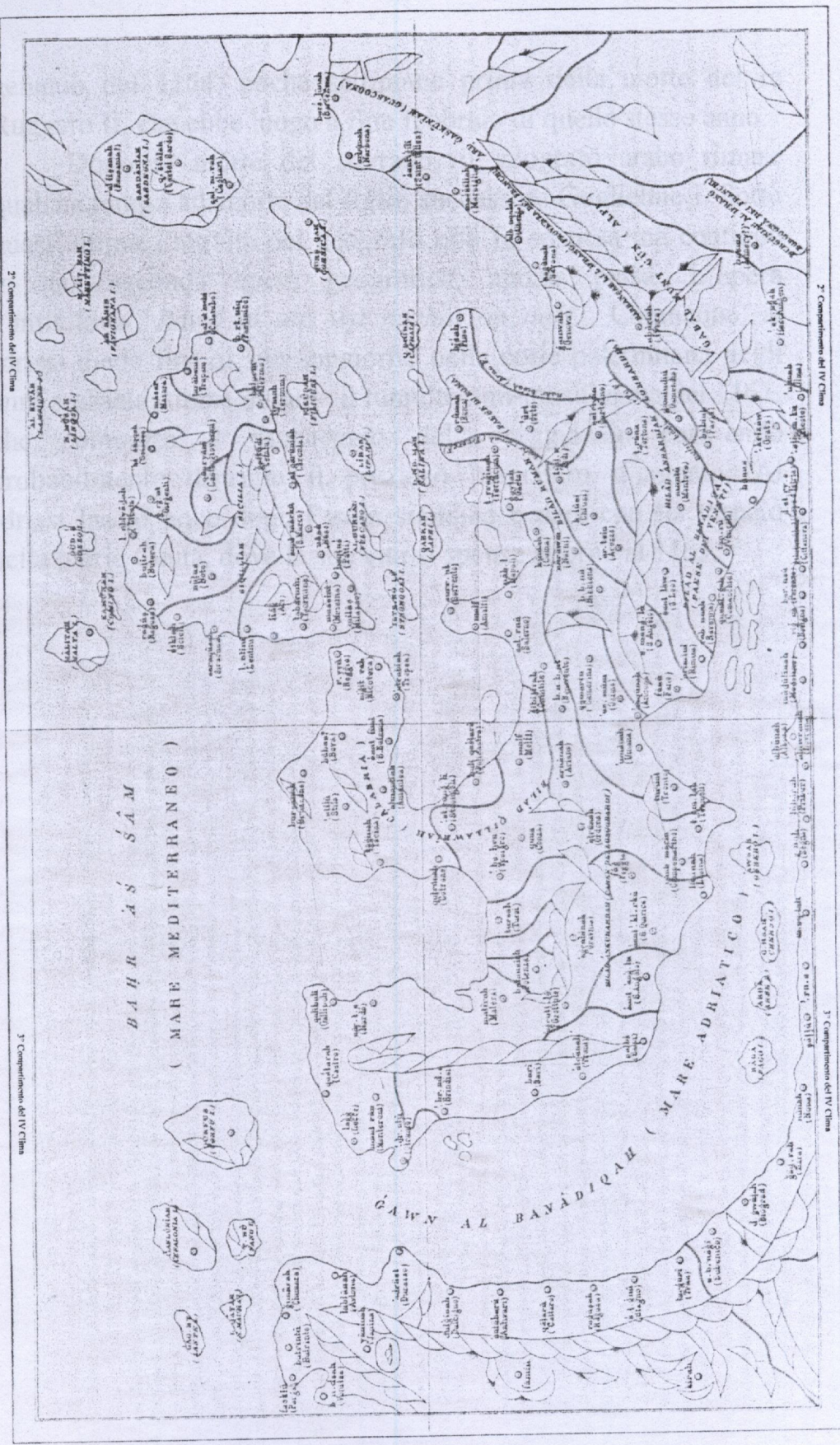
Il sovrano normanno era appassionato di sapere e avido di conoscere in particolare i paesi del suo regno. Qui riportiamo cosa dice Amari, riportato nella traduzione dell'introduzione dell'opera Idrissiana da Gabrieli:

“[...] quando si estesero le province del reame e ingigantirono i propositi del suo governo[...] Saper volle [per filo e per segno] del suo reame i confini, le vie di terra e di mare, in quale climi [giacesse ciascuna provincia] quali mari e golfi le appartenessero [...]”.

(Gabrieli, F., *Gli Arabi in Italia*, p.206)

Questo, dunque, era il sogno di Ruggero II degli Altavilla: conoscere tutti i paesi e le regioni del mondo allora conosciuto. A tale fine, il sovrano raccolse dodici trattati di geografia: dieci di geografi arabi, tra i quali ricordiamo *Il libro delle Maraviglie* di al-Mas'udi e di Abu Nasr sa'id al 'gihani, quelli di Abu al Qacim e perfino la già incontrata opera d'Ibn Hawqal, *Surat al Ard*, e infine altri due, uno del greco Claudio Tolomeo e l'altro di Orosio l'Antiocheno. Ruggero II, confrontando i vari trattati, notò che questi lavori contenevano delle omissioni e degli errori. Questo fatto lo spinse a chiamare altri geografi, uomini esperti, viaggiatori e anche mercanti per interrogarli. Essi non potevano saziare la sua fame perché sapevano ben poco di quanto conoscesse lui in questo ramo della scienza.

Tale ricerca aveva richiesto un quindicennio di lavori preparatori e indagini durante i quali fece raffigurare i paesi conosciuti nelle loro forme note, proporzioni, distanze su un grande planisfero d'argento, e ne ordinò la sistematica descrizione a al Idrissi nell'opera a cui il re stesso aveva imposto il nome di “*Nuzhat al mustaq fi ihtiraq al Afaq*”. L'opera idrissiana, come attesta l'introduzione, fu portata a termine nel



CARTA D'ITALIA SECONDO IL GEOGRAFO al-Idrisi (1154)
DA UN CODICE DELLA BIBLIOTECA BODLEIANA, OXFORD

gennaio del 1154, poche settimane prima della morte del re Ruggero II, che ebbe luogo a fine febbraio di quello stesso anno.

Dopo la morte del sovrano, il geografo arabo rimase qualche tempo alla corte del figlio successore Guglielmo I. Sotto quest'ultimo l'attività del geografo non fu sospesa ma continuò in una seconda opera geografica, andata persa. L'opera s'intitolava *Rawd al uns wa nuzhat an nafs*. Comunque, al Idrissi diede fine al suo soggiorno nella corte palermitana negli anni sessanta, forse durante il tumulto anti-musulmano del 1161, che comportò il saccheggio della reggia in cui andò probabilmente distrutto il prezioso planisfero d'argento. Al Idrissi lasciò poco dopo l'isola siciliana e pare che sia tornato nella patria Ceuta, dove la sua vita si spense attorno al 1165.

4.3.1.1. *La Nuzha*

Nell'introduzione a quest'opera e dopo le lodi al creatore, una specie di *laudes creaturarum*, al-Idrissi prosegue con l'elogio per il re Ruggero II che nessun altro sovrano «infedele» ha mai avuto in arabo. È bello, come commenta Gabrieli, rilevare come ciò fu possibile proprio sul suolo siciliano. In seguito menzionò le fonti geografiche su cui si era basato per l'esecuzione del lavoro. Poi cominciò a parlare di Ruggero II e del suo modo di volere il libro con la descrizione per filo e per segno, le immagini e le figure geografiche e tutto quello che riguardava il mondo allora conosciuto. Infine, al-Idrissi affermò che era stato proprio il sovrano a dare il titolo *Nuzhat al-Mushtaq fi ikhtiraq al-Afaq* a quest'opera.

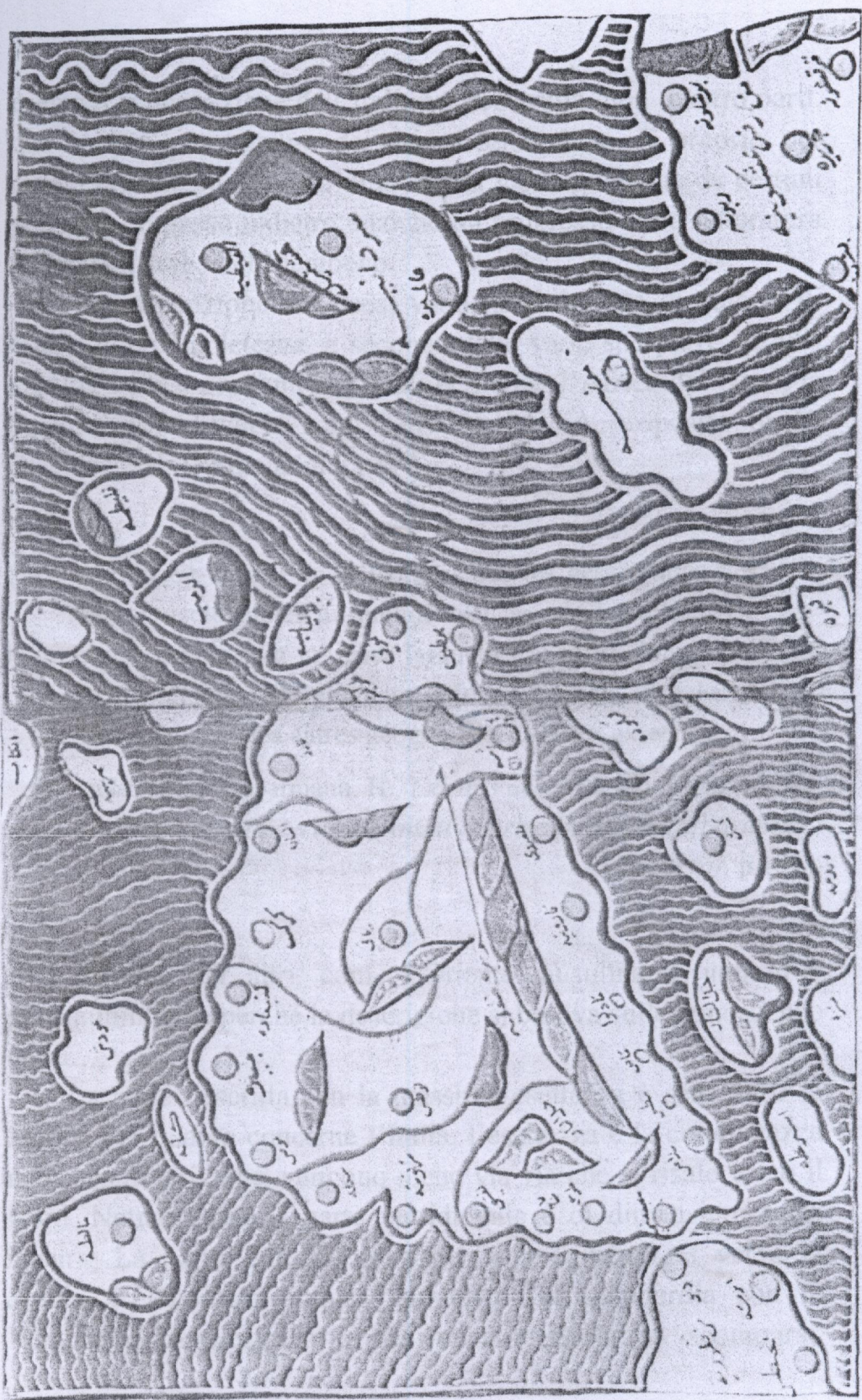
Al-Idrissi non era un geografo qualsiasi; del suo talento Jacques C. Risler ci dice:

«Le veritable professeur de geographie l'Europe ne fut pas Plotomée, mais al_idrisi [...]».

(Riser, J. C., *La civilisation arabe* (*La civiltà araba*), p. 156).

Poche parole ma significano molto. L'autore della *Nuzha* come abbiamo già accennato non s'era interessato solo a estendere la descrizione al bacino mediterraneo e al territorio islamico, ma a tutto il mondo allora noto dal Nord d'Europa all'Asia estrema, e per l'Africa oltre le terre fino all'equatore. Per la divisione e la descrizione degli spazi terrestri e marittimi, al-Idrissi mantenne la partizione di Tolomeo, cioè in sette climi o fasce, dall'equatore verso nord, ognuno suddiviso in dieci sezioni, da Occidente verso Oriente.

Con questa partizione, la descrizione di un singolo paese ricadente in più climi venne suddivisa in più parti dell'opera. Ad



Carta di Sicilia secondo al-Idrisi

esempio la descrizione dell'Italia va ricostruita con quattro parti, due sezioni per ognuno dei due diversi climi. È proprio per questa ragione che l'opera di al-Idrissi viene giudicata da certuni piuttosto un passo indietro anziché un progresso nella letteratura geografica araba del Medioevo.

La descrizione dei paesi varia naturalmente di valore, di esattezza e completezza, a seconda delle varie sue parti. In altri termini, i paesi più familiari quali la Sicilia, l'Africa del Nord, la Spagna, e la Francia sono ben descritte. A proposito di R. Blachère e H. Darmaun dicono:

“Il est hors de doute toutefois que les descriptions des régions occidentales du monde sont les mieux traitées. Ce sont celles en tout cas pour lesquelles al-Idrisi donne une documentation de premier ordre et qu'on chercherait vainement chez les autres géographes, al-Bakri excepté ».

(Balchère, R., Darmaun, H., *Extraits des principaux géographes arabes du Moyen âge* (Trattati di principali geografi arabi del Medioevo), p.191).

Invece, per altri, come l'Oriente musulmano, non lo è presumibilmente perché la descrizione si basava sulle conoscenze altrui.

La parte descritta con la massima esattezza è senz'altro la Sicilia. Per quanto concerne l'Italia, l'esattezza e la completezza nella sua descrizione, vengono meno via via che si risale verso il Nord. Notiamo che la parte meridionale è di dimensioni fuori misura; La parte estrema della penisola è incurvata verso la Sicilia, il Piemonte è quasi annullato, la Lombardia con le Venezie è rimpicciolita e gli Abruzzi sembrano scomparsi.

Mentre, i golfi e i promontori sono resi più evidenti. Ciò non suscita dubbi sul valore della *Nuzhat*, ed è stato osservato che la trattazione scritta risulta migliore della sua rappresentazione, cioè del suo modello cartografico. Per concludere, riportiamo quanto ha scritto Gabrieli:

«L'opera idrisiana, [...] resta con tutti i suoi difetti una pietra miliare della scienza ed esperienza geografica del Medioevo».

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p. 203).

4.3.2. Costantino l'Africano

La medicina araba penetrò in Sicilia e in Italia senza attendere il periodo della cultura arabo-normanna, grazie ai preziosi lavori di un uomo chiamato Costantino l'Africano. Ma, prima di parlare di lui, presentiamo brevemente la medicina araba in generale. Essa era nota e sviluppata nell'Iraq abbaside nel IX e X secolo. Proprio in quei tempi la traduzione passò dal greco al siriano e da questo all'arabo dei libri di matematica, astronomia, farmacologia e medicina. In questo ramo vennero tradotte le opere di Dioscoride, Galeno, Oribasio e altri; e vennero anche arricchite di ulteriori esperienze dirette da celebri medici e scienziati musulmani come il famoso Hunain Ibn Ishaq e altri medici di corte dei Califfi, come l'illustre ar-Razi e il grande enciclopedico Ibn Sina (Avicenna). Al di là di questi tempi e di questo spazio dei Califfi, la medicina araba si era diffusa attraverso i secoli e attraverso i paesi musulmani e oltre, in Europa. Come avvenne la trasmissione della medicina araba in Europa e per quale via?

Ci dà la risposta a questa domanda Danielle Jaquart:

“Les croisades, et même l'établissement des Etats chrétiens d'Orient, ne jouèrent en revanche qu'un très faible rôle dans cette transmission. Alors que dans le domaine de l'astronomie et des mathématiques, la voie d'introduction fut essentiellement espagnole, en médecine, elle fut d'abord italienne.

(Jaquart, D., *Le monde occidental*, in *La médecine aux temps des califfes* (*Il mondo occidentale in La medicina nei tempi dei califfi*), p.263)

Questa scienza, dunque, entrò in Europa tramite l'Italia grazie al già nominato Costantino l'Africano.

Questo uomo era il medico insegnante che aveva trasmesso all'occidente i libri di medicina traducendoli in latino, la lingua scientifica usata fino al XVIII secolo. Il suo nome non sembra arabo, per cui, stupiti, abbiamo cercato di scoprirne il perché.

Tawfiq al-Madani e Gabrieli ci hanno fornito qualche notizia sulla sua vita. Nacque a Ifriqiya, terra di partenza della colonia musulmana di Sicilia, nel 1015 con un nome arabo rimastoci ignoto. Proprio nella città di Tunisi questo traduttore cominciò a imparare la medicina leggendo molti libri e dando inizio ad un percorso di studi e conoscenze che avrebbero formato un bagaglio così ricco da poterlo divulgare altrove, dove questa scienza era ignota. Oltre a questo impegno, si occupava di commercio, lavoro che gli permise di spostarsi e viaggiare in varie direzioni nel mondo musulmano e in quello cristiano. Compì prima lunghi viaggi in Oriente, forse sino a Bagdad e poi, per motivi di commercio e droghe medicinali, giunse nell'Italia meridionale, esattamente a Salerno dove cominciò ad avere contatti con un certo fratello dell'emiro della città, Gisolfo.

Durante questo soggiorno, seppe che i tesori di questo ramo delle scienze erano ignari o tramandati solo oralmente, e che non esistevano libri di medicina scritti in lingua latina.

Ritornò in patria per colmare le lacune della sua formazione medica e poi in Oriente e in Egitto. Si recò anche nell'isola siciliana dove rimase un bel po' e divenne noto come Costantino il Siciliano. Oltrepassò quindi lo stretto di Messina per tornare nella città di Salerno. Nel suo secondo soggiorno salernitano, Costantino fece amicizia con un certo vescovo di nome Alfano traduttore dal greco e autore lui stesso di opuscoli medici. Sotto il suo influsso l'innominato musulmano ricevette il battesimo e fu così Costantino l'Africano o anche il Siciliano. Qui si procurò altre opere mediche arabe e proprio a Salerno ne iniziò la traduzione.

Ma verso il 1070 lasciò questa città per emigrare a Montecassino, grande centro della vita monastica e della cultura benedettina, retto allora dal grande abate Desiderio. Il dotto arabo cristianizzato continuò in questo monastero a tradurre le opere fino alla morte avvenuta nel 1078.

Ma passiamo ora a scoprire quali opere ha tradotto.

4.3.2.1. L'opera costantiniana

La traduzione fatta da Costantino contribuì senz'altro allo sviluppo della medicina occidentale. Sentiamo cosa ne dice Danielle Jaquart:

“[...] les traductions des textes arabes jouèrent un rôle déterminant dans l'évolution de la médecine occidentale, même si cette dernière, contrairement à ce que voulaient

faire croire les humanistes du XVI siècle, n'était pas toute "arabisée" au moyen âges".

(Jaquart, D., *Op. cit.*, p.263).

Con il poco che ha potuto tradurre, l'Africano riuscì a seminare questa medicina in terra italiana per farla passare poi nel resto del continente europeo. L'opera di traduttore di Costantino poggia su quattro o cinque imprese principali: un gruppo di sei scritti medici del medico arabo d'Egitto Ishaq al-Israili (m.932) o Issak Judalus. I titoli di queste opere in latino suonano così: *liber de definitionibus*, *liber de urinis*, *liber de elementis*, *liber de febribus*, *liber diaetarum universalium e liber diaetarum particularum*. Queste opere venivano tradotte per la prima volta e portavano nella nuova versione il nome dell'autore originario. Ma non avvenne lo stesso per le altre principali versioni dell'Africano come, ad esempio, *la Pantechne* che è la versione dell'opera di Ali Ibn Abbas al-Magiusi (m.994) intitolata *Kitab as-Sina'a at-tibiyya* (*Libro dell'arte medica*). Questa rielaborazione latina non cita alcun autore. Tra gli altri libri tradotti da Costantino abbiamo quello appartenente a un contemporaneo, un medico maghrebino di nome Ibn al-Gazzar (m.1004), intitolato *Zad al-musafir*, diventato in latino *Viaticum*. In quest'opera, il traduttore non esitò ad apporre addirittura il proprio nome. Anche altre opere apparvero sotto il suo nome come i due libri *de melancholia*, che sono la traduzione di analoghe opere del medico iracheno Ishaq Ibn Imran (m.903), e del celebre Humain Ibn Ishaq (m.873), ma rese note col titolo *liber de oculis Costantini Africani*.

Avendo attribuito qualche opera a sè, l'ex musulmano venne considerato da taluni un plagiatario. Gabrieli in proposito scrive:

“[...] seguirono nel medioevo e nell'età moderna critici come Moses ben Tibbon, Pietro d'Abano, Max Meyerhof, che giudicarono l'Africano in più o meno espliciti termini un imbroglione e abborracciatore plagiatario [...]”

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p.212).

Un'altra schiera di dotti lo difendono come, tra gli altri, Sudhoff, Daremberg e Leclerc, che giustificano il traduttore sostenendo che all'epoca i rapporti tra i cristiani e i musulmani non erano affatto buoni. Sapendo questo, Costantino temeva che le opere non sarebbero state diffuse nel caso avesse indicato i veri autori e così i libri vennero divulgati come se fossero opere di un benedettino di Monte Cassino.

Oltre alle opere tradotte, l'Africano ne compose altre trattando diversi temi sui vari settori della medicina e sui metodi di prevenzione e cure. I suoi libri vennero pubblicati in Svizzera in due grandi volumi, il primo *Morborium Cognitione* fu pubblicato nel 1536 e il secondo sotto il titolo di *Opera Riquat* nel 1539.

L'opera costantiniana fu osservata, come riporta Gabrieli, da Wüstenfeld che commentò che essa non era un lavoro letterale di traduzione; inoltre, dà un confronto diretto con i testi originali, sostenne che quelli dell'Africano erano trattati con grande libertà, ovvero con digressioni e aggiunte. Dunque, possiamo dire che le sue opere erano migliori degli originali e quindi sarebbe più giusto considerarlo un rielaboratore piuttosto che un plagiatario e falsario.

È stato proprio questo traduttore, alla fine dell'Alto Medioevo, a dischiudere all'Occidente i tesori della scienza medica araba e solo un pò più tardi l'Occidente, per via

dell'Andalusia e grazie a Gherardo da Cremona, conobbe ar-Razi (Rhazes) e Ibn Sina (Avicenna).

Con la morte dell'Africano, la medicina non morì ma continuò a estendere i suoi raggi grazie ai suoi discepoli che furono decisivi per lo sviluppo della famosa Scuola di Salerno. Tra i suoi diretti scolari, ne citiamo due: uno, anche lui saraceno, si chiamava Johannes Aflacius (in arabo yahya Ibn Aflah). Come il suo maestro, questi prese il battesimo e l'abito benedettino in Montecassino, e si mise a comporre opere mediche come *Aureus liber*. L'altro, italiano, pare sia stato quell'Atto di Attone cui il maestro aveva dedicato una versione di una delle sue opere. Il numero dei suoi discepoli aumentò e diventò una legione nel XII secolo. Tra loro si trovano Magister Copho, Ramualdo Guarna, la medichessa Trotula e molti altri.

Come abbiamo già notato, la vicenda costantiniana uscì dalla Sicilia e si estese fuori dal territorio dell'isola. In periodo diverso dall'epoca dell'Africano, sotto la dinastia angioina, apparve un altro filone della medicina araba. Si tratta del girgentino Farag Ibn Salim, che operò a Napoli alla corte del re Carlo I d'Angiò. Anche se è un non musulmano e dovrebbe essere escluso da questa trattazione, merita di essere ricordato per aver fatto conoscere al mondo europeo le idee di celebri scienziati arabi. Infatti, tradusse in latino la famosa opera *al Hawi (continens)* dello scienziato e filosofo ar-Razi (Rhazes) per il già nominato re angioino.

E con questo concludiamo questa parte.

Conclusione

In questo capitolo, abbiamo esaminato brevemente certi aspetti della vita dei musulmani della Sicilia durante la presenza araba dando anche qualche accenno sulla vita quotidiana dei

dell'Andalusia e grazie a Gherardo da Cremona, conobbe ar-Razi (Rhazes) e Ibn Sina (Avicenna).

Con la morte dell'Africano, la medicina non morì ma continuò a estendere i suoi raggi grazie ai suoi discepoli che furono decisivi per lo sviluppo della famosa Scuola di Salerno. Tra i suoi diretti scolari, ne citiamo due: uno, anche lui saraceno, si chiamava Johannes Aflacius (in arabo yahya Ibn Aflah). Come il suo maestro, questi prese il battesimo e l'abito benedettino in Montecassino, e si mise a comporre opere mediche come *Aureus liber*. L'altro, italiano, pare sia stato quell'Atto di Attone cui il maestro aveva dedicato una versione di una delle sue opere. Il numero dei suoi discepoli aumentò e diventò una legione nel XII secolo. Tra loro si trovano Magister Copho, Ramualdo Guarna, la medichessa Trotula e molti altri.

Come abbiamo già notato, la vicenda costantiniana uscì dalla Sicilia e si estese fuori dal territorio dell'isola. In periodo diverso dall'epoca dell'Africano, sotto la dinastia angioina, apparve un altro filone della medicina araba. Si tratta del girgentino Farag Ibn Salim, che operò a Napoli alla corte del re Carlo I d'Angiò. Anche se è un non musulmano e dovrebbe essere escluso da questa trattazione, merita di essere ricordato per aver fatto conoscere al mondo europeo le idee di celebri scienziati arabi. Infatti, tradusse in latino la famosa opera *al Hawi (continens)* dello scienziato e filosofo ar-Razi (Rhazes) per il già nominato re angioino.

E con questo concludiamo questa parte.

Conclusione

In questo capitolo, abbiamo esaminato brevemente certi aspetti della vita dei musulmani della Sicilia durante la presenza araba dando anche qualche accenno sulla vita quotidiana dei

musulmani dell'isola siciliana. Dopo, abbiamo parlato dei maggiori dotti e letterati siciliani arabi e delle loro opere come il poeta Ibn Hamdis, il geografo al-Idrisi e il traduttore medico Costantino il Siciliano e da ultimo Farag Ibn Salim che operò sotto gli Angioini. Con questi ultimi, anzi prima di loro, la Sicilia era ormai disarabizzata e con la sparizione della piccola colonia saracena di Lucera, i diretti contatti degli arabi con l'Italia in generale e la Sicilia in particolare si interruppero. Restano le indirette tracce linguistiche, letterarie, scientifiche dell'Arabismo nel corso ulteriore della vita italiana, cui dedicheremo il seguente ultimo capitolo della nostra trattazione.

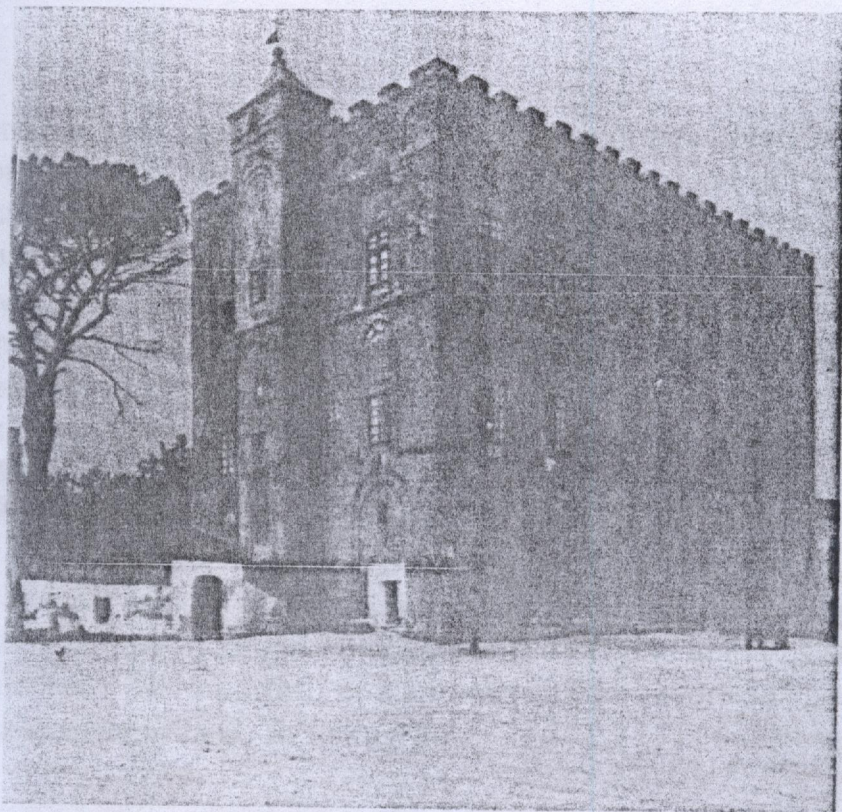
CAPITOLO 5

GLI ARABI NELLA CIVILTÀ ITALIANA

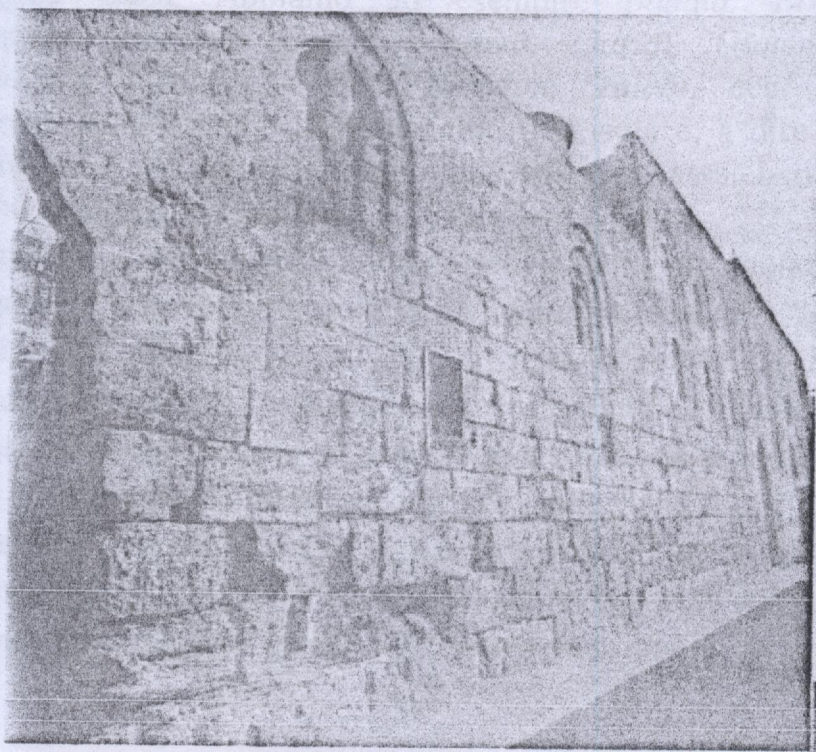
Abbiamo già visto, dunque, nelle pagine precedenti l'ultima presenza dei musulmani siciliani in Italia che, con la brutale lotta Angioina antimusulmana a Lucera nel 1300 vennero sterminati e cancellati dalla terraferma italiana. Questa sterminio non poteva fare scomparire le tracce di questo popolo che era rimasto in particolare in Sicilia, ma anche in Italia, per quasi cinque secoli: dallo sbarco a Mazara nell'827 allo smantellamento della colonia lucerina nel 1300. Questo gruppo etnico, dunque, poté lasciare tracce della propria lingua, cultura e civiltà non solo nei territori che hanno conosciuto la diretta presenza araba ma anche in tutta la penisola italiana. E volendo ricordare l'impronta lasciata, non possiamo non cominciare dalla la lingua araba, il primo veicolo della trasmissione della cultura araba in Italia e in Europa.

5.1. Gli arabismi nella lingua italiana

Evidentemente, la lingua araba è penetrata in Sicilia con i conquistatori arabi, e con essa convivessero il latino, il greco e il nascente volgare italiano dei vinti. Ma, in terraferma, questa lingua si è insinuata meno con le varie scorriere ma molto per via dei traffici e scambi commerciali e tramite le tecniche e le scienze varie. Prima di cominciare a riportare i diversi arabismi penetrati nell'italiano e nei suoi diversi tipi di linguaggio, ci sembra molto gradevole dare uno sguardo alla Sicilia per vedere le sue città e i vari luoghi che hanno mantenuto e mantengono ancora i loro nomi arabi. Ce n'è una miriade, ma qui dobbiamo



Palermo, La Zisa (dall'arabo 'al-aziz = nobile, splendente); la sua costruzione fu iniziata da Giglielmo I e compiuta dal figlio Guglielmo II.



Palermo, Castello della Favara (dall'arabo Fawwara = sorgente d'acqua).

riportarne solo alcune: Castrogiovanni, ricordata dagli storici arabi come Ibn Athir col nome di *qasrayanah* (*qasr* equivale a “castello” e *yannah* conosceva le forme *yannah*, *yanni* e poi *Ioanni* e *Giovanni*) da cui è derivato Castrogiovanni; Caltanisetta deriva dalla forma araba *Cal'at an-nisa'*, cioè “la rocca delle donne”; Favara da *Fawwara*, cioè “sorgente d'acqua”; la Zisa, il monumento costruito per ordine del re Guglielmo II, deriva da *al 'aziz*, cioè “l'eccelso”; Caltabellotta da *Cal'at al ballotta*, cioè “la rocca della quercia”; Marsala da *Marsa'Ali* (*Marsa* significa “porto” e *Ali* è un nome arabo) cioè “Il porto di ‘Ali’”; Cassaro da *qasr* che vuol dire “castello”. Se continuiamo a elencarli la lista non finisce presto; ci accontentiamo solo di questi esempi e seguiamo per ricordare altri vocaboli d'origine araba esistenti nel siciliano. Nel riportarli ci siamo serviti dei lavori del grande studioso e linguista G. B. Pellegrini.

5.1.1. Arabismi nel Siciliano

In Sicilia e nel meridione dell'Italia ci sono molti cognomi d'origine araba. Abbiamo ad esempio: *Badalà*, *Bosurgi*, *Buhagiar*, *Buscema*, *Càffaro*, *Cassa*, *Garufi*, *Giammusso*, *Marabutto*, *Modafferi*, *Mulè*, *Saladini*, *Taibbi*, ecc. Altro cognome assai comune in molte città dell'isola è, a dire dello stesso autore, *Macaluso* che potrebbe spiegarsi assai bene con l'arabo *makhlus* cioè “liberato e salvato”.

Gli arabismi toccano anche i diversi settori della vita economica: in agricoltura troviamo parole come: *bbúrgiu* da *burg* “torre”; *gaddèmi* da *Khadim* “uomo vile e servo”; *rabba* da *rahba* “mercato di grano”. In quanto alle costruzioni e agli utensili domestici abbiamo: *bàitu* da *bayt* “bottega dove si fanno grandi affari o casa”; *Barabba* da *qaraba* (o *qirba*) “bottiglia a grosso ventre per riporvi l'acqua”. Altri termini concernono gli indumenti e gli addobbi come: *tarca* da *tarha* “velo lungo che discende sino ai piedi”; *gassira* da *Hasira* “una stuoia”.

Ci sono anche piante che mantengono ancora nomi arabi: *addummi* da *daum* "palma nana"; *dardanu* da *dardar* "orno"; *Garifu* da *Harifi* "frutto o piante prodotti in generale d'autunno". Gli animali di nomi arabi in Sicilia sono meno frequenti. Fra essi ricordiamo: *bucecia* da *bugaga*, (secondo il Pellegrini ma in arabo si dice *da□a□a* "gallina"; *fuquruna*, *giuranna* ambedue dal dialetto arabo *faqrun* (a) e *□arana* che significano successivamente: "tartaruga" e "rana", *vuttuagh* da *wat wat* "pipistrello". Gli arabismi nel siciliano non sono solo sostantivi ma pure aggettivi; ecco qualche esempio: *macaduro* da *maqdur* "sporco"; *zizzu* da *aziz* "eccellente e prezioso" (come la Zisa di Palermo). Inoltre, esistono certi modi di dire siciliani che traggono anche loro la loro origine dall'arabo: *fari cassara* da *khasara* "perdita"; *Osara Osara* da *ya hisar* "peccato", Ohimé!". Per quanto concerne le espressioni che alludono a istituzioni dell'epoca musulmana sono meno numerose: *sciurta* da *Shurta* "soldato di guardia"; *algoziru* da *al wazir* "ministro".

Rimaniamo sempre in Sicilia per proseguire il percorso della ricerca degli arabismi nella sua parlata. Nelle tradizioni popolari di quest'isola è molto nota la figura di un certo *Giufà*, personaggio buffonesco molto comune nelle fiabe locali non solo siciliane ma anche calabresi e lo troviamo sotto queste forme: *Jungle*, *Jufà*, *Juhà* e *hohà*. Tale personaggio sembra essere, senza dubbio, lo stesso delle fiabe arabe, il celeberrimo *□uha*. Pellegrini di questo riferisce:

«[...] *Iguha* ben noto buffone e millantatore delle favole orientali la cui fortuna e diffusione si può seguire in tutto il bacino mediterraneo e, attraverso l'adozione da parte dei turchi, anche nella penisola Balcanica e addirittura fino in Russia e nell'interno dell'Asia»

(Pellegrini, G., B., *Gli arabismi nelle lingue neolatine con speciale riguardo all'Italia*, I, p. 74).

giufa, dunque, nelle favole sia siciliane sia arabe è uno stupido fortunato, talvolta scaltro, burlesco e bizzarro cui le storie finiscono sempre bene.

Dalle *fiabe italiane* di Italo Calvino, prendiamo un esempio. Si tratta della fiaba intitolata appunto "*Giufa e la statua di gesso*". Essa comincia così:

«C'era una mamma che aveva un figlio sciocco,
pigro e mariolo. Si chiamava Giufa. [...]».

(Italo C., *Fiabe italiane*, p. 1030).

La stessa figura con le stesse descrizioni si ripete in diverse altre fiabe di Calvino.

5.1.2. Arabismi nell'Italiano

Anche la lingua italiana contiene un numero assai considerevole di vocaboli arabi che sono presenti e ancora in uso in vari tipi di linguaggi. Come sappiamo, gli arabi hanno contribuito a trasmettere all'Europa molti tesori delle scienze arabe e greche traducendo molte opere in latino. Di conseguenza, molte voci e espressioni tecniche arabe sono rimaste nelle traduzioni latine e divenute abituali tra i cultori delle varie branche della scienze medievali. Tramite questo latino scientifico molte parole arabe sono state accolte nella lingua italiana. Si tratta di parole dotte e tecnicismi che vennero usati anche nei successivi secoli ma, a volte, abbandonati nell'uso. Non tutte le espressioni sono usate comunemente e hanno subito in qualche caso, notevoli alterazioni semantiche.

Iniziamo la raccolta degli arabismi con i termini che riguardano le scienze a cominciare dall'astronomia. Tra i termini abbiamo: *azimut* da *as-sumut*; *nadir* da *nazir* "l'opposto"; *auge* da *aug* "sommità e apogeo"; *astrolabio* da *asturlab*; *asub* da *aš-šuhub*.

Sempre in astronomia troviamo: *acarnar* o *Achernar* dall'arabo *ahir an-nahr* "la fine del fiume"; e va inoltre ricordato *almanacco* da *manakh* (clima o meteo). In quanto alle scienze matematiche, la terminologia è ben nota: algebra da *al-gabr*; algoritmo da *alkhawarizmi*", il nome del matematico arabo nativo di *Khawarizm*, regione dell'Asia"; cifra e zero risalgono alla medesima voce araba *Sifr* (vuoto). Questa è stata adottata anche nella cifra che prima equivaleva a "iniziale del nome" e via via i matematici la opposero ad "unità". Il campo della chimica o *alchimica*, ove il nome stesso è arabo, accoglie anch'esso molti arabismi: *alambicco* da *anbiq*; amalgama da *algama'a*; *l'elisir* da *iksir* e molti altri. In farmacopea troviamo: *sciroppo* da *sarab*; *giulebbe* da *gulab*; e anche *ma'naḥ* "acqua odorosa". Sempre nella sfera della nomenclatura farmaceutica troviamo un numero considerevole di nomi di piante che hanno virtù terapeutiche d'origine araba. Tra le più comuni menzionano: *barraggine* che risale all'arabo *abū'araq*; *Carvi* da *Karawiya*.

Altri termini toccano l'anatomia e sono divenuti d'uso quotidiano: *nuca* da *nukha'* "midollo spinale"; *racchetta* da *raha* "palmo della mano"; anche meri da *mari* "esofago".

Pellegrini nel suo studio non dimentica di dare degli accenni sul piccolo settore del lessico escatologico di cui riportiamo qui due esempi: *Barachin* che è il destriero escatologico del Profeta dell'Islam Muhammad *Buraq*; e *Ciamban*, il fuoco infernale ricordato nel Corano *Zabaniya*.

Se lasciamo il campo scientifico e passiamo al settore del commercio, soprattutto alle arti e tecniche attraverso cui furono introdotti gli arabismi in occidente, notiamo che il filone si ingrossa. Gli scambi commerciali erano fiorenti tra le famose repubbliche marinare italiane e i paesi della costa africana e l'Oriente. Così, le merci arabe entrarono in Italia e con arrivarono anche parole arabe. Del loro numero, Pellegrini scrive:

«Tali intensi contatti determinano l'assunzione diretta da parte dei mercanti e di marinai d'un numero assai

rilevante di voci arabe e orientali. E innanzi tutto si ricorderà che l'adozione di alcune particolari tecniche [...] ha determinato l'introduzione delle rispettive denominazioni».

(Pellegrini, G.B., *op.cit.*, I, p. 87)

Il numero era, dunque, assai massiccio e riguarda in particolare, come abbiamo già detto prima le arti e le tecniche quali il ricamo¹ da *raqm*; *tarsia* da *taršiya* "abbellimento", *tarsia* da *tarsi'*. Nella tecnica idraulica e architettonica troviamo: *noria* che risale a *na'ura*; *Caligi* da *Halig* "golfo"; *Cuba* anch'essa di origine araba *qubba* "Cupola" e ricordiamo a proposito la famosa Cuba di Palermo. Il lessico della navigazione e della tecnica delle costruzioni navali è molto ricco di vocaboli arabi. Ecco degli esempi: arsenale da *dar as-sina'a* e tra i nomi di navi abbiamo: *tarida* da *Tarida* "nave usata per il trasporto di cavalli". Altro nome è *Caracca* che secondo il Pellegrini risale alla parola *haraqa* "burlotto".

Altri vocaboli che hanno un certo legame con la navigazione sono forniti dai nomi di venti: *scirocco* e *garbino*. Oltre tutto questo, possiamo citare altri termini come *sciabica* da *Šabaka* ("rete"), e *cassero*, che nel significato marinaresco si riferisce a torrione, risale a *Qasr*, e la voce ammiraglio che trae origine da *amir* "comandante".

Abbandoniamo il mare e le sue navigazioni e approdiamo sulla terraferma, specialmente nei campi di battaglia per toccare la vita guerresca e mirare la ricerca sulle parole penetrate nella lingua italiana. È di origine araba *Cangiar*, che deriva da *khangiar*, "sciabola"; *razzia*, questa parola, al dire dello stesso linguista, è di recente introduzione e si riferisce a *gazwa*, "spedizione coloniale di saccheggio".

¹ Arte praticata a Palermo dove i musulmani fondarono un laboratorio di stoffa e di ricami che si chiamava *at Tiraz*, già menzionato nelle precedenti pagine.

Anche in musica si trovano termini arabi. Sono soprattutto nomi di strumenti, quali: *liuto* da *al-'ūd*; *ribeba* da *rabab*; *nacchera* da *naqqara*; *tamburo* da *tanbur*. Nel settore religioso, politico e amministrativo, sono arabe, naturalmente, le parole *moschea* da *masgid*; *miraneto* da *Manarah*, *muezzin* da *mu'addin*; *sultano* da *Sultan*; *califfo* da *khaliffa*; *cadì* da *qādi*; *caito* da *qa'id*; *dragomanno* da *turgman* e moltissimi altri..

Abbiamo già accennato e detto che le parole arabe toccano ampiamente il settore del commercio e il nucleo più consistente riguarda la terminologia della dogana e dei prodotti importati dal *Maghreb* e dall'Oriente. Tramite gli scambi commerciali, i mercanti hanno acquisito una considerevole conoscenza dell'arabo. Tra le parole che concernono la dogana, dunque, citiamo: *fondaco* da *funduq*, "alloggiamento per mercanti"; magazzino da *makhazin*; *tariffa* da *ta'rif*. E, fra i nomi delle monete, abbiamo il *mancuso* da *manqūš*, "coniato"; *daremo* da *dirham*, "moneta d'argento"; *tari* da *tariy*, "tenero", e *zecca* da *sikka*, conio.

Sono di derivazione araba anche: *giara* da *garra*, *caragga* da *garaffa*; *tazza* da *tassa*, *garbello* da *garbal*. L'introduzione degli arabismi nel settore della fauna non è molto ricco: *gazzella* da *gazal*; *giraffa* da *zarafa*. La cosa cambia quando si tratta della flora, e l'apporto dei nomi delle piante è assai più consistente. Il Gabrieli sostiene che questi nomi sono passati in buona parte attraverso la Sicilia: *limone* da *laymūn*, albicocco da *al-barqūq* (solo che in arabo vuol dire prugna); *zucchero* da *sukkar*; cotone da *qutun*; *zaferano* da *za'faran*; *carciofo* da *Huršūf*; *zebbibo* da *zibib* e l'elenco potrebbe essere ancora molto lungo.

Fin qua, notiamo che tutti gli arabismi che abbiamo menzionato sono dei sostantivi, ma ci sono altri che sono aggettivi e espressioni avverbiali. Tra questi riportiamo: *meschino* da *miskīn*; *cremisi* da *kirmizi*, "dal colore di cocciniglia", *bizzeffe* da *biz-zef*, "in abbondanza".

Concludendo, diciamo che la lingua araba ha potuto lasciare la sua impronta in quella italiana toccando i suoi vari tipi di

linguaggio e tutto quello che abbiamo citato in queste pagine fa parte di un piccolissimo insieme che è ancora vivo mentre maggiore è il numero di vocaboli caduti in disuso.

Dopo la lingua, passiamo al campo della letteratura per cercare qualche traccia di questo gruppo etnico nelle opere italiane.

5.2. L'influsso arabo sulla letteratura italiana

Pur non essendo molto esperti in questo campo, proviamo a dare, tramite queste pagine, qualche accenno sull'influsso arabo nelle opere di qualche scrittore italiano e scoprire se esistono tracce della letteratura araba in quella italiana. Ci sembra adeguato cominciare ad esaminare la poesia siciliana perché successiva alla scuola araba, per sapere se ci sono legami di continuità fra esse oppure no.

5.2.1. L'influsso della poesia araba in quella siciliana

La poesia araba era presente in Sicilia, non solo durante la dominazione, ma continuò a fare strada anche nel periodo normanno, soprattutto sotto la corte di Ruggero II. Infatti, le sue ultime voci si spensero nella seconda metà del XII secolo. Dopo, con Federico II fiorì la famosa scuola poetica siciliana. Qui osiamo porre una domanda: tra queste due scuole poetiche esistono somiglianze? O vogliamo dire, possiamo rintracciare qualcosa di comune tra loro? O in altri termini, la seconda ha preso qualcosa dalla prima?

Ci pare che siano da esaminare qui la forma e il contenuto. Nelle due poesie, pur essendo operate nello stesso *loco*, sembra non ci sia un rapporto di continuità. Se prendiamo ad esempio la forma, notiamo che non ci sono somiglianze perché quella araba non è una poesia strofica ma è nota in forme metriche classiche. Dal momento che la forma della poesia araba è diversa da quella

siciliana, essa è anche lontana da quella della nascente poesia italiana. Bisogna qui richiamare le parole dello studioso Pagliaro:

«fra la fase araba dell'isola e la rinascita latina dell'età fredericiana corrono numerosi fili, ma nessuno che leghi la poesia araba, che pure ebbe in Sicilia nobilissimi rappresentanti, con la poesia in volgare romanzo»

(Pagliaro, A., *Poesia giullaresca e poesia popolare*, p. 237)

Ma non c'è nessuna vena concettuale che permette una comunicazione fra i due mondi? Secondo lo stesso autore, tale vena è rintracciabile in un componimento popolare siciliano. Si tratta di uno strambotto di cui riportiamo qui solo alcuni versi:

Di 'na finestra s'affaccian la luna
E 'nta lu mienzu la stidda Diana
Su' tanti li spenduri ca mi duna;
Lampi mi parsi di la tramuntata: -
C'è la Gaitu, e gran pena mi duna,
Voli arrinunzu a la fidi cristiana
Nun vi picchiati dubbiu patruna,
L'amanti a v'amau, v'assisti e v'ama.

(*Ibid*, p. 238)

La parola che ci attrae dopo la lettura di questi versi è senza dubbio *Gaitu*, carica araba che deriva da *qa'id*, che è stata conservata in Sicilia fino all'epoca Sveva. Ma forse la cosa che ci attrae anche di più è l'immagine presente nel primo verso, tipica ed esclusiva della poetica araba. Il Pagliaro, provando ad esaminare il verso, dice che se alla «luna» attribuiamo il senso proprio essa non ci dà nessun senso, ma tutto il componimento diventa chiaro e comprensibile se questa parola viene sostituita con «donna amata» o «donna bella» che sono metafore proprio

della lirica araba e di quella persiana. Dunque la «luna», oltre al significato proprio, registra anche il senso di «bella» e «persona amata».

Un altro punto anch'esso molto importante è il rapporto di bellezza tra la donna amata e le altre donne o compagne. Questo rapporto è lo stesso esistente tra la luna e le altre stelle (cioè le compagne). Quest'immagine è presente in un verso del poeta arabo 'Omar Ibn Abi Rabi'a, tradottoci da Gabrieli:

*Stelle fulgenti, placide e tranquille, esse
circondanouna piena luna al suo apparire.*

(Gabrieli, F., *La letteratura araba*, p. 113)

La stessa immagine appare nel secondo verso:

E'nta lu mienzu la stidda Diana

La luna che si affaccia alla finestra è l'amata e «le due stelle diane» che le stanno accanto sono le ancelle, che di solito affiancano una donna.

Questi due punti, dunque, ci permettono di dire che esistono degli influssi arabi diretti e concreti. Il Pagliaro fa un'altra osservazione: dall'ambito poetico l'immagine della «luna – donna bella» è passata all'uso parlato. L'autore spiega questo punto dicendo:

«[...] Conferma di tale influsso si ha nel fatto che ancora oggi in Sicilia, come molte parti mi viene confermato, l'espressione *facci di luna* è usata per indicare “donna bella”».

(Pagliaro, A., *op.cit*, p. 241)

Per concludere, resta indimostrabile un qualsiasi influsso della poesia araba di Sicilia nella nascente poesia italiana, ma è assai presente l'influenza arabo-islamica sui vertici della poesia e del

pensiero italiano nel Basso Medioevo. Proseguiamo subito con altri esempi.

5.2.2. Dante, Petrarca, Boccaccio

Iniziamo qui con il padre della lingua italiana e celebre poeta della *Commedia*. La presenza degli arabi nel suo capolavoro è scarsa e i riflessi della civiltà arabo-musulmana è altrettanto scarsa. Solo cinque figure appaiono in tutta l'opera: il Saladino, il profeta dell'Islam Muhammad e suo genero 'Ali Ibn Abi Talib, Averroè e infine Avicenna.

Il primo personaggio, molto famoso nelle Crociate, è stato riportato in questi versi:

*Vidi quel Bruto che caccio Tarquino,
Lucrezia, Iulia, Marzia e Corniglia;
e solo, in parte, vidi 'l Saladino.*

(*Inferno*, IV, 127-29)

Pur essendo un «infedele» del tempo Cristiano, Saladino (Salh ad-Dine), il Sultano d'Egitto (XII secolo), viene messo da Dante nel Limbo insieme agli spiriti magni. Il poeta lo considera un esempio di liberalità soprattutto per le sue imprese della prima e terza Crociata.

Sempre nel Limbo appaiono altre due figure arabe. Si tratta dei due scienziati e filosofi Averroè e Avicenna:

*Euclide gemetra e Tolomeo
Ipocràdote, Avicenna e Galieno,
Averois a che 'l gran comento feo.*

(*Inferno*, IV, 142-143)

Anche loro, come Saladino, rappresentano due «infedeli» del mondo Cristiano. I due grandi e celebrati commentatori di Aristotele ebbero una grandissima influenza sullo svolgersi del pensiero filosofico e Dante li conosce e cita i commenti di ambedue.

Per quanto riguarda gli altri due, Dante li incontra nella bolgia contenente gli scismatici e i seminatori di discordia. Il poeta vede Muhammad e suo genero mutilati da un diavolo armato di spada.

*Mentre che tutto in lui veder m'attacco,
guardommi e con le man s'aperse il petto,
dicendo: «Or vedi com'io mi dilaccio!
vedi come storpiato è Mäometto!
Dinanzi a me sen va piangendo Ali,
fesso nel volto dal mento al ciuffetto.*

(*Inferno*, XXVIII, 28-33)

Il profeta è messo in questa bolgia perché è ritenuto da Dante come il maggiore operatore di scisma in seno alla cristianità. Lo vede spaccato in due perché, sempre secondo il poeta, forse aveva scisso in due la Chiesa. Lo stesso per Ali, che è considerato scismatico per aver fondato una nuova setta, quella Sciita, all'interno dell'Islamismo. A lui, invece, è staccata solo la testa, e esattamente dal mento all'attaccatura dei capelli sulla fronte. Ali, dunque, compie nel suo corpo (dal mento in su) quel che manca alla spaccatura del Profeta, forse a indicare un'ulteriore divisione all'interno dell'Islam.

Questo riguarda la presenza degli arabi nel poema dantesco; per quanto concerne, invece, i rapporti fra questo sommo poeta e il mondo arabo-islamico, essi hanno suscitato delle controversie e costituito un problema soprattutto quando Asin Palacios, nel sesto centenario della morte del poeta, lanciò la sua tesi su *La escatologia musulmana e la Divina Commedia*. Asin Palacios

illustrò delle analogie fra la visione dantesca dell'oltretomba e quella risultante da svariatissime fonti arabe. La sua tesi fu respinta, allora, dalla maggioranza della critica dantesca semplicemente perché non aveva dato prove che il libro della scala fosse giunto all'ambiente trecentesco, o proprio a Dante. Asin Palacios stesso confessa:

“il fatto che su cui si basano le critiche del primo gruppo è innegabile. Realmente non possediamo un documento che provi inequivocabilmente che Dante conobbe e imitò i modelli islamici. Nemmeno Dante lo confessa, né alcun testimone contemporaneo lo insinua o suggerisce.”

(Asin Palacios, M., *Dante e l'Islam*, II, *Storia e critica di una polemica*, p.69)

Ma, passato qualche decennio dalla sua formulazione, la tesi delle fonti arabe del poema dantesco ebbe una sua riviviscenza con la pubblicazione ad opera di E. Cerulli (1949) del *Libro della scala*: un testo escatologico arabo spagnolo di cui si è perduto l'originale arabo, ma esistono due versioni in latino e in antico francese fatte eseguire da Alfonso X di Castiglia nella seconda metà del Duecento. Si tratta di un tipico esemplare dell'ascensione del profeta Muhammad nei regni dell'aldilà. Il *Libro della scala* pare fosse passato dalla Spagna arabo-giudaico-cristiana al resto dell'Occidente e così era diventato accessibile alla cultura cristiana dell'età di Dante.

Cerulli cercando di trovare una prova concreta dell'arrivo in Occidente ed alla portata degli ambienti culturali della Firenze del XIII secolo, di una opera della letteratura araba che parla del viaggio oltremondano di Muhammad, raccoglie un insieme di testi di diverse lingue europee fra cui si trova un poema di Fazio degli Uberti, l'autore del *Dittamondo*. In quest'opera viene menzionato il libro della scala. Questi versi ne sono una testimonianza:

☆
مكتبة
جامعة القاهرة

*E tutte queste cose a lor diletti
Dice che usar potranno così come
Nel mondo fanno, e saran lor soggetti.
Ancor nel libro suo che scala ha nome,
Dove l'ordine pon del mangiar loro,
Divisa e scrive quivi d'ogni pome.*

(Cerulli, A., *Il libro della scala e la questione delle fonti arabo-spagnoli della Divina Commedia*, p.354)

Questo autore parlando del profeta cita «il libro suo che *scala* ha nome» (qui *suo* si riferisce al profeta, ritenendo allora che fosse lui l'autore di quest'opera). Il secondo scrittore fu il predicatore quattrocentesco Roberto Caracciolo che conosceva anche lui il libro e diede perfino il titolo *Helmaerich* (cioè dall'arabo *al-Mi'ra*□, "la scala") a un suo libro.

Queste sono due testimonianze che provano che il *Libro della scala* aveva avuto un'eco nell'Italia trecentesca e che era penetrato nell'ambiente culturale di Dante. Il testo, quindi, ha potuto fornire al poeta un importante elemento d'ispirazione per il suo capolavoro.

Tra le analogie che ci sono tra le due opere ricordiamo ad esempio le guide: Dante ne aveva tre, Virgilio, Beatrice e San Bernardo, mentre il profeta ne aveva solo una: l'Angelo Gabriele; Dante ha incontrato nella selva oscura tre animali, mentre il profeta Muhammad è stato trattenuto da tre voci. Le analogie s'articolano anche nelle schiere degli angeli e custodi dei regni incontrati da Dante e Muhammad durante il loro viaggio.

Rimaniamo sempre con Dante ma con l'altra sua importante opera, il *Convivio*. In quest'opera, parlando degli scienziati e dei filosofi, Dante non dimentica di citare qualche grande arabo come Algazel (al-Ghazzali), Avicenna e gli astronomi AbulMasar (Abu Ma'ashar), Alfargano (al-Fargani) e Alpetragio (al-Bitrugi). Riportiamo come esempio un passo del secondo trattato di quest'opera:

conoscere e al tempo stesso di giudicare la poesia araba. Come gli era giunta questa poesia? Il Gabrieli suppone che non gli sia giunta dalla Spagna, bensì dall'Egitto o dalla Siria attraverso uno dei suoi corrispondenti che gli avrebbe tradotto qualche *qaside* in latino o in volgare, come Giovanni da San Vito che aveva viaggiato in Oriente.

Con i poeti, sono liquidati dal Petrarca anche i medici e i filosofi arabi. Ritorna qui a suonare la sua frase *odi genus universum*. Tutta quella scienza medica araba, trapiantata da Costantino l'Africano e poi da Gherardo da Cremona in Spagna, era respinta dal poeta.

Gli sfuggiva forse che sono stati loro a trasmettere e sviluppare le scienze mediche arabe e greche. La stessa posizione è per la filosofia. Qui l'antiarabismo si presenta nel suo antiaverroismo. Nell'epistola al Dondi non ce ne dà nessun accenno, ma in altri casi sì, come quella indirizzata all'amico Ludovico Marsili, in cui lo incita a comporre una confutazione di Averroè:

«perfidum canem rabidum, qui forore actus nefando
contra dominum suum christum nostramque catholicam
fidem latrat»

(*Ibid*, XV, 6)

L'antiaverroismo petrarchesco è rintracciabile ancora una volta nell'epistola (V, 2), della stessa opera, indirizzata a Boccaccio in cui parla di una discussione fatta in seguito ad una visita di un averroista a Venezia.

Tutto questo riguarda Dante e Petrarca, ma passiamo a Boccaccio ed esaminiamo la sua grande opera, il *Decameron*. Come sappiamo, quest'opera è un insieme di cento novelle raccontate in dieci giornate, dieci ogni giornata, da sette donne e tre giovani ragazzi. Il *Decameron* pare sia stato composto sull'esempio della famosa opera araba *Mille e una notte* di un anonimo iracheno del IX secolo. Oltre a questa somiglianza, troviamo in alcune novelle qualche traccia dell'influsso arabo. Ad esempio nelle (I, 3) e (X, 9) l'autore riporta, tra i personaggi della storia, la figura del

famoso condottiero musulmano Saladino. Nella premessa di quest'ultima novella dice:

«Il Saladino in forma di mercatante è onorato da messer Torello Fasssi il passaggio; messer Torello dà un termine alla donna sua a rimaritarsi; è preso, e per acconciare uccelli viene in notizia del Soldano [...]

(Boccaccio, *Il Decameron*, X, 9)

Abbiamo poco da aggiungere al riguardo, perché oltre alla presenza di questo noto personaggio non è rintracciabile nessun'altra testimonianza di arabi, e a dire di Gabrieli, quest'autore non sapeva né l'arabo né aveva conoscenza della civiltà araba.

5.2.2 Quattro e Cinquecento

Passando a questi due secoli esattamente alle opere di Tasso e Ariosto, gli arabi appaiono sempre sotto una luce negativa; e la posizione petrarchesca si ripete ancora. Il Tasso in *Gerusalemme liberata* ci riporta l'immagine di questo gruppo etnico:

*De la santa città gli empi pagani epien di fè, di zelo,
ogni mortale Gloria, imperio, tesor mette in non cale.*

(Tasso T., *Gerusalemme liberata*, I, VIII, 62-64).

I saraceni sono dunque «pagani» selvaggi e campioni di mera miscredenza. Altri versi risuonavano:

*Suo d'Antiochia altri principi mira,
e leggi imporre ed introdurre costume
ed arti e culto di verace nume.*

(Ibid. IX, 70-72).

In altri versi sono erranti e ladroni:

*Soggiunse a questo poi, che da le navi
sendo condotta vettovaglia al campo,
I cavalli e i camelli onusti e gravi
Trovato avevano a mezza strada inciamp;
E che i lor difensori uccisi o schiavi
Restar pugnando, e nessun fece scampo,
Da i ladroni d'Arabia in una valle
assaliti a la fronte ed a le spalle.*

(Ibid, V, LXXXXVII, 689-697).

L'immagine degli arabi è maldipinta ancora nella poesia cavalleresca dell'Ariosto, e proprio nell'*Orlando Furioso*. I sacerdoti islamici sono semplicemente idolatri e adoratori di Macone (una varietà antica del nome di Muhammad).
Ne sono testimonianza questi versi:

*Dentro a Biserta i sacerdoti santi
Supplicando col populo dolente
Battonsi il petto, e con dirotti piani
Chiamano il lor Macon che nulla sente;
Quante vigilie, quante offerte, quanti
Doni promessi son privatamente,
quanto in pubblico templi, statue, altari,
Memoria eterna de lor casi amari!.*

(Ariosto, L, *L'orlando Furioso*, XL, 13)

Oltre a Tasso e all'Ariosto, troviamo nel Cinquecento qualche influsso dell'arabo in una certa commedia di G.A. Fiancarli intitolata *la Zingana*. Questi avendo fatto diversi viaggi in Oriente, aveva potuto raccogliere delle conoscenze dell'arabo e dei suoi dialetti. Infatti, nella citata commedia, Giancarli

introduce delle parole e perfino espressioni e frasi arabe, che pare appartengono a un rozzo vernacolo egiziano.

Citiamo a proposito alcuni esempi:

«Zingana: star megia talerà gia rai, fil beit'l giadi
andremo sul casa de zudei, e cercar und'ella star»

(Fiancarli, G. A, *la Zingana in Teatro veneto*, p. 446)

È da notare qui l'espresione "fil beit'l giadi" che in arabo classico suona "fi al-bayt al- $\square$ iadid" e che vuol dire "nella casa nuova".

Un'altra espressione la troviamo in questo enunciato:

«Zingana: Taib'ben, mafis giudarmi sil beled no star
del zudei ca in chesta terra».

(Ibid.)

"Taib'ben, mafis giudarmi sil beled" è tutta una frase trascritta e che vuol dire "Ebbene, non ci sono gendarmi nella città". Le espressioni e le frasi in dialetto arabo si ripetono frequentemente nella sua commedia. Eccone un altro e ultimo esempio:

«Zingana: Ane arf chiede, così mi saber»

(Ibid, p. 467)

Qui è arabo dialettale e "Ane arf chiede" significa "io so così". Ripetiamo che non si tratta solo di parole ma anche di frasi intere.

Vale la pena qui menzionare anche il nome dell'autore che ipotizzò per primo l'influenza della rima araba su quella spagnola e provenzale. Si tratta di G.M. Barbieri che, cominciando a parlare dell'*origine della poesia rimata* ha dato un *input* alla questione della tesi araba che doveva rinascere solo nel Settecento, quando è stata pubblicata la sua opera, e sviluppata fino al Novecento.

5.2.3. Sei e Settecento

Del Seicento, Gabrieli ci dà, in questo passo, un'idea generale:

«In questo secolo s'inizia, entro e fuori d'Itali, la scoperta della civiltà araba medievale come lontano fatto storico».

(Gabrieli, F., *Gli arabi in Italia*, p. 258)

Infatti, in Italia, una fitta schiera di dotti arabo-cristiani, comel Naironi, Assemani ed Ecchellense, cominciò ad operare presso il Vaticano. E, all'Università romana, il lucchese P. Ludovico Marracci cominciò ad insegnare l'arabo. Se però cerchiamo qualche influsso arabo nei riflessi letterari italiani troviamo un deserto.

Notiamo solo alcuni versi scritti dal viaggiatore Pietro della Valle del quale Isabella e Franco Focherini dicono:

«Fu conosciuto come uno dei maggiori linguisti del tempo: conosceva bene latino e greco, parlava e scriveva turco, arabo e persiano [...]»

(Focherini, F., e I., *Il ministero del profeta al-Mansùr*, p. 21)

Da queste righe sembra che Pellegrino possedesse conoscenze dell'arabo, ma Gabrieli sostiene il contrario dicendo che non aveva che conoscenze superficiali e si occupava piuttosto del mondo persiano.

Questa assenza dell'influsso arabo potrebbe essere spiegato dalla decadenza politica e culturale degli Arabi che erano stat assoggettati all'impero turco. È per questo che crediamo che l'Arabismo ha avuto poveri echi letterari nel Sei e forse anche il Settecento.

Come abbiamo già accennato, fu tuttavia nel Settecento che sé cominciato a parlare dell'influenza araba sulle origini della poesia rimata, ad opera di Barbieri in uno scritto pubblicato dal

Tiraboschi solo nel 1790. Gli studi continuano poi con Muratori, Crescimbeni e anche con lo stesso Tiraboschi.

Anche nella stessa Sicilia, un tempo araba, cominciò a fiorire una serie di studi. Tra essi viene ricordato qui l'abate Vella con la sua «menzogna saracina». Era un falsificatore e inventore di documenti sulla storia della Sicilia araba (l'opera è stata riscritta da Leonardo Sciascia sotto il titolo il *Consiglio d'Egitto*). Questa menzogna, spinse Meli, Morso e Mortillaro a dare inizio ad altre opere.

Con questi autori possiamo dire che la figura degli arabi riappare di nuovo nelle pagine della letteratura italiana.

5.2.4. Otto e Novecento

Nell'Ottocento, si stabilì un contatto letterario assai intenso tra le grandi letterature europee e l'Oriente arabo. Esattamente nella prima metà, ci fu una fioritura straordinaria i studi orientali: in Germania con Goethe e Ruckert; in Francia con Hugo e Le Conte e in Inghilterra con Byron, Coleridge e molti altri. Di seguito, cominciarono ad apparire «gli orientalisti» come il tedesco J. Von Hammer, il francese A. Silvestre De Sacy e l'inglese W. Jones. In quanto all'Italia romantica, se paragonata con queste letterature, troviamo che questa simbiosi tra scienza e letteratura orientalizzante mancò del tutto. E così, nella poesia romantica non ci sono echi e colori dell'oriente arabo.

Tuttavia, nella seconda metà di questo secolo «orientalista», maledetto dal Carducci, varie opere nacquero e spezzarono il silenzio del primo cinquantennio. Stiamo parlando d' autori illustri che hanno mostrato notevoli capacità letterarie in molti campi relativi agli elementi arabi. Il capolista è il grande storico siciliano Michele Amari, molto presente nelle pagine di questa ricerca. Amari scrisse molte opere in cui trattò, per lo più, tutto quello che riguardava la storia degli arabi e la loro presenza in Sicilia; inoltre, si dedicò perfino a tradurre delle opere letterarie

arabe come *Il libro di Ruggero* di Al- Idrisi e *Diwan* di Ibn Hamdis, tutte raccolte nella Biblioteca arabo-sicula. Dell'esecuzione della sua grande opera storica, su cui ci siamo appoggiati molto per la trattazione storica, *La storia dei Musulmani di Sicilia*, Flora, F., dice:

“Scrivendo la *Storia dei Musulmani di Sicilia*, l'Amari volle illuminare un periodo storico della sua gente, sentire quel che di arabo era passato nell'isola, indagare con aspettazione curiosa e gradita una società di cui egli era tra i pochi europei che conoscessero la lingua.”

(Flora, F., *La letteratura italiana*, II, p.690)

Nello stesso campo è da citare anche L. Castani; e la lista si arricchisce anche con l'opera numismatica del Castiglioni quella epigrafica di Lanci, quella filologica di Ignazio Guidi, e altri ancora. Grazie a questi grandi, la conoscenza scientifica dell'arabo e dell'Islam fece negli ultimi decenni dell'Ottocento passi da gigante.

Accanto a questo bagaglio, nacquero altri libri di viaggio e d'esplorazione come quello di R. Manzoni sullo Yemen e di De Amicis sul Marocco.

In quanto al Novecento, le cose sembrano cambiate. L'interesse della letteratura e la cultura italiana nei riguardi della civiltà musulmana cominciò ad apparire più evidente. Semplicemente, crediamo, perché l'Italia nei primi decenni ebbe un contatto diretto con i musulmani. Con questo intendiamo l'occupazione italiana della Libia. Così, la cultura italiana si incontrò direttamente con quella arabo musulmana.

Venne sviluppata di più la traduzione dall'arabo in italiano. Mentre nell'Ottocento questa era basata solo su qualche opera scientifica araba (come testimonia Amari nella biblioteca arabo-sicula), nel Novecento, l'orizzonte si allargò a tutto il panorama della letteratura araba classica, dalla poesia preislamica al Corano e alla letteratura contemporanea. Del Corano menzioniamo qui le

versioni complete di Bausani e di Piccardo. Vennero tradotti integralmente i cicli narrativi di *Calila wa Dimna* e delle *Mille e una notte* e, accanto a questi, anche altri campi quali opere religiose, filosofiche, ecc.

Oltre alle traduzioni, apparvero molti studi sul popolo arabo prima e dopo l'Islam, sulla prassi della sua conquista e sulla lingua stessa e la poesia. Tra in nomi che brillano ricordiamo Rizzitano, Cerulli, Nallino, M. e Nallino, C. A., di cui il Gabrieli dice:

«"degli arabi voglio sapere tutto", suona il famoso programma Nalliniano; e fedel a quel superbo ideale totalitario, anche nel campo letterario il Maestro spaziò per tutto l'arco della sua evoluzione, da Nabigha alla letteratura contemporanea»

(Gabrieli, *Arabeschi e studi arabi*, p. 281)

Non dobbiamo dimenticare, qui, il nome di Francesco Gabrieli e tutte le sue opere sugli arabi, sulla loro storia e la loro letteratura. Così, dopo aver visto, nell'arco di quasi un millennio, le tracce degli arabi nella letteratura italiana, mettiamo fine a questa trattazione e ci gradisce perseguire la raccolta delle loro tracce nell'arte islamica in Sicilia in particolare e in Italia in generale.

5.3. L'arte araba in Italia

Un popolo invasore che lascia in una nazione delle tracce della propria lingua e che ha certi influssi non trascurabili sulla sua letteratura non è escluso che possa lasciare un'impronta della propria arte.

Nell'isola siciliana quasi nulla purtroppo ci resta che risalga con sicurezza al periodo della dominazione araba. Dunque, ad esempio, non è sicuro che il Castello della Favara a Palermo sia stato fondato dall'emiro Kalbita Ga'far; l'ipotesi è stata avanzata

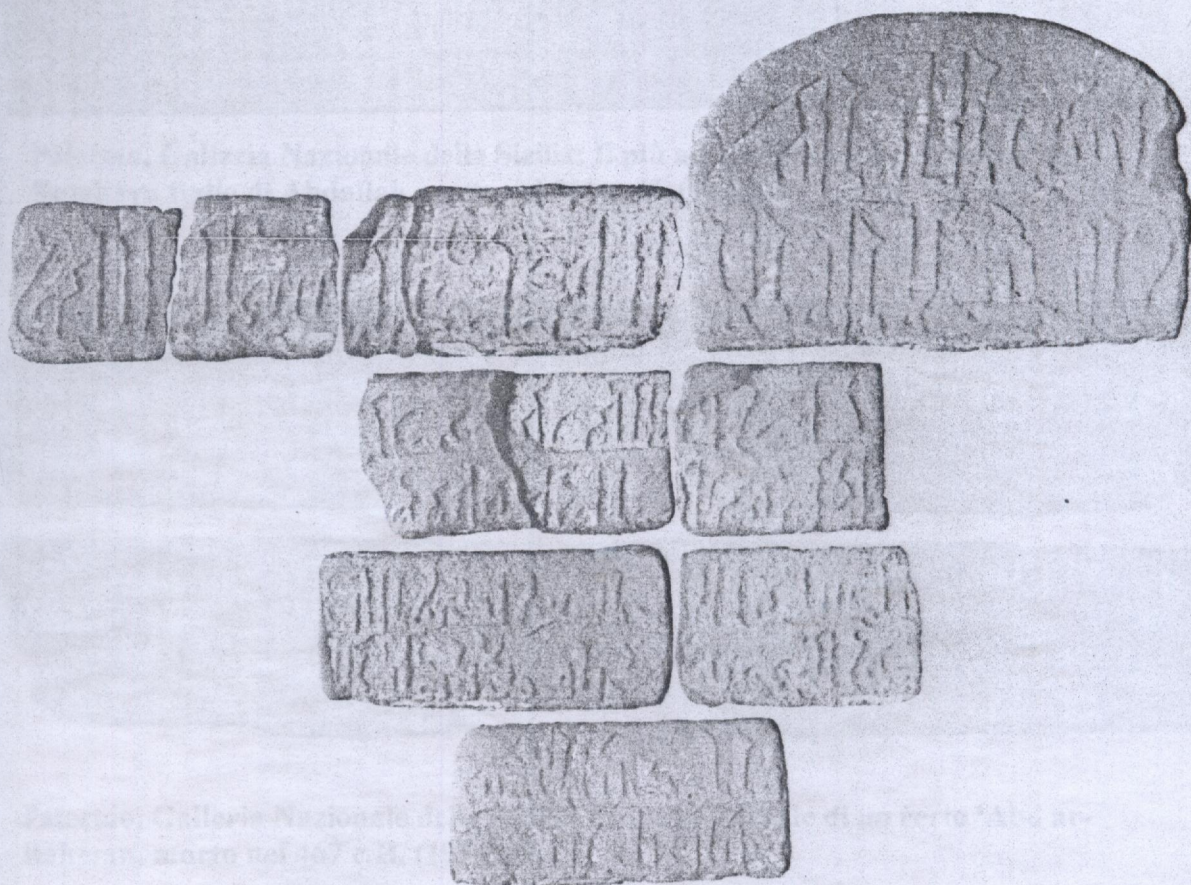
dallo storico Amari, ma attende ancora una verifica. La stessa cosa per i bagni di Cefalà Diana, che potrebbero risalire al periodo della dominazione araba, ma la cosa non è certa. Nel corso del restauro della chiesa di San Giovanni degli Eremiti nel 1881, venne scoperta una moschea, sicuramente di destinazione araba, formata da una sala di preghiera a due navate che si affacciava su una corte porticata. Senz'altro, i due elementi che rispecchiano e rappresentano di più quanto la civiltà araba musulmana fosse penetrata in Italia sono il Corpus delle iscrizioni arabe, i nuovi metodi di costruzione e le strutture architettoniche.

5.3.1. L'epigrafia

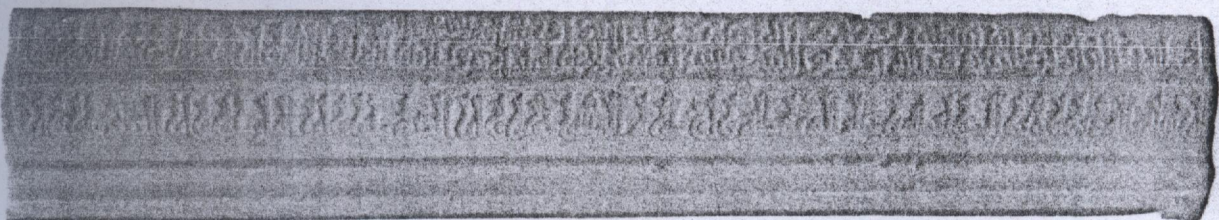
Il *Corpus* delle epigrafie arabe raccolte in Sicilia supera di poco la settantina d'unità, diviso fra quelle edili o monumentali e quelle funerarie.

Come sappiamo, la scrittura araba impiegò due tipi calligrafici fondamentali: quello ad andamento angolare detto *cufico*, perché ritenuto elaborato da Kufa, in Iraq, e quello ad andamento rotondo, corsivo, la cui varietà più antica è chiamata *naskhi*, dalla quale poi derivano molte altre varietà. E nelle iscrizioni arabe di Sicilia il *cufico* ricorre quasi sempre sulle steli funerarie, mentre il *naskhi*, la grafia corsiva, è impiegato di preferenza sulle epigrafi edili.

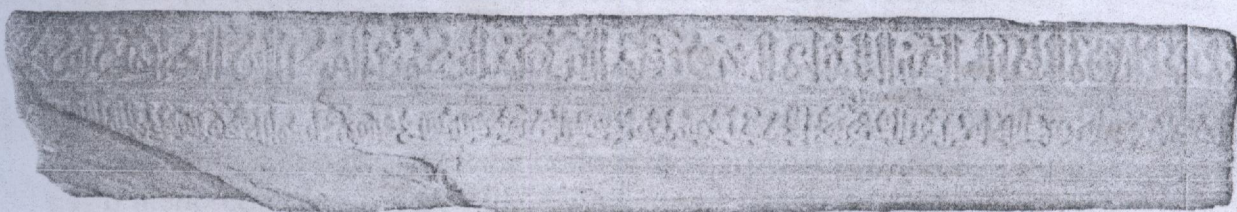
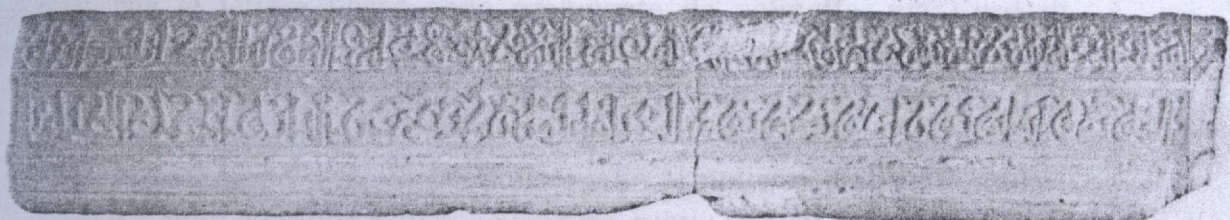
La più antica iscrizione siciliana è quella edile di Termini Imerese col nome del califfo fatimide al-Mu'izz, datata agli anni 953-960, scolpita su blocchi di pietra appartenenti a un edificio scomparso; e un'altra iscrizione conosciuta solo da disegni, che ornava un edificio presso la porta a mare del Cassaro, nella quale l'Amari lesse l'anno dell'Egira 369/970. Queste iscrizioni continuarono, come testimoniano alcune epigrafi edili di edifici religiosi e civili, scolpite in cartigli o in fasce anulari su colonne. L'epigrafia funeraria rientra praticamente tutta nel periodo Normanno. Ne è stata scoperta solo una che proviene da



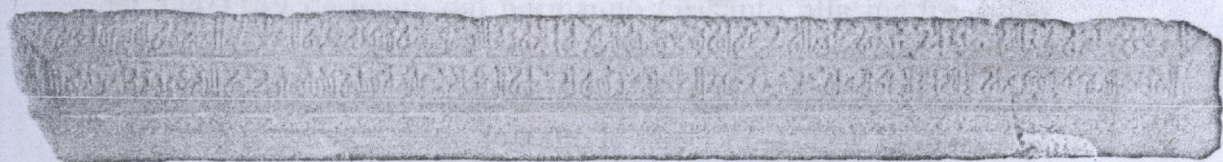
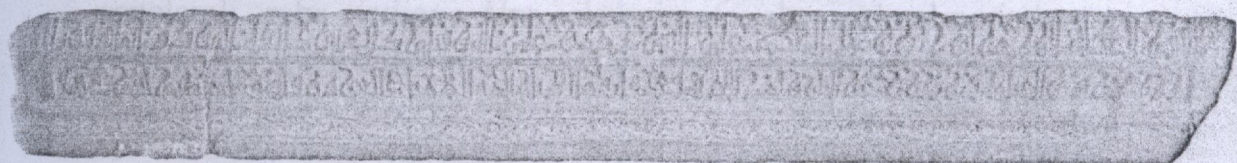
Termini Imerese, Museo Comunale: iscrizione frammentaria in caratteri cufici ritenuta la più antica (953/960).



Palermo, Galleria Nazionale della Sicilia: Il più antico sepolcrale. È del qa'id Rumhaya figlio di Abdallah, morto nel 531 a. H. (1137).



Palermo, Galleria Nazionale della Sicilia: Cippo sepolcrale di un certo 'Abd ar-Rahman, morto nel 467 c.H. (1074)



Palermo, Galleria Nazionale della Sicilia: Cippo sepolcrale di un certo Adb al-Hamid, morto nel 467 a.H.

Siracusa, purtroppo priva della data che potrebbe collocarsi, secondo gli archeologi, tra la fine del IX e i primi del X secolo. La più antica stele sicuramente datata è invece proveniente da Trapani, che fu scolpita però nel 465 a.C./1072, soltanto cinque anni prima che la città cadesse in mano Normanna.

Quest'epigrafia funeraria si trova su steli verticali, orizzontali prismatiche o «a lama» e cippi colonnari. Ci sono steli sepolcrali che contengono una grafia le cui lettere mantengono la loro forma normale e ci sono altre in cui le lettere vengono sviluppate con un'elegante decorazione vegetale nelle apicature, come ad esempio quella di Palermo dell'anno 1137. In altre notiamo pure che le lettere basse sono prolungate da palmette, ma l'uso di queste palmette è ridotto. Questo stile è ben esemplificato su alcune steli prismatiche palermitane: due dell'XI secolo (del 647/1074), e un'altra del 517/1123.

Altro gruppo d'iscrizioni sono quelle scolpite su steli rettangolari e a cippi a colonnetta: sono proprio quelle trovate a Trapani.

Per creare un equilibrio ornamentale nella fascia iscritta, le lettere alte vengono scandite mediante espedienti grafici in modo tale che la zona degli apici si sviluppi formando una sorta di bordatura e la parte mediana delle aste si articola con intrecci più o meno complessi. Tale stile è evidente in una stele prismatica a Palermo del 566/1171.

Sono scomparse purtroppo altre iscrizioni *cufiche* come quelle fatte su calcare che ornavano in altri tempi i Bagni di Cefalà Diana.

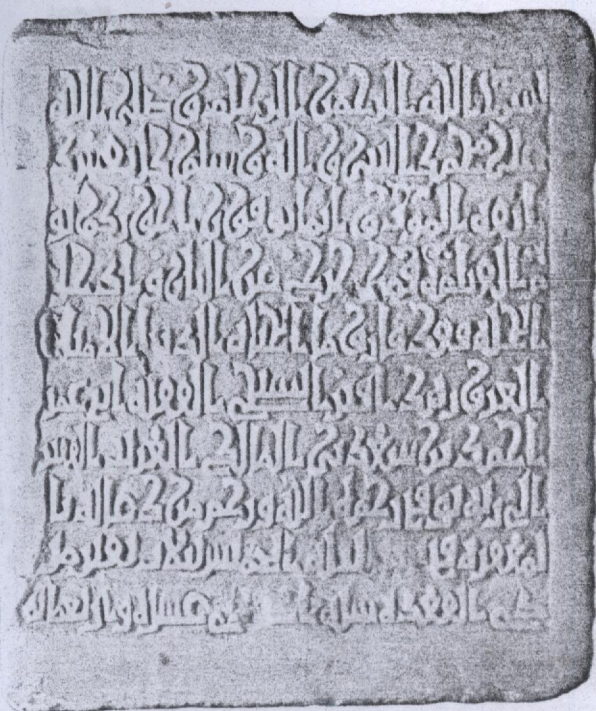
La presenza del carattere *naskhi* compare poco nelle epigrafi sepolcrali arabe siciliane. Una sola epigrafe, che risale al periodo islamico, è quella trovata a Termini Imerese, fatta su una stele prismatica frammentaria che risale al VII secolo. Ci sono altre due epigrafi sempre in corsivo, ma sono sepolcrali cristiane: una del 544/1149 dedicata dal normanno Grisanto alla madre Anna, in cui accanto all'arabo ci sono anche le versioni ebraica, latina e greca. L'altra epigrafe è dedicata al padre Drogo datata nel 548/1153 in cui appaiono soltanto le versioni greca e latina.



Palermo, Galleria Nazionale della Sicilia: Cippo di 'Abdal-GHALIB, morto nel 566 a.h. (1171).



Trapani, Museo Pepoli: iscrizione sepolcrale araba in caratteri cufici di 'Abdal-Karin ibn Sulaiman del 474 dell'Egira (1081-1082).



Napoli, Museo archeologico: iscrizione funeraria del giureconsulto Abu omar Ahmed Ibn sa'id morto nel Marzo 1021.



Napoli, Museo archeologico: stele funeraria di un certo Muhammad Ibn Abi Sa'ada morto il 26 febbraio 1081.



Napoli, Museo archeologico: lapide sepolcrale frammentaria di 'Uthman Ibn al Husain al-Farisi morto nel 1026-1027.

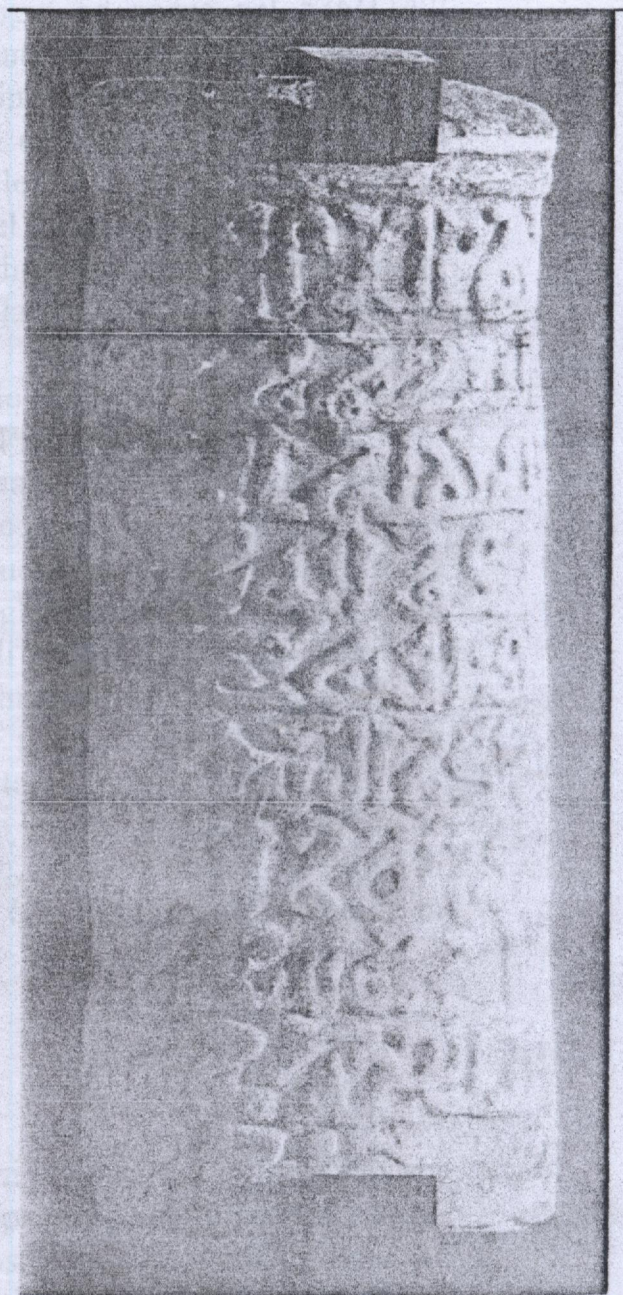
Trapani, Museo Trapani: Cippo sepolcrale a forma di colonnetta con iscrizioni arabe in caratteri cufici (XI - XII secolo)



**Trapani, Museo Pepoli: lapide sepolcrale
araba in caratteri cufici (XII secolo)**



**Trapani, Museo Pepoli: frammento di
iscrizione sepolcrale in caratteri cufici
dello Sceicco Abu 'Abdallah (XI - XII
secolo)**



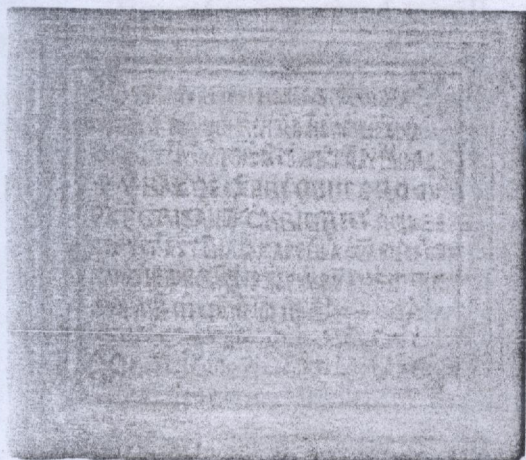
**Trapani, Museo Pepoli: Cippo sepolcrale a
forma di colonnetta con iscrizione araba in
caratteri cufici (XI - XII secolo)**

Il carattere *naskhi* è frequente nelle iscrizioni edili normanne. Qui viene citata quella trilingue della Cappella Palatina che ricorda l'installazione di un orologio ad acqua nel 536/1142. Altra epigrafe in corsivo è presente in un'iscrizione in versi intarsiata nel marmo con lettere in serpentino e ornamenti di porfido che ornava uno dei portali del Palazzo di Ruggero II a Messina. Un'altra del tutto simile, anch'essa in frammenti, formava una cornice di una porta del Palazzo Reale di Palermo. Infine ricordiamo le molte e bellissime iscrizioni che fanno parte della decorazione della Cappella Palatina, opera d'artisti arabi del tempo di Ruggero II intorno al 1143. Non sono iscrizioni storiche, ma soltanto delle parole augurali che per le loro caratteristiche di stile hanno un'importanza particolare per definire almeno il valore delle mani che realizzarono questo unico complesso pittorico islamico conservato in Sicilia. Non è solo la Sicilia che possiede questa ricchezza epigrafica, ma anche l'Italia meridionale ne ha degli esempi: come le iscrizioni pseudo-cufiche nelle bordure degli stucchi di Santa Maria di Terreti (Reggio Calabria), nel pavimento a mosaico dell'abside della basilica di San Nicola a Bari in quella della Cattedrale di Otranto e in molte altre chiese e portali. Oltre all'epigrafia, l'arabo esprime e lascia i propri simboli anche tramite l'arte dell'architettura che, con i diversi metodi di costruzione e modi di decorazione, è molto presente in Sicilia in particolare, e in Italia in generale.

5.3.2. L'architettura

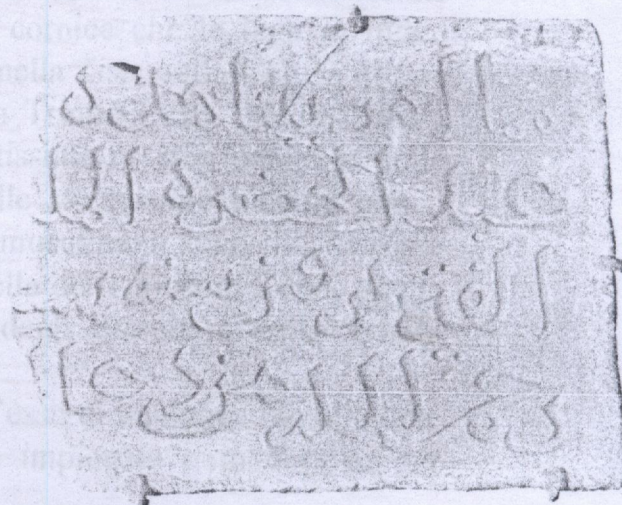
Come abbiamo già accennato, non si è sicuri che in Sicilia esista un'architettura appartenente all'epoca della presenza araba nell'isola, ma un insieme di costruzioni normanne, che si concentrarono nella parte occidentale, la più colonizzata, rivela una connessione con la tradizione architettonica islamica. I musulmani siciliani benché sottomessi ai Normanni, si erano mostrati capaci di evidenziare la loro architettura e anzi di

Palermo, Galleria Nazionale della Sicilia: lapide sepolcrale fatta nel 1049 dal prete Grisanto per sua madre Maria. I quattro testi delle iscrizioni sono in ebraico, greco, latino e arabo.



Palermo, Galleria Nazionale della Sicilia: lapide sepolcrale con epigrafe trilingue di Drago padre del prete Grisanto morto nel 1153.

Termini Imerese, Museo Comunale: frammento di iscrizione araba in pietra in caratteri naskhi. Ricorda la fondazione di un edificio ordinato da Barrùn, un eunuco della Corte normanna di Palermo (XII Secolo)



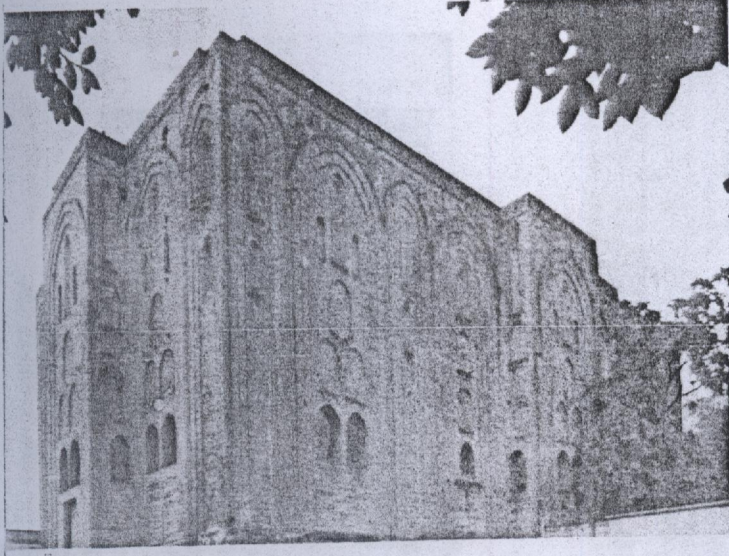
seminare i propri simboli nelle diverse città, non solo siciliane ma anche della penisola italiana.

I normanni facevano ricorso alle maestranze arabe locali per la costruzione dei palazzi e delle chiese; infatti quest'epoca viene chiamata arabo-normanna. Nell'isola, tra le costruzioni che hanno un sapore musulmano, sono proprio nella capitale Palermo. Menzioniamo: la Zisa di Guglielmo I, terminata da Guglielmo II; la Cuba di Guglielmo II; il palazzo dell'Uscibene; il Castello della Favara, fondato forse dall'emiro Kalbita Ga'afar, ristrutturato da Ruggero II e molte altre che sono sparse qua e là. Notiamo qui che esse non sono edifici qualsiasi, ma sono di valore e si presentano come opere dell'architettura islamica, o strettamente da essa dipendenti, non solo come strutture figurative ma anche nelle soluzioni strutturali e spaziali e nelle aggettivazioni decorative.

La struttura dell'edificio normanno in Sicilia, specialmente in quella occidentale, offre l'immagine di un'architettura bloccata, di solido geometrico, esempi tipici sono la Zisa, la Cuba e la Trinità di Delia.

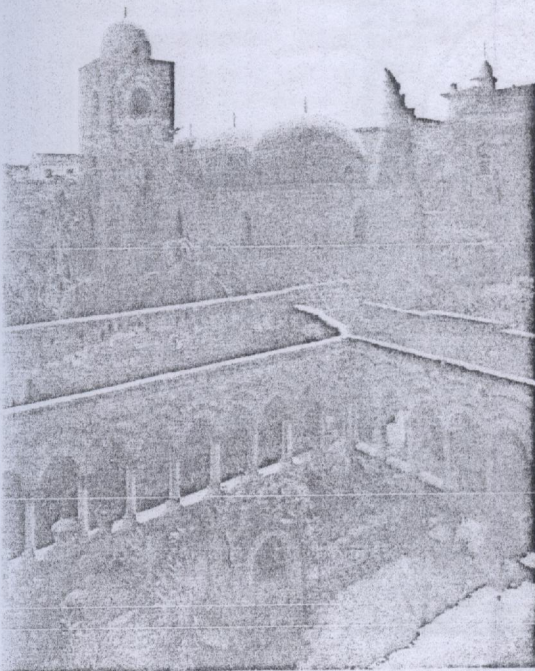
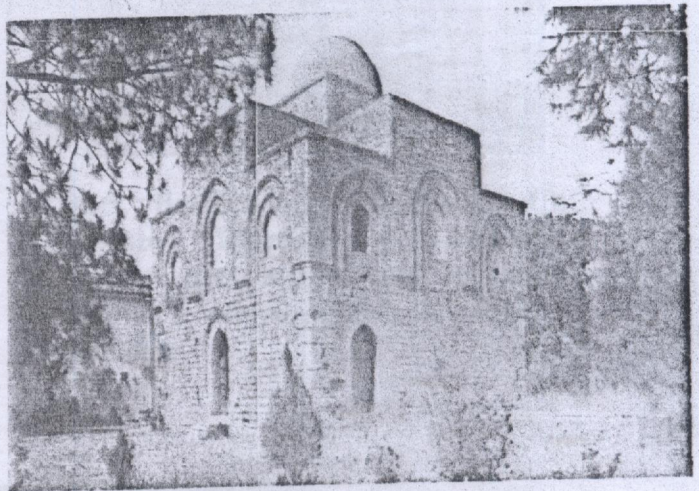
L'elemento ornamentale è estremamente sobrio e controllato ed è caratterizzato da una serie d'incassi duplici e triplici che inquadrano le finestre, come San Giovanni dei Lebbrosi, o definiscono grandi archeggiature cieche sui tesi paramenti murari, come nella fronte Nord-Ovest del palazzo della Favara, ma più spesso sono sottolineate all'esterno dalla modestissima modanatura plastica di una sottile cornice che le lega in modo continuo. Questo è molto evidente nella Zisa, nella Chiesa di San Niccolò Regale, nella Chiesa della Trinità Delia. Nella Cuba i rincassi che definiscono delle piattissime nicchie ospitano nelle specchiature, oltre alle finestre delle strettissime nicchie con il catino a conchiglia. Di ispirazione musulmana sono da ricordare anche le cupole innalzate come quella della piccola Cuba, quella di San Cataldo, di San Giovanni degli Eremiti e della Trinità Delia.

Un altro elemento decorativo, anch'esso di tendenza musulmana, è la notevole colonna. Essa viene impiegata o in coppia, per

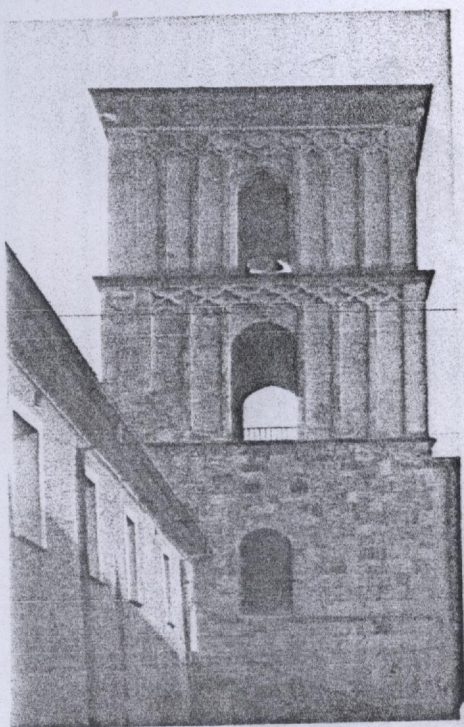


Palermo, la Cuba: grande padiglione (il cui tipo è una variante della Zisa) edificato da Guglielmo II verso il 1180.

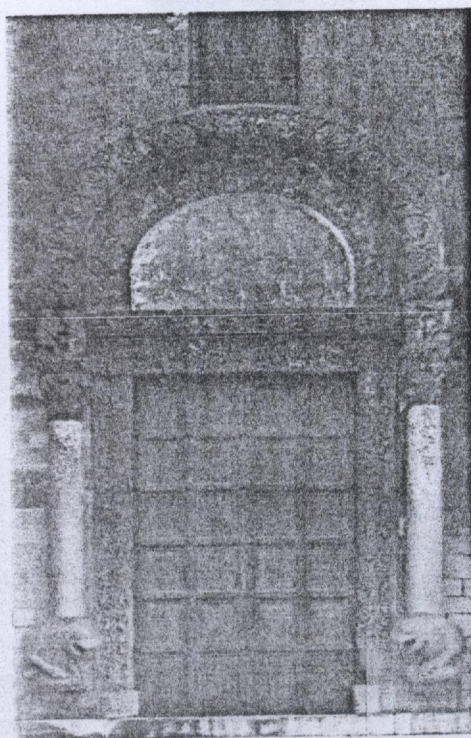
Trinità di Delia (Castelvetrano): Chiesa di impianto bizantino che nella precisa volumetria e nella cupoletta rialzata rivela l'influenza della grande architettura araba.



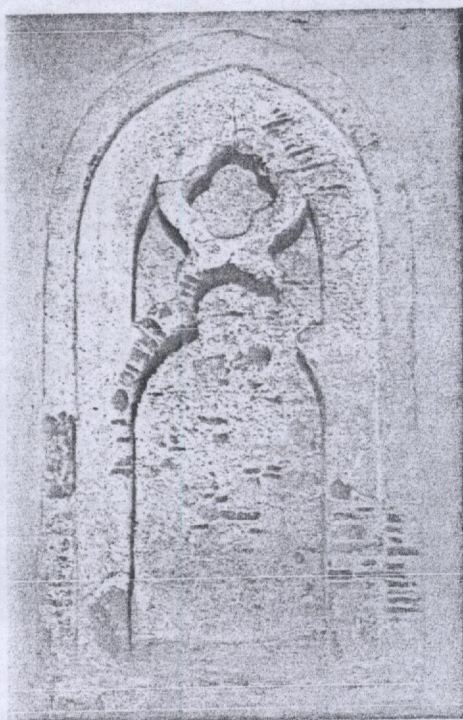
Palermo, San Giovanni degli Eremiti: vista della chiesa e del Chiostro.



Policastro Bussantino (Salerno), Cattedrale: Campanile dotato da un'iscrizione del 1167. Le decorazioni ad archi intrecciati sembrano appartenere a un più tardo intervento del XIII secolo.



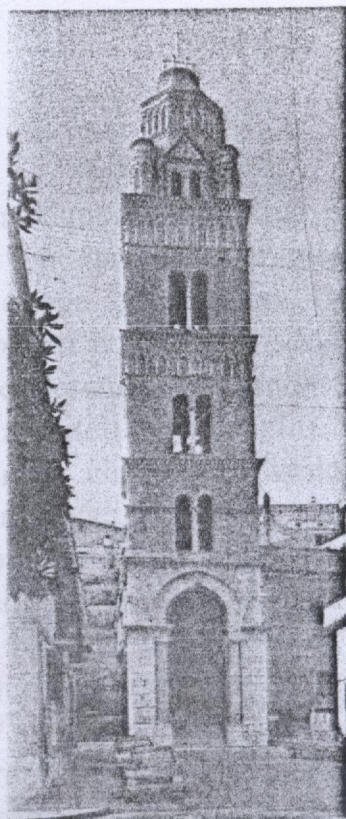
Bari, Basilica di San Nicola. Un accento islamico è nell'arco leggermente oltrepassato e nella cornice a rilievo piatto con palmette alveolate



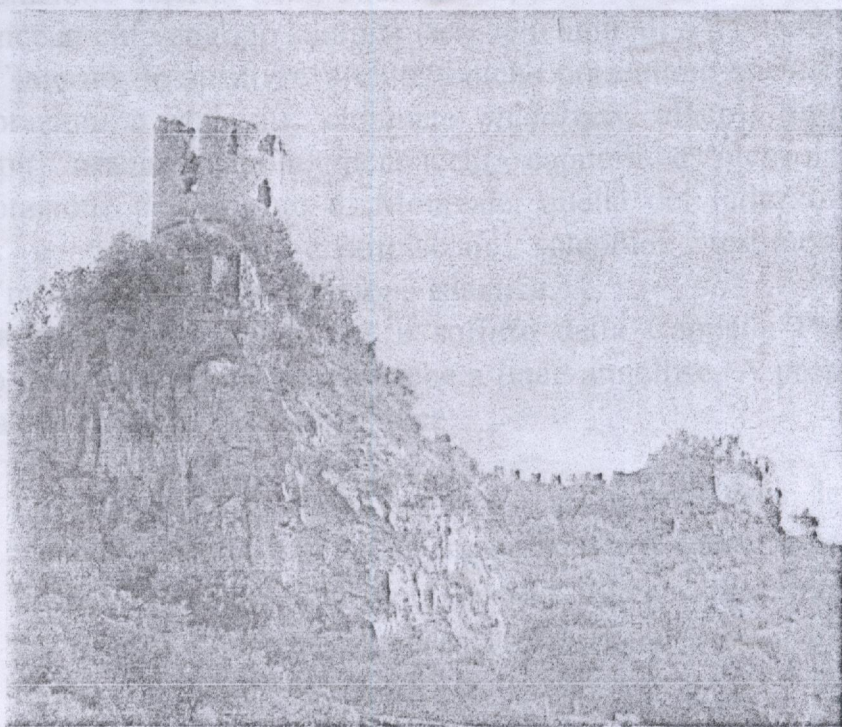
Scalea (Cosenza), Palazzo Spinelli: Chiesa di San Nicola in *Slateis*, finestra con archi intrecciati in laterizio (XII – XII secolo).



Amalfi, Duomo, Campanile



Gaeta, Duomo, Campanile



Panorama di Torre saracena, sulla Costa Amalfitana

esempio a sostenere l'arco trionfale nella Cappella Palatina e nelle cornici dei passaggi alla sala della fontana e anche alla superiore della Zisa; o è binata come quella del Duomo di Amalfi, o è riunita con altre a formare supporti polistili. Ci sono altre, ma sono poche, in cui troviamo delle iscrizioni in caratteri arabi, come quella della Chiesa di Santa Maria dell'Ammiraglio. Queste colonne, spesso sostengono gli archi, che a loro volta fanno parte dei nuovi metodi di costruzione apportati dai musulmani. Nella loro architettura vengono introdotte l'arco a sesto acuto, l'arco rialzato e l'arco moresco, il più rappresentativo dell'influenza: la parte superiore di quest'arco, talvolta anche acuto, descrive un semicerchio che si restringe alla base formando un ferro di cavallo. Un altro modello molto diffuso anche ad Amalfi è l'arco intrecciato che di solito viene impiegato come ornamento di paramenti murari o anche qualche finestra o fusto campanile.

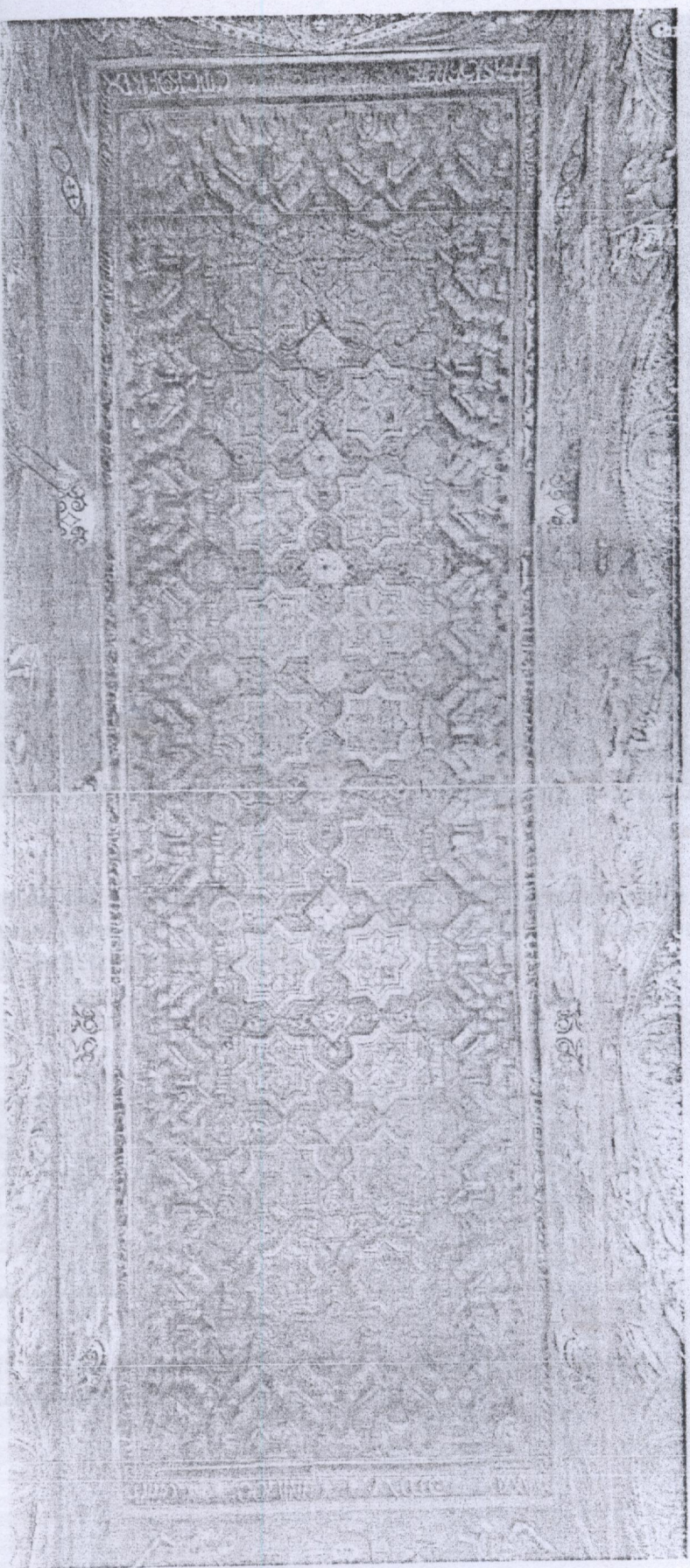
Oltre alle cupole, gli archi e le colonne, un altro elemento della decorazione esterna della costruzione, fatta da mano araba, è la cornice in cui vengono scolpite iscrizioni animali o palmette.

Nell'interno, le strutture architettoniche presentano spesso delle decorazioni a stalattiti, chiamate *muqarnas*, alveoli dipinti e scolpiti ornano cupole, pennacchi, capitelli e mensole. La decorazione del Duomo di Monreale, quella del Palazzo della Zisa e della Cuba costituiscono splendide testimonianze dell'influenza della decorazione islamica.

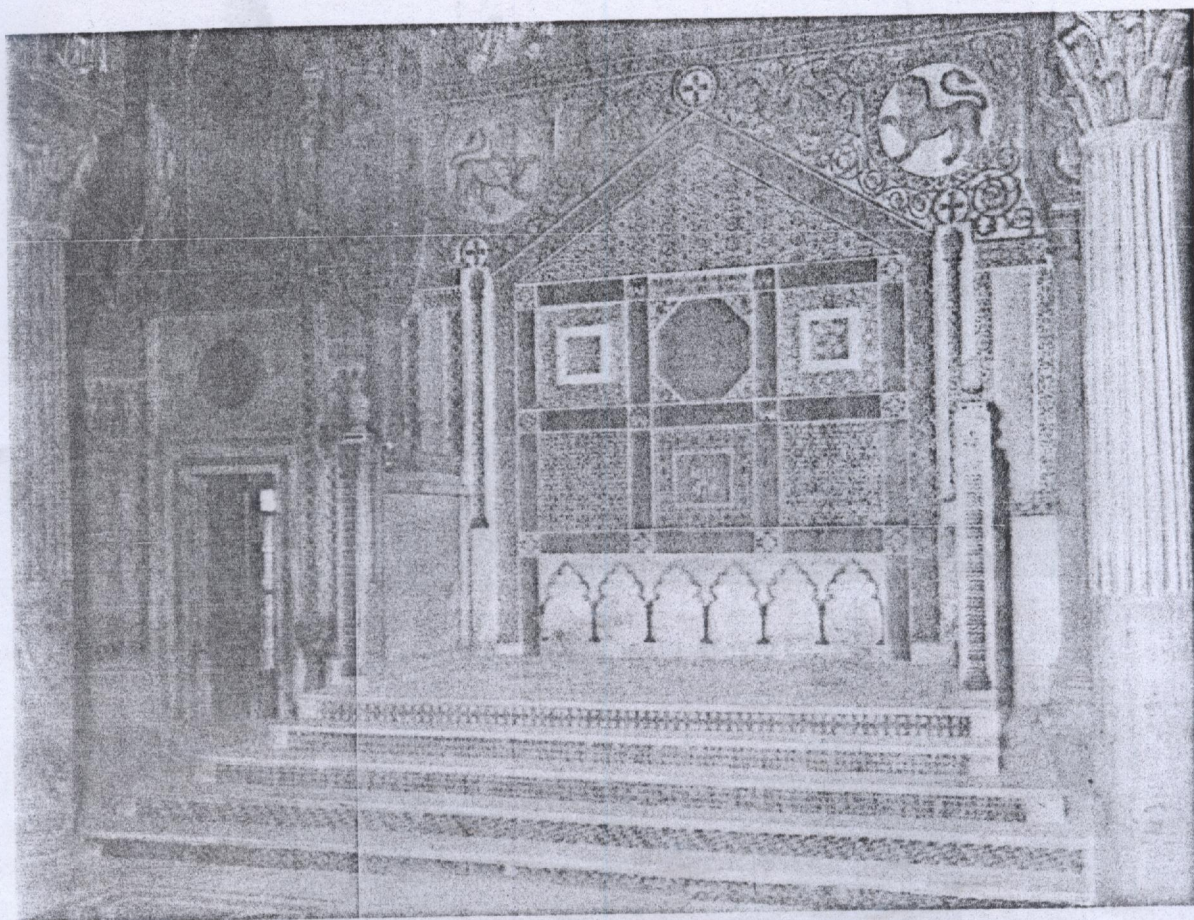
È da menzionare qui anche il soffitto della Cappella Palatina fatto con decorazioni geometriche a linee angolose. A proposito della sua bellezza Otto-Dorn dice:

«[...] le triomphe complet [...] éclate dans le monument le plus impressionnant qui nous soit connu, dans la décoration du plafond de la Chapelle Palatine à Palerme, par rapport à laquelle les mosaïques chrétiennes des murs forment un singulier contraste».

(Otto-Dorn, K., *L'art de l'Islam (l'arte dell'Islam)*, p. 111)



Palermo, Palazzo Reale, Cappella Palatina: soffitto della navata centrale a *muqarnas* compiuto nel 1143.

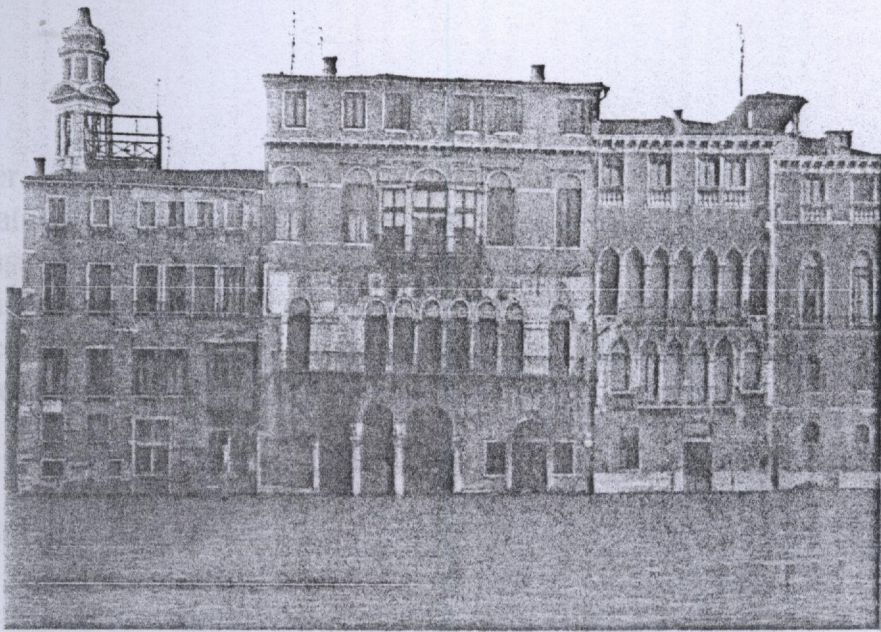


Palermo, Palazzo Reale, Cappella Palatina: il trono reale (seconda metà del XII secolo) in marmo e mosaici policromi, caratterizzati da fasce e zone con ornati geometrici e degli archetti polilobati nel dorsale.



Reggio Calabria: Museo archeologico: cornice di stucco decorata con il bestiario tipico della tradizione islamica: grifi, leoni, uccelli...

*Yusuf, Cattedrale di San Pietro in Casella: la Cattedrale di San Pietro.
Il dorsale della «Cattedra» è formato da una sola marmorea scolpita sulle due
fasce ornata con due fasce d'iscrizioni corantiche in caratteri corfi (XII secolo).*



Venezia, Canalgrande: Ca Da Mosto (XII secolo)



Venezia, Cattedrale di San Pietro in Castello: la Cattedra di San Pietro.
Il dorsale della «Cattedra» è formato da una stele marmorea scolpita sulle due
facce ornata con due fasce d'iscrizioni coraniche in caratteri cufici (XII secolo).

Per concludere, diciamo che l'architettura islamica, se non fosse stata di grande valore e se non avesse portato dei metodi di costruzioni nuovi e affascinanti, non sarebbe mai stata adottata dai normanni in Sicilia e più tardi anche in altre zone della Penisola, e perfino a Venezia dove troviamo l'arco arabeggiante presente in certi palazzi.

Conclusione

Ecco come abbiamo osservato a volo d'uccello qualche traccia dell'elemento arabo nella civiltà italiana., cominciando con i riflessi della poesia araba in Sicilia; e poi con l'influenza della presenza degli arabi nella letteratura italiana dal Trecento al Novecento, prendendo ad esempio uno o due scrittori per ogni secolo; e alla fine abbiamo concluso tutta la nostra ricerca con la bell'arte islamica, articolata nelle epigrafi raccolte e nelle strutture architettoniche, rintracciabile non solo nell'isola siciliana, ma pure nella Penisola.

CONCLUSIONE

Dopo questo lungo percorso esteso su quasi un millennio, abbiamo notato che gli arabi preislamici che abbiamo incontrato all'inizio, non avevano, allora un gran valore se paragonati ai Persiani o ai Bizantini. Tuttavia, con l'avvento del Profeta e il sorgere dell'Islam, il destino di questo gruppo etnico cambiò. Questi arabi, ormai musulmani, sono diventati una grande potenza che, col passare del tempo, rappresentò una minaccia per l'Impero Persiano e quello Bizantino. Gli arabi, ormai musulmani, cominciarono la loro conquista e riuscirono a espandersi in grandi territori asiatici, africani, e persino europei. Nei primi, i musulmani sono riusciti a installarsi, anzi a crearvi Stati tuttora esistenti. Nel continente europeo, fu diverso: i musulmani andalusi vennero cacciati nel XV, ma i Siciliani un po' prima, nel 1300.

La presenza di musulmani in Italia in generale e in Sicilia in particolare costituisce un periodo non trascurabile della storia medievale dell'Italia. La loro dominazione non poté non lasciare tracce sia in Italia che in Sicilia.

L'elemento musulmano continuò a vivere e esistere anche sotto i Normanni e riuscì perfino a penetrare nei ceti più elevati della società, nella Corte palermitana. La loro cultura e la loro lingua occuparono un bel posto, se paragonate a quelle bizantine, dai re normanni soprattutto, con Ruggero II. Questo re si avvicinò molto alla cultura e alla scienza araba e ebbe con esse contatti diretti. Questo è molto evidente nella sua collaborazione all'esecuzione dell'opera di al-Idrisi.

I musulmani anche se non hanno potuto diffondere l'Islam in Sicilia e in Italia, sono riusciti a lasciarvi altre tracce come ad esempio la lingua. Infatti, l'arabo è penetrato nel dialetto siciliano e anche nella lingua italiana.

Altre impronte le abbiamo rintracciate nella letteratura italiana per cui è possibile affermare che l'influenza araba è presente nelle opere letterarie del Trecento per arrivare fino al Novecento.

Un posto particolare merita la traduzione di vari testi religiosi, letterari, filosofici, storici, ecc. che hanno contribuito a rendere la cultura araba molto più accessibile e penetrabile nell'ambiente italiano.

Oltre alla lingua e letteratura, troviamo impronte arabe anche nell'architettura, ed in particolare nelle colonne e nelle decorazioni e *muqarnas* delle costruzioni sull'isola siciliana, con qualche esempio anche sulla terraferma.

Per concludere, gli arabi hanno indubbiamente giocato un loro ruolo nella storia medievale dell'Italia ed hanno segnato in vario modo soprattutto alcuni campi del sapere.

- Boccaccio Giovanni, *Il Decameron*, a cura di Giuseppe Petronio, Einaudi, Torino, 1950.
- Calvino Italo, *Fiabe italiane*, 1^a edizione, Mondadori, Milano, 1993.
- Il Corano, a cura di Piccardo H.R, Newton e Compton.
- De Stefano Antonino, *La cultura in Sicilia nel periodo normanno*, 1^a edizione, Zanichelli, Bologna, 1954.
- Diacono Giovanni, *Chronicum venetum usque ad annum 1008*, in Cronache venete antichissime a cura di Giovanni Monticalo, Vol. I, Roma, 1890.
- Flora Francesco, *Storia della letteratura italiana*, 13^a edizione, Mondadori, Milano, 1962.
- Focherini Franco e Isabella, *Il ministero del profeta al-Mansur*, 1^a edizione, Datanewa, Roma, 2001.
- Gabrieli Francesco, *Arabeschi e studi islamici*, Guida, Napoli, 1973.
- Gabrieli Francesco, Scerrato Umberto, *Gli arabismi*, Italia, IV edizione, Garzanti – Scheiwiller, Milano, 1993.
- Gabrieli Francesco, *La letteratura araba*, Sansoni, Firenze, 1967.
- Fiancarli Artemio, *La zingara in Teatro veneto*, a cura di G.A. Cibotto, Guanda, Parma, 1960.
- Ibn Athir, Al-Kamil fi at-Tarih (*La storia perfetta*), 2^a edizione, Voll. IV, V, VI, VII, VIII, Dar al-Kitab al-‘Arabi, Beirut, 1967.

- Ibn gubair, *Rihlat ibn gybair (Il viaggio di ibn gubair)*, 2^a edizione, Dar at-turat, Beirut, 1968.
- Ibn khaldun, *Tarih ibn Haldun (La storia da Ibn Haldun)*, vol. VI, 2^a edizione, Dar al-Kitab al-lub-nani, Beirut, 1968.
- Ibn Hamdis, *La polvere del diamante*, a cura di Andrea Borruso, Salerno, Roma, 1994.
- Ibn Hawqal, *Surat al-arat (L'immagine della terra)* Dar Maktabat al-Hayat, Beirut, s.d.
- Ihsan 'Abbay, *Al-'Arab fi Siqilliya (Gli arabi in Sicilia)*, 2^a edizione, Dar at-taqafa, Beirut, 1975.
- Lancia di Brolo D.G., *Storia della chiesa di Sicilia*, Vol. II, Palermo, 1880 – 1884.
- Mantran Robert, *L'espansione musulmana*, Presses universitaires de Frence, Paris, 1969.
- Menendez Pidal, *Poesia araba e poesia europea*, a cura di Eugenio Ruggiero, Laterza, Bari, 1949.
- Noja Sergio, *Breve storia dei popoli arabi*, Mondadori, Torino, 1998.
- Noja Sergio, *Storia dei popoli dell'Islam*, Vol. I, Maometto profeta dell'Islam, Mondadori, Torino, 1995.
- Otto – Dorn Katharina, *L'art de l'Islam (L'arte dell'Islam)*, Albin Michael, Paris, 1967.
- Pagliaro Antonio, *La poesia giullaresca e poesia popolare*, Laterza, Bari, 1958.

Pellegrini G.B., *Gli arabismi nelle lingue neolatine con speciale riguardo all'Italia*, Paidea, Brescia, 1972.

Petrarca Francesco, *Le Senili*, a cura di Elvira, nota A.G.I., Roma, 1993.

Risler Jacques, *la civilisation arabe (la civiltà araba)*, petite bibliothèque, Paris, 1955.

Rizzitano Umberto, *Gli arabi di Sicilia in Storia d'Italia*, Il mezzogiorno dai bizantini a Federico II, Vol. III, pp. 367-428.

Tasso Torquato, *Gerusalemme liberata*, Vol. II, 1^a edizione a cura di Angelo Solerti, Barbera, Firenze, 1896.